Dominique Ranaivoson

Madagascar

Dictionnaire des personnalités historiques



SÉPIA
TSIPIKA Editeur

Dominique RANAIVOSON

MADAGASCAR

Dictionnaire des personnalités historiques

Éditions Sépia
25, rue des Écoles • 75005 Paris
www.editions-sepia.com

Éditions Tsipika
5 rue Laroche, Amparibe, Antananarivo 101 • MADAGASCAR
Tél. : 00 261 20 22 623 15 • Fax : 00 261 20 22 245 95
Mail : tsipikae@malagasy.com

Les noms des villes sont retranscrits selon
l'écriture de l'époque où ils sont cités.

Maquette et mise en page : Véronique SEILLAN

1re édition :
© Éditions Sépia, Éditions Tsipika, 2005
ISBN 2-84280-101-6

2e édition :
© Éditions Sépia, Éditions Tsipika, 2011
ISBN 978-2-84280-101-4

3e édition :
© Éditions Sépia, Éditions Tsipika, 2016
ISBN 979-10-334-0103-2

AVANT-PROPOS

Les lieux et la mémoire nous rappellent directement ou indirectement des noms, qui parfois ne font plus que chanter faiblement. À qui renvoie celui qui est aujourd'hui attaché à une rue, un jardin, une organisation ? Qui a institué tel élément maintenant constitutif de notre culture malgache ? Qui a érigé ce monument aperçu tous les jours ?

Le découvrir, c'est retrouver les repères d'une société que le présent entraîne vite dans des transformations compliquées, c'est s'enraciner dans une histoire qui ne s'est construite que peu à peu, c'est se sentir héritier et solidaire d'une histoire en devenir avec chacun de nous.

Cet ouvrage n'est pas une encyclopédie : n'y cherchez donc pas tout sur tout. Il est un outil pour se repérer dans l'histoire longue et riche de Madagascar, afin de pouvoir rapidement replacer hommes et évènements les uns par rapport aux autres. Le rôle de la première partie est donc de présenter une sorte de frise chronologique de l'histoire de Madagascar. Les personnages qui y figurent en caractères gras sont présentés de façon plus développée dans les notices biographiques rangées par ordre alphabétique.

Si l'on souhaite travailler sur un domaine précis, l'index thématique permet de retrouver tous ceux qui appartiennent à la même catégorie. Signalons que bien d'autres personnages sont mentionnés à l'intérieur des notices.

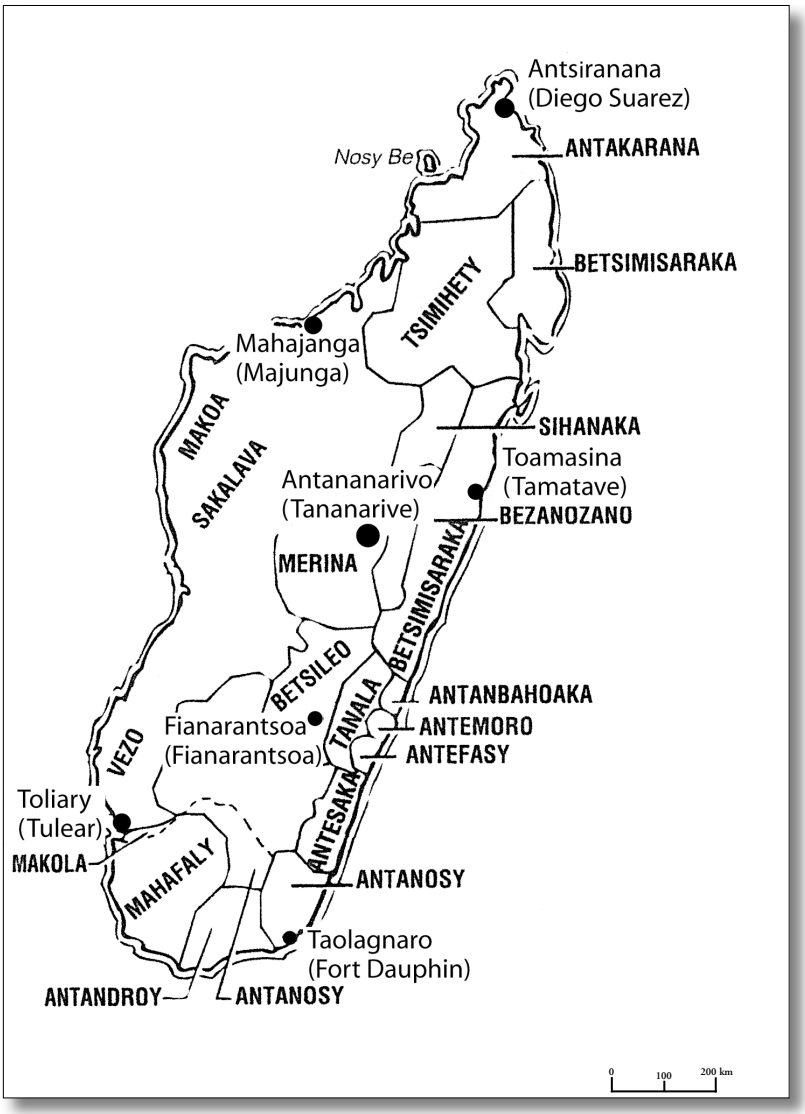
De nombreux étrangers ont joué des rôles divers mais importants à Madagascar : ils trouvent naturellement leur place dans cette histoire, sans qu'aucun jugement ne soit porté sur les institutions qu'ils ont représentées. Nous n'avons pas voulu ici dresser un panthéon, où figureraient ceux que nous trouvons les plus glorieux. Un pays se construit de toutes les traces des combats et des échecs, des découvertes et des apports de tous, car, tous, dans une mesure qui est différente bien sûr, ont apporté un élément à ce pays : « *Ny olombelona tsy miditra am-pitarihan-tokana* » (Tous les hommes ne suivent pas le même chemin).

Pour des raisons de facilité d'usage, nous présentons, dans cet ouvrage qui a fait l'objet d'une première édition à Madagascar en 2004 sous le titre *Iza Moa ?*, 302 personnages, ce qui est naturellement une partie seulement des hommes et des femmes qui ont bâti ce pays. Les critères ont parfois été difficiles à garder, mais nous avons tenté de présenter des acteurs de tous les domaines de la vie : vie politique, culturelle, religieuse, technique. Les habitudes d'archivage très variées ne nous ont pas permis, par exemple, de présenter assez de sportifs, par contre nous avons dû faire des choix sévères parmi les religieux et les politiques. Un souci d'équilibre entre les périodes nous a poussée à sélectionner plus rigoureusement les acteurs des dernières décennies. Enfin, le recul nécessaire pour présenter une biographie nous a fait renoncer à inclure ici des acteurs pourtant importants de la vie contemporaine. L'histoire les reconnaîtra en temps voulu, sans doute aurons-nous alors laissé la place à nos successeurs.

Ces notices sont pour la plupart le fruit d'une synthèse entre des éléments contenus de manière très éparpillée et parfois divergents dans différents travaux, articles, enquêtes, thèses. Nous remercions ici ceux qui nous ont fourni de précieuses indications sur un membre de leur famille. Afin de ne pas alourdir un outil qui cherche à être facile d'usage, nous avons cité en fin d'ouvrage nos sources écrites, soit l'ensemble de la bibliographie.

Nous serions comblée si ce modeste manuel aidait chaque Malgache et les nombreux amis de Madagascar à discerner aujourd'hui les traces et les effets de l'œuvre de tous ceux qui les ont précédés. Un pays est une vaste maison : les personnages présentés ici y ont déposé leur brique à leur manière, à chacun d'entre nous aujourd'hui, avec son talent, son style et ses convictions, d'y poser la sienne, sans amertume ni découragement ni orgueil, car toutes ne sont pas de même taille, mais elles sont toutes nécessaires.

Dominique Ranaivoson



Carte extraite du guide *Madagascar*, Ango, 1993.

Peuplement des régions de Madagascar.

Chronologie de l'histoire de Madagascar

Les mots en caractères gras renvoient à la notice biographique que l'on trouvera par ordre alphabétique dans la 2e partie.

Les immigrants à Madagascar

Roi **Ramania** : arrivant d'Arabie entre le Xe et le XIIIe siècle.

Les XVIe – XVIIe siècles

L'île est découpée en différents royaumes.

Rois sur les Hautes-Terres

Rangita règne de 1520 à 1540 à Imerimanjaka.
Andriamanelo (1537-1575) puis **Ralambo** (1575-1615) règnent à Alasora, **Ravoahangy**, chef vazimba à Analamanga, est chassé en 1610 par **Andrianjaka**, fils de Ralambo, règne de 1610 à 1630, et change Analamanga en Antananarivo.
Andriantompokoindrindra fils aîné de Ralambo, règne de 1612 à 1615 à Ambohimalazabe, abdique en 1615 en faveur de son frère Andrianjaka.
Andriamasinavalona (1675-1710), fils de Rafaravavy, descendant **d'Andriantompokoindrindra**, règne à Ambohimanga puis à Antananarivo (voir aussi **Andriamanelo**), puis Andrianjafy est roi en Imerina du Sud jusqu'en 1795 (voir **Andriamasinavalona**).

Dans les autres régions

En 1500, le marin portugais **Diégo Dias** découvre les côtes malgaches et établit une carte. D'autres marins portugais échouent près de Fort-Dauphin en 1527 et sur la côte Sud-Ouest, mais ne laissent guère de traces (voir **Diégo** et **Mariano**).

Parmi les nombreux rois des régions périphériques, citons :

Andriamisara (fin XVI^{e}) règne sur un royaume sakalave en pleine ascension, puis son fils Andriandahifotsy installe sa capitale à Mahabo.
Ramaka Andrian (1614-1651) dans l'Anosy est en relation avec la colonie française de Fort-Dauphin, installée en 1643 par **Nicolas Pronis** (1619-1655).
Andriandahitotsy (1610-1685) règne sur le Menabe, Andriamandisoarivo (mort en 1712) lui succède.
Entre 1613 et 1630, le jésuite portugais **Luis Mariano** parcourt les côtes malgaches, élabore des cartes, cherche à évangéliser, sans succès, le fils de **Ramaka** et les populations du Menabe, puis se retire sur les côtes africaines.
Ramaromanompo (1691-1751) est sur la côte Est (voir **Bety**).
En 1648, un groupe de Français dirigé par **Étienne de Flacourt** (1607-1660) débarque à Fort-Dauphin afin d'y installer, à la suite de Pronis (1619-1655), une colonie de la Compagnie des Indes. Elle comprend également deux prêtres catholiques, **Charles Nacquart** (1618-1650) et Nicolas Gondrée (1619-1648, voir **Flacourt** et **Nacquart**). La colonie tente de nouer des relations commerciales avec **Ramaka**, mais celles-ci deviennent conflictuelles, et l'établissement, qui a perdu la plupart de ses membres, est fermé en 1674. **La Case**, aventurier français arrivé au Nord-Ouest en 1656, les avait aidés à se ravitailler, et avait exploré de vastes régions dans le Sud.

Le XVIII^{e} siècle

C'est aux alentours de 1699 que le marin français **Misson**, l'Italien Caraccioli et une équipe de marins devenus pirates, auraient fondé dans la baie de Diégo la cité « Libertalia », colonie idéale aux règles d'égalité intégrale. Leur histoire fut racontée en 1728 par l'écrivain anglais **Daniel Defoë** (1660-1731).

À partir de 1680, les premiers pirates apparaissent, armés par des marchands américains qui écoulent le butin à New York et réalisent de fabuleux bénéfices. L'un d'eux **Frédérick Phillips** (1626-1702) envoie des navires fonder une base à l'île Sainte-Marie sous les ordres d'un de ses capitaines, Adam Baldridge (voir **Phillips**). L'apogée de la piraterie se situe entre 1694 et 1702. Mais toute la côte Est se peuple ensuite de centaines de pirates, dont **Nathaniel North** (-1712), basé à Fénérive où il crée un village paisible, qui ne lui survit pas quand il est assassiné. Tous attaquent les bateaux de commerce pour s'emparer du butin, et font provision d'esclaves malgaches, avant de revendre le tout en Amérique, alors colonie anglaise.
Le fils de l'un d'eux, Tom, devient aux environs de Foulpointe, le roi **Ramaromanompo** (1691-1751), et installe sa capitale à Toamasina, créant un vaste et paisible royaume sur toute la côte Est, de 1711 à 1751.
En 1750, la princesse **Bety** cède Sainte-Marie à la France.
Le Français **Nicolas Mayeur** (1747-1809) s'installe comme traitant à Foulpointe, explore plusieurs régions, dont l'Imerina. Il séjourne à Tananarive en 1777, 1785 et 1787. Il est un temps au service de l'aventurier slovaque **Benyowsky** (1741-1786), arrivé dans la baie d'Antongil en 1774, où il fonde un établissement dont il se prétend roi. Mais ses affaires obscures et sa brutalité lui feront perdre tout soutien de la France.

Le règne d'Andrianampoinimerina (1794-1810)

Le roi est le descendant d'**Andriamasinavalona**, habite Ambohimanga, et, roi de Tananarive, entreprend l'unification des royaumes de l'Imerina, puis la conquête des régions périphériques. Il a douze femmes, dont Rambolamasoandro, mère de son successeur, **Radama I^er^**.
Le lettré antemoro **Andriamahazonoro** est un de ses secrétaires.
Il entretient de bonnes relations avec la reine du royaume sakalave, **Ravahiny** (morte vers 1808-1810), qui lui rend visite en 1808. Sur la côte Est, des traitants, dont **Sylvain Roux** (mort en 1823, voir aussi **Hugon**) font du commerce avec les îles voisines. Le seul

Européen à l'avoir rencontré, en 1808, et décrit ultérieurement, est le voyageur français **Barthélémy Hugon** (voir **Decary**).

Le règne de Radama Ier

(né en 1793, règne de 1810 à 1828)

En Imerina, **Radama Ier** succède à Andrianampoinimerina, et continue sa politique de conquêtes en direction de toutes les provinces, où il installe des gouverneurs. À la tête de son armée, il installe son beau-frère, le prince **Ratefy** (-1828).
Jean-René sur la côte Est (règne de 1803 à 1818) entretient de bonnes relations avec **Radama Ier** et s'en reconnaît le vassal lors de la conquête de son territoire en 1822.
Le roi de Sahadia, Ramitraho, offre sa fille à **Radama Ier** en signe de soumission en 1823 (voir **Rasalimo**).
En 1823, après la conquête de la province des Antsihanaka, le prince **Razaka** (1800-1882) est gouverneur et change le nom de la capitale, Ambatondrazaka.
La conquête du Boina est plus difficile : Majunga tombe aux mains des Merina en 1824, entraînant la fuite du roi sakalave **Andriantsohy** (-1846) ; le prince **Ramanetaka** y est gouverneur au nom de **Radama Ier** ; il est assisté par le jeune **Andriamihaja** (-1831). Il s'enfuira à Anjouan en 1828, menacé par la nouvelle reine Ranavalona Ière.
Andriantsohy, revenu, et ayant livré une grande bataille, s'enfuit de nouveau et définitivement à Mayotte en 1832.
Ramanetaka et **Andriantsohy** s'affrontent indirectement au travers des luttes entre Comoriens auxquelles ils sont tous deux liés.
Rabefanian est chef de la région de Fort-Dauphin en 1819, rencontre puis commerce avec le voyageur français **Hugon**, mais perd son pouvoir quand les troupes de **Radama Ier** arrivent en 1825.
Raindratsara règne de 1795 à 1805 sur le royaume du Lalangina.
Radama Ier est ouvert à l'extérieur. Il s'enrichit par des affaires sur la côte Est (traite d'esclaves, importations de biens européens) en lien avec les traitants dont le Réunionnais **Arnoux** (-1829) et le Mauricien **Napoléon Delastelle** (mort en 1856).

En 1817, il signe avec **Sir Farquhar** (1776-1841), gouverneur anglais de l'île Maurice, un traité interdisant la traite et ouvrant la voie au commerce des produits anglais, moyennant une aide technique à l'armée merina par **Lyall** (mort en 1829), **Hastié** (voir aussi **Farquhar**), **Brady** (-1835, voir aussi **Robin**), et l'envoi en 1820 d'un groupe de jeunes gens en Angleterre, afin que ceux-ci y soient formés : parmi eux, se trouvent les jumeaux **Raombana** (1809-1855) et Rahaniraka (voir **Raombana**). Ce groupe est encadré par le prince Ratefy (-1828) et le secrétaire antemoro **Andriamahazonoro**.
Pour son armée, le roi a aussi recours aux services du mercenaire **Robin** (-1836), recommandé par le roi **Jean-René** (règne de 1803 à 1818). Il reçoit favorablement les premiers missionnaires anglais, introduits par **Farquhar** et qui sont les réponses aux appels adressés depuis l'Afrique du Sud par **Johannes Vanderkemp** (1748-1811) : **David Jones** (1796-1841), arrivé en 1820 à Tananarive, mais qui avait déjà débarqué une première fois à Tamatave en 1818 avec **Thomas Bevan** (1795-1819). Il est aidé dès 1821 par **David Griffiths** (1792-1863), Pearse (voir **Cameron**) et l'artisan polyvalent **James Cameron** (1800-1875), puis en 1826 par **David Johns** (1796-1843), en 1828 par **Joseph Freeman** (1794-1851). Ils ouvrent des écoles, fixent et travaillent la langue malgache, traduisent la Bible, achevée en 1835, introduisent de très nombreuses techniques, et forment des apprentis malgaches. L'architecte français **Louis Legros**, arrivé en 1819, édifie palais et maisons dans la capitale.
En 1828, c'est le petit-fils d'**Andrianampoinimerina**, le prince **Rakotobe** (1810-1828), fils de la sœur du roi, Rabodosahondra, qui est le successeur désigné par son grand-père pour succéder à Radama.

LE RÈGNE DE RANAVALONA IÈRE

(née en 1789, règne de 1828 à 1861)

Première épouse de **Radama** sous le nom de Mavo, elle arrive au pouvoir à sa mort grâce à un complot comprenant **Rainiharo** (-1852) (associé dans les affaires avec les commerçants **Arnoux** et son successeur **Delastelle** et **Arnaud**), **Andriamihaja** (-1831),

Rainijohary. Ils l'assistent et font disparaître la famille du roi : le prince **Ratefy**, sa femme Rabodosahondra et leurs fils, **Rakotobe**, leurs parents, provoquant la fuite de **Ramanetaka** et **Razaka** (1800-1882).

Au Sud de Tananarive, la fille du roi du Lalangina, Rabolobolo, succède à son père et se soumet à Ranavalona Ière ; le pays betsileo fait alors partie du royaume merina, le gouverneur **Rafaralahindrainialy** fait construire la ville de Fianarantsoa en 1830 (voir aussi **Raindratsara**, règne de 1795 à 1805).

Ranavalona Ière entreprend une politique de fermeture à toute influence étrangère, dans tous les domaines. L'envoi en 1836 d'une ambassade dirigée par **Andriantsitohaina** en Angleterre et en France n'aboutira à aucun résultat.

Elle refuse l'entrée dans le royaume au missionnaire catholique français **Henri Solages** (1786-1832), débarqué à Tamatave en 1832, et qui meurt seul sur la côte.

En 1835, le christianisme est interdit, les missionnaires anglais doivent partir. Les chrétiens malgaches sont pourchassés, **Rafaravavy Marie** (1808-1848) s'échappe, aidée par l'Anglais **Johns**, **Rasalama** (-1837) est sagayée, suivie de beaucoup d'autres chrétiens qui subissent différentes tortures.

Les rares Français admis à rester sont d'abord l'artisan **Droit** en 1833, puis son successeur l'industriel **Jean Laborde** (1805-1878) recommandé en 1832 par **Napoléon Delastelle** (mort en 1856), puissant commerçant de la côte Est, le commerçant **Joseph Lambert** (1820-1873), qui introduit clandestinement les jésuites **Joseph Webber** (1819-1864), **Marc Finaz** (1815-1880) et **Louis Jouen** (1805-1872) en 1855, et le pasteur anglais **William Ellis** (1794-1871) en 1856. L'exploratrice autrichienne **Ida Pfeiffer** (1797-1859) est introduite parmi eux.

Mais après le complot manqué de 1857, ils sont tous chassés et dépossédés de leurs biens, y compris le puissant et favori **Jean Laborde**.

Quelques régions échappent à son emprise

Dans le Nord, **Tsimiharo**, fils du roi antakarana, assailli par les Merina, s'enfuit à Nosy Mitsio, et se met sous la protection du sultan de Zanzibar. Son fils, Tsanala, cède ses droits sur l'Antakarana à la France.

À Nosy-Be, c'est la jeune reine **Tsiomeko** (1828-1843), nièce d'**Andriantsohy**, qui se place en 1839 sous la protection de la France, représentée par le capitaine Passot, envoyé par le gouverneur de la Réunion, l'amiral **Louis de Hell** (1783-1864). Elle conseille à son oncle de l'imiter ; celui-ci cédera Mayotte en 1841.
Sainte-Marie est aussi territoire français : le Père **Pierre Dalmond** (1800-1847) y arrive en 1837 puis il se rend à Nosy-Be, où il rencontre **Rahidy Basilide** (1839-1883) qui, formé à la Réunion, deviendra le premier jésuite malgache en 1874. Il y rencontre le jésuite français **Louis Jouen** en 1846. Celui-ci tente d'entrer à Tananarive, et n'y parviendra qu'en 1855. Le père **Dalmond** a aussi appelé en 1843 le jésuite **Joseph Webber**.

1861-1895 : Les royautés successives

La vie politique

Radama II (1829-1863) succède de manière éphémère à sa mère. Il suit une politique d'ouverture sur l'extérieur, en particulier vers l'Europe, qu'il a appris à admirer en écoutant **Laborde** et **Lambert** durant sa jeunesse. Ceux-ci rentrent, le premier est nommé consul, le second obtient des concessions immenses, et des privilèges consignés dans la « charte Lambert » en 1862.
Sous son règne, les missionnaires reviennent : le protestant anglais **William Ellis** (1794-1871) suscite la construction d'églises, réalisées par l'architecte **James Sibree** (1836-1929), les jésuites, dont **Jouen**, arrivent à la cour.
Sa vie dissolue comme sa politique d'extrême confiance dans les étrangers inquiètent la cour ; il est étranglé en février 1863, victime d'un complot.
La princesse Rabodo est mise sur le trône sous le nom de **Rasoherina** (1815-1868).
Raharo (**Rainivoninahitriniony**, -1868), le Premier ministre de Radama II, participe au complot contre le roi. Il est le nouveau Premier ministre et époux de la reine **Rasoherina** de 1863 à 1864 (voir aussi **Rainiharo**, -1852), puis est remplacé par son frère cadet, **Rainilaiarivony** (1828-1896) jusqu'en 1895.

Les trois reines **Rasoherina**, **Ranavalona II** (née en 1829, règne de 1868 à 1883), **Ranavalona III** (née en 1851, règne de 1883 à 1895, elle est déposée puis exilée par les Français) ont le même mari, qui infléchit la politique de la cour.

À la cour d'Antananarivo, plusieurs grands personnages exercent une influence importante

Ombalahivelo Rasanjy (1851-1918) est le premier des trois secrétaires du Premier ministre. Dès 1866, il est au service de **Rasoherina**. Il aura de grandes responsabilités durant les trois règnes.

Marc Rabibisoa est un autre des trois secrétaires du Premier ministre.

Rainandriamampandry (1836-1896) est officier du palais et pasteur-évangéliste avant d'être ministre-adjoint des Affaires étrangères de Ranavalona III, puis gouverneur de Tamatave et écrivain sous le nom de Rabezandriana.

Le prince **Ramahatra** (1858-1838) est à la cour de Ranavalona III, mais, rival du Premier ministre, il est envoyé à la tête d'expéditions militaires dangereuses dont il revient vivant et couvert de gloire.

Le prince **Ratsimamanga** (1818-1896), oncle de Ranavalona III, appartient au conseil de la couronne.

Parmi les femmes, citons **Ramasindrazana** (morte en 1924), sœur du prince Ratsimamanga et tante de Ranavalona III, sur laquelle elle veille, et **Rasoamanarivo Victoire** (1848-1894), nièce du Premier ministre et fervente catholique.

La vie religieuse

Les missions protestantes sont anglaises, très actives dans les domaines des écoles et de la santé. Elles sont influentes dans les milieux de la cour, surtout depuis le baptême de la reine Ranavalona II et son mari par le pasteur **Andriambelo** (1835-1904) en 1869. Les temples sont très nombreux, en ville comme dans les campagnes, surtout en Imerina et dans le Betsileo. Par leurs écoles, les protestants forment ainsi de nombreux intellectuels chrétiens qui écriront en malgache. Parmi eux, citons, **Josefa Andrianaivoravelona** (1835-1897), **Rainandriamampandry**

(1836-1896), **Henri Randzavola** (1873-1953), le prince **Rakoto-Ratsimamanga** (1907-2001), le pasteur **Joseph Rabary** (1864-1947). Ils envoient aussi des artisans, comme les architectes **Parret** (qui quittera la mission ensuite) et Pool, qui fondent des hôpitaux, dont le premier en 1864 avec le **docteur Andrew Davidson**.
Des luthériens norvégiens s'installent dans le Betsileo, comme **Lars Vig** (1845-1913), arrivé en 1875, qui laisse aussi une œuvre d'ethnologie, **Lars Dahle** (1843-1925) qui fonde le séminaire luthérien de Tananarive, Borgen (voir **Rosaas**), le pasteur **Rosaas** (1841-1913) qui découvre avec le docteur **Christian Borchgrevink** les vertus médicinales des eaux d'Antsirabe, et fonde l'établissement thermal, puis soigne les lépreux. Ils fondent aussi des hôpitaux et des fermes.
Les missions catholiques sont françaises. Elles subissent les représailles lors des guerres contre la France : tout le clergé est chassé entre 1883 et 1886, puis entre 1894 et 1896. C'est alors que se révèlent les responsables malgaches comme **Rasoamanarivo Victoire** (1848-1894) et frère **Rafiringa Raphaël** (1854-1919).
Parmi les catholiques, citons le père **Jean-Baptistse Cazet** (1827-1918), installé à Madagascar dès 1872, chassé, revenu, il dirige l'Église catholique malgache jusqu'en 1911, et supervise l'ouverture de l'observatoire royal avec le père **Elie Colin** (1852-1923), le collège Saint-Michel, la cathédrale d'Andohalo avec le Père **Alphonse Taix** (1835-1921), l'église de Faravohitra avec le père **Joseph de Villèle** (1853-1939).

La vie culturelle

Radama II a composé de la musique pour piano.
La musique est un domaine privilégié des églises : le jésuite français **Webber** avait été toléré par Ranavalona I[ère] car il dirigeait des chorales, le pasteur anglais **Toy** introduit la notation dite « solfa », l'Anglais **William-Edward Cousins**, le Norvégien **Otto Dahl**, le Malgache **Rabozaka** écrivent de nombreux cantiques, le jésuite français **Colin** est organiste et écrit un traité de musique malgache.
Le **révérend père Callet** (1822-1885) écrit en 1872-1873 le recueil des traditions merina qui paraîtra entre 1880 et 1908 sous le titre *Ny Tantaran'ny Andriana*. Les missionnaires anglais **William-**

Edward Cousins et **John Parrett** publient en 1871 le premier recueil de proverbes malgaches, suivis en 1877 par celui de **Lars Dahle** (1843-1925) qui présente aussi des contes et des devinettes. En 1863, le photographe français **Désiré Charmay** (1828-1915) effectue un reportage sur la côte Est qui sera publié en 1864 et fera largement connaître Madagascar en France.

Les relations internationales

Elles sont alors dominées par les conquêtes coloniales des Européens. La France, sous des prétextes divers, tente de débarquer plusieurs fois à Madagascar.
En 1883-85, c'est la première guerre dite franco-hova : les Français bombardent Fort-Dauphin, Majunga, puis sont repoussés lors de la bataille de Farafaty, près de Tamatave. Les Malgaches sont dirigés par **Rainandriamampandry** et les Français par l'amiral **Pierre** (1827-1883). À l'issue de la guerre, la France envoie un résident général, **Le Myre de Vilers** (1833-1918) en 1889, qui est remplacé en 1890 par **Bompard**, et revient en 1894, chargé d'établir le Protectorat. Les Malgaches font appel à des instructeurs anglais qui sont des mercenaires : **Digby Willoughby** sera à la tête de l'armée, puis chassé brutalement en 1888 et remplacé par Shervington (voir **Willoughby**). **Parret** est conseiller militaire, il fait venir des armes anglaises, l'Anglais **Abraham Kingdom**, arrivé en 1886, est un escroc qui négocie des prêts au nom du gouvernement malgache avant d'être chassé.

La vie économique

Lambert n'a pu profiter des avantages contenus dans la Charte accordée par Radama II, celle-ci ayant été rompue. Mais d'autres affairistes obtiennent des concessions, en association avec des hauts personnages de la cour. Le plus puissant est **Suberbie**, qui exploite l'or. **Callixte Savaron** (1863-1944) est aussi un entrepreneur indépendant, admis à la cour. Sur la côte Est, les riches planteurs sont souvent d'origine réunionnaise et ignorent l'interdiction de la traite et la libération des esclaves d'origine africaine décrétée à Tamatave en 1877 par **Rainandriamampandry** sous l'influence du consul anglais **Thomas Packenham** : leurs excès sont vivement dénoncés

par le journaliste **Wilkinson** basé à Tamatave depuis 1863. Sur la côte Ouest, des immigrants indiens arrivent de Zanzibar comme **Premjee Nathoo** (1865-1919) ou d'Inde comme **Hassanaly Abdulhoussen** (1886-1975), fuyant la pauvreté, et s'installent comme marchands. De 1865 à 1870, **Alfred Grandidier** (1836-1921) effectue plusieurs voyages d'études à travers tout le pays, dont il publie les volumineux comptes-rendus en France.

LA CONQUÊTE FRANÇAISE

La conquête militaire par la France est voulue surtout par les milieux réunionnais qui cherchent des terres : ils sont représentés à la Chambre des députés et dans la propagande par l'actif **François de Mahy** (1830-1906), **Le Myre de Vilers** (1833-1918) ; le député **Paul Vigné d'Octon** (1859-1943) est dans l'opposition.
L'expédition est décidée en 1894, et débarque à Majunga en 1895, dirigée par le **général Emile Voyron** (1838-1921). La colonne, après la bataille d'Andriba où les troupes malgaches sont dirigées par **Rasanjy** (1851-1918), atteint Tananarive le 30 septembre 1895 ; la reine se rend, sous les injonctions du **général Duchêne** (1837-1918). Le protectorat est signé, **Hippolyte Laroche** (1848-1914) est nommé Résident général. La royauté demeure, mais est privée de tous ses pouvoirs.
Le 4 août 1896, la Chambre des députés française prononce l'annexion de Madagascar comme colonie. En septembre, **Laroche** (1848-1914), à la veille de son départ, décrète la suppression totale de l'esclavage, sans mesure d'accompagnement économique. Un de ses proches collaborateurs, **Jean Carol** (1848-1922) décrit la situation politique et sociale.
La conquête française n'est pas acceptée facilement : des révoltes éclatent dès 1895. Le 8 juin, le révérend père français **Jacques Berthieu** (1838-1896) est massacré par les Menalamba qui, en tuant le 22 novembre le protestant anglais **William Johnson** (1842-1896) et sa famille, déclenchent la révolte partout. Bientôt, les chefs sont **Rabezavana** (1852-1900), **Rabozaka** (1870-1920), **Rainibetsimisaraka** (-1902), **Rainitavy** (-1898) et mènent une guerre contre l'armée française jusqu'en 1897. Pour les combattre, la France nomme le **général Galliéni**, (1849-1916) qui succède à

Hippolyte Laroche et fait appel à **Louis Lyautey** (1854-1934), qui est aidé par **Léon Suberbie**, **Callixte Savaron**, le **docteur Louis Besson** (1855-1941), qui connaissent déjà bien le pays. La pacification s'accompagne de la mise en place des structures coloniales et provoque des prises de position parmi les hauts dignitaires malgaches : **Marc Rabibisoa**, **Ombalahivelo Rasanjy**, **Ramahatra** (1858-1938) se placent délibérément aux côtés des Français, tandis que les soupçons de liens avec les insurgés dits Menalamba pèsent sur **Rainandriamampandry** et le Prince **Ratsimamanga**. **Galliéni** les fait fusiller en public le 15 octobre 1896, exile le Premier ministre, puis la reine, qui quitte Tananarive en février 1897, accompagnée de sa tante **Ramasindrazana**. Son exil la conduit à la Réunion, puis à Alger jusqu'à sa mort, en 1917.

LES PREMIERS TEMPS DE LA COLONISATION

La mise en place des institutions

Galliéni distribue des concessions à des Français, dont **Suberbie** à Maevatanana, l'industriel **Pochard** à Tananarive. Il appelle **Joseph Joffre** (1852-1931) en 1900, afin qu'il construise le port militaire de Diégo, ouvre les grands chantiers des routes et des chemins de fer, chasse les Anglais, dont les missionnaires protestants sont remplacés par des Français, parmi lesquels **Benjamin Escande** (1864-1897) et **Paul Minault** (1858-1897). Il fait venir le docteur **Maurice Fontoynont** (1869-1948) à l'école de Médecine de Tananarive, encourage **Guillaume Grandidier** (1873-1957) à poursuivre ses explorations. À cette période, Madagascar est vue comme la terre où l'on peut tenter sa chance en fuyant la pauvreté. C'est ce que font des Indiens et des Grecs comme Mellis et **Constantin Chandoutis** (1897-1977). En marge des missions venues de l'étranger, débute le phénomène des *fifohazana*, quand des visions, révélations directes, amènent des Malgaches à devenir prédicateurs : cela arrive en 1894 à **Rainisoalambo**, dont la communauté se fixe à Soatanana.

La vie culturelle

En 1899, un premier théâtre ouvre à Tananarive, et joue une pièce de **Rajonah** (dit Tselatra, 1863-1931). De très nombreux auteurs vont produire des pièces.
En 1901, les protestants français fondent le collège Paul Minault à Tananarive, dirigé alors par **Gustave Mondain** (1872-1954), et qui formera au long du siècle de très nombreux écrivains de langue malgache, dont **Samuel Ratany** (1901-1926), **Jean Narivony** (1898-1998), **Dox** (pseudonyme de Razakandraina Jean-Verdi Salomon, 1913-1978), **Rajaobelina Prosper** (1913-1975), **Emilson Andriamalala** (1918-1979), Ramiarison Henri, **Rahaingoson Bella** (1901-1973), Esther Randriamamonjy, Nalisoa Ravalitera.
En 1902, **Galliéni** fonde l'Académie malgache, où siègent douze hommes, dont le **docteur Fontoynont** (1869-1948), **Alfred Grandidier** (1836-1921), frère **Raphaël Rafiringa** (1854-1919), le docteur Villette (1861-1926) le lexicologue **Malzac** (1840-1913) ; le secrétaire général est l'instituteur et ethnologue **André Dandouau** (1874-1924), arrivé en 1900. Des écrivains publient en malgache dans les nombreux journaux : le nationaliste et poète **Ulysse Ramaholimihaso** (1891-1968), le pasteur **Ravelojaona** (1879-1956), qui donne des compte-rendus de ses voyages au ton nationaliste, le pasteur **Rabary** (1864-1947) rentré de France en 1897, **Ramangamalefaka** (1886-1938), **Dondavita**, **Ny Avana Ramanantoanina** (1891-1973). **Galliéni** quitte Madagascar en 1906, remplacé par **Victor Augagneur** (1855-1931), qui appelle dans son cabinet **Marcel de Coppet** (1881-1969).

Le gouvernorat Augagneur

La politique se durcit contre les églises et les écoles confessionnelles. **Victor Augagneur** désigne **Charles Renel** (1866-1925) à la tête de l'enseignement laïc ; **Jean Paulhan** (1884-1968) enseigne le français entre 1908 et 1910, mais s'intéresse surtout à la littérature traditionnelle malgache. Les atholiques sont dirigés par **Mgr Henri de Saune** (1850-1929).

Des peintres sont formés, d'abord en 1908 avec **Antoine Ratrema** (né en 1881), **Gaston Rakotovao** en 1913, **Ange Supparo** qui crée un cours en 1914 d'où sort Joseph **Ramanankamonjy** (1898-1982).
Augagneur est remplacé en 1910 par **Albert Picquié** (1853-1917), qui reste jusqu'en 1914.

La guerre de 1914 et l'affaire des V.V.S

(*Vy, Vato, Sakelika* soit « Fer, Pierre, Ramification »)

Le Gouverneur général est **Hubert Garbit** (1869-1948). Il encourage les 45 000 Malgaches qui partent pour la guerre, dont **Albert Ramanda** (1901-1959), **Paul Dussac** (1877-1938), et **Jean Ralaimongo** (1884-1943).
En 1913, un groupe d'étudiants en médecine à Tananarive crée un cercle clandestin de nationalistes qui rêve à un développement semblable à celui du Japon, d'après ce qu'en a dit le pasteur **Ravelojaona**. À Noël 1915, une dénonciation entraîne une vague d'arrestations, suivie d'un procès qui touche de nombreuses personnalités : les pasteurs **Ravelojaona** qui s'engage dans la guerre en France, **Rabary**, **Rajaobelina**, le frère **Rafiringa** sont disculpés, mais 32 hommes dont les écrivains **Ramaholimihaso**, **Ramanga-malefaka**, **Stella** (pseudonyme d'Andrianjafitrimo Edouard, 1881-1951), **Ny Avana Ramanantoanina**, **Rodlish** (pseudonyme de Razakarivony Arthur, né en 1897), le docteur **Joseph Ravoahangy** (1893-1970), le militant **Edmond Ravelonahiana** (1893-1973) sont condamnés à 20 ans de déportation à Mayotte. Ils seront finalement libérés en 1922.
Le journaliste et écrivain **Jupiter** (pseudonyme de Rainizana-bololona, 1861-1938) était déjà condamné à la résidence fixe de 1914 à 1916 pour avoir publié des articles nationalistes.

L'entre-deux-guerres

La politique

Le Gouverneur général **Léon Cayla** (1881-1965) arrive en 1930, au moment de la crise économique et prend des mesures autoritaires contre lesquelles luttent les journalistes et militants de gauche **Paul**

Dussac (1877-1938), **Jean Ralaimongo** (1884-1943), **Joseph Ravoahangy** (1893-1970), **Jules Ranaivo**. Ceux-ci fondent le parti communiste malgache, qui dure de 1936 à 1939. **Johnson Rajaona** en est le responsable à Tamatave, et **Monja Jaona** (1910-1994) est en contact avec lui. Leurs journaux sont saisis, interdits, ils sont assignés à résidence ou emprisonnés.
Des scientifiques œuvrent dans des domaines spécifiques : les médecins **Georges Girard** (1888-1985) et **Jean Robic** (1893-1968) sur le vaccin contre la peste, **Guillaume Grandidier** (1873-1957) sur les lémuriens.

La vie culturelle

Plusieurs coloniaux écrivent sur Madagascar
Charles Renel écrit des romans et des recueils de contes, **Callixte Savaron** (1863-1944) des souvenirs, **Robert Boudry** (1893-1973) des poèmes et des nouvelles, **Octave Mannoni** (1899-1989) et **Pierre Camo** (1877-1974) des poèmes, **Jules Hermann** (1845-1924) la théorie de la Lémurie.

Différentes revues littéraires rassemblent Français et Malgaches francophones
À partir de 1923, Pierre Camo anime *18° de latitude Sud*, où publient **Jean-Joseph Rabearivelo** (1901-1937) et **Flavien Ranaivo** (1914-1999). En 1935, **Régis Rajemisa-Raolison** (1913-1990) et **Jacques Rabemananjara** (1913) fondent *La revue des jeunes de Madagascar* ; leur groupe est intitulé « Les jeunes poètes de Madagascar ».
D'autres laissent plutôt des études ethnologiques : **Raymond Decary** (1891-1973) dans le Sud, **André Dandouau** dans l'Ouest.
Dans le même temps, en 1931, des poètes malgachophones ayant comme chef de file **Ny Avana Ramanantoanina**, fondent le mouvement « *Hitady ny very* », écrivent dans la revue poétique *Kalokalo Tatsinanana* ; ainsi de **Jean Narivony**, **Rodlish**. En 1932, paraît l'hebdomadaire *Fandrosoam-baovao* de **Rajohary** (pseudonyme de Rajoelisolo Charles, 1896-1968) et du pasteur **Ravelojaona**, où publie **Rajon Auguste** (pseudonyme de Rajaonarivelo Auguste, 1890-1957).

De nombreux journaux publient des poèmes et des nouvelles de **Fredy Rajaofera** (1902-1968), du pasteur **Rabary**, de **Samuel Ratany** (1901-1926), **Dondavita** (pseudonyme de Razafimahefa Charles, 1880-1936), **Rahaingoson Eugène Bella**, **Ramaholimihaso Ulysse** (1891-1968), **Razafiniaina Charlotte** (1890-1968).

Plusieurs auteurs malgaches sont des pasteurs ou des chrétiens et écrivent des livres ou des pièces de réflexion chrétienne : **Ntaolozandriny** (1873-1953), le pasteur **Rabary**, **Dox**, **Andriamanantena Célestin** (1918-2002), **Randzavola Henri** (1873-1953), **Charles Ranaivo** (1905-1954).

D'autres, ou les mêmes, réfléchissent à la morale, la langue, l'éducation, la philosophie, les traditions malgaches.

Tel est le cas du jésuite **Raharijarizafy Antoine de Padoue** (1911-1974), du pasteur **Rainihifina Jessé** (1888-1980), du pasteur **Rajaonah Gabriel** (1895-1972) avec son encyclopédie *Firaketana ny fiteny sy ny zavatra malagasy*, rédigée en collaboration avec le pasteur **Ravelojaona**, de **Charles Ranaivo** (1905-1954), **Randriamiadanarivo** (né en 1916), **Randzavola Henri** (1873-1953), **Rasamuel Henri** (1886-1954).

Le théâtre

L'écriture dramaturgique est très active : parmi les 1 000 pièces de la période coloniale, citons quelques auteurs : **Rodlish**, **Tselatra** (**Rajonah**, 1863-1931), **Rajon**, **Jean Narivony**, le pasteur **Rabary**, **Ny Onja** (né en 1896), **Rakoto de Monplaisir** (pseudonyme de Rajaonson Charles, 1895-1939), **Jupiter** (pseudonyme de Rainizanabololona, 1861-1938), **Odeam Rakoto** (1922-1973), **Ramaholimiaso**, **Ravelomoria Wast** (1886-1951), **Razafiniaina Charlotte**. **Ener Lalandy** (1918-2005) écrit des pièces pour la radio depuis 1936.

Dans les années 1920, la troupe « Kintana Telonohorefy », fondée par Rajoro et **Naka Rabemanantsoa** (1892-1952) est la première troupe professionnelle à Madagascar. Suit en 1928 la troupe « Analamanga », puis en 1929, la troupe Jeannette, co-fondée par le musicien **Andrianary Ratianarivo** (1895-1949), **Madame Jeannette** (1903-1981), actrice, et où joueront pendant 60 ans **Mama Bako** (1916-1998) et **Charles Ravaloson** (1915-1985), qui deviendra metteur

en scène et directeur de l'association des artistes malgaches. Ces troupes sont toutes à Tananarive, jouent au théâtre municipal d'Ambatovinaky et effectuent des tournées dans les provinces.
Le musicien **Andy Razaf** (1895-1973), né aux États-Unis, y poursuit une carrière dans le jazz et ne viendra jamais à Madagascar.
La peinture est encouragée par la fondation de l'école des Beaux Arts en 1922, avec **Henri Ratovo** (1881-1929), **Émile Ralambo** (1871-1963), **Razanamaniraka** (1900-1943, voir **Ranivoson**), la foire de Tananarive en 1923, et dans les premiers Salons des années 1930 où figurent **Ranivoson** (1915-1981), puis **Razafimahatratra Pierre** (1910-1975). **Alfred Razafinjohany** (1913-2002) est aussi décorateur, et **Razanamaniraka** expose à Paris en 1932. **Joseph Ramana-kamonjy** (1898-1982) expose déjà.

La 2e guerre mondiale et 1947

En 1939, le pasteur **Ravelojaona** est élu comme représentant du pays au conseil supérieur des colonies, qui ne se réunit qu'une fois avant la guerre.
Le Gouverneur général est **Marcel de Coppet** (1881-1969), de 1939 à 1940, puis **Léon Cayla** (1881-1965) qui revient en 1940-1941, puis **Armand Annet** (1894-1982) en 1941-1942.
Madagascar est soumis au gouvernement central, c'est-à-dire, à partir de juin 1940, celui de Vichy. **Cayla** puis **Annet** mettent en œuvre toutes ses directives. Les conditions économiques sont désastreuses.
En 1941 dans le Sud, **Nenilava** (Germaine Volahavana, 1920-1998) commence un ministère de *fifohazana* (« réveil »), qui prêche dans les campagnes.

Les débarquements

Sur l'ordre de Churchill qui invoque la menace de croiseurs japonais dans la zone, une escadre anglaise, dirigée par l'**amiral Syfret** débarque à Diégo en mai 1942, puis une brigade occupe Majunga le 10 septembre, puis Tamatave. Le 23 septembre, les troupes anglaises entrent dans Tananarive, mais le gouverneur **Annet** (1894-1982) s'est réfugié à Ambalavao. Le 29 septembre, sur l'ordre du Sud-Africain **Jan Smuts** (1870-1950), les Anglais

et des Sud-Africains, sous le commandement du général anglais **William Platt** (1885-1975), débarquent à Tuléar et marchent sur Ambalavao, où **Annet** signe une capitulation le 5 novembre. Le 14 décembre, Churchill signe avec de Gaulle, qui n'était pour rien dans cette opération, un traité permettant de remettre Madagascar à la France libre : le gouverneur Saint-Mart est nommé.

Dans le même temps, **Jules Rakotomalala** (1919-1995) est le secrétaire de **William Platt** à Tuléar. Il rencontre **Joseph Raseta** (1886-1979), installé dans cette ville, adhère à la société secrète « Panama » fondée en 1941 à Tamatave par **Andriamiseza Lucien** (né en 1913) Ramanamihanta et Rabenahy. Il noue des contacts avec des agents anglais (voir **Platt** et **Raseta**). **Bruno Rahaingo** (1923-2004) adhère en 1943 à Panama.

En 1943, **Monja Jaona** (1910-1994), en exil sur la côte Est, y rencontre **Edmond Ravelonahina** (1893-1973) et ensemble, ils fondent la société secrète « Jiny ».

En 1945, ont lieu les élections à la première Assemblée constituante à Paris : **Joseph Raseta**, qui a pour secrétaire **Jules Rakotomalala**, et **Joseph Ravoahangy** (1893-1970) sont élus. On débat de l'Union française, créée en 1946. La nouvelle assemblée constituante de juin 1946 déclenche les premières élections législatives depuis la Libération de la France, en novembre 1946.

Le 22 février 1946, à Paris, se réunissent sept nationalistes, qui prêtent serment et fondent le MDRM, « Mouvement démocratique pour la rénovation malgache » : **Raymond-William Rabemananjara** (1917), **Jacques Rabemananjara** (1913-2005). Ramamonjy Raherivelo, **Andrianavalona Ravoahangy**, Maurice Razafindramasina, **Joseph Raseta**.

Le 1er juillet naît à Tananarive le parti qui sera le farouche adversaire du MDRM, le PADESM (Mouvement des déshérités de Madagascar), qui regroupe surtout des Côtiers et des Mainty des Hauts-Plateaux. Parmi ses fondateurs, citons Ramambason, Jean Weil Ralibera, Ramanandafy. Dans les provinces, des sections sont créées sous l'impulsion des **Zafimahova** à Farafangana, puis **Philibert Tsiranana** (1912-1978) sur la côte Ouest.

Les élections législatives de novembre 1946, auxquelles ont activement participé en leur faveur tous les partisans des sociétés secrètes plus radicales, sont un triomphe pour le MDRM, avec

l'élection de **Ravoahangy**, **Raseta**, **Rabemananjara Jacques**. Le 29 mars 1947, la rébellion éclate à Madagascar, les armées sont constituées, avec, à leur tête dans l'Est, le général **Dama Robert** (né en 1910), à Moramanga, **Razafindrabe Victorien** (1898-1948), qui est aussi membre de la Jina (ou Jiny). Le MDRM, accusé d'être en tout responsable, est interdit.
En 1947 et 1948, des milliers de membres du MDRM sont pourchassés, beaucoup sont torturés par la Sécurité intérieure dirigée par **Marcel Baron**, dont **Tata Max** (1907-1984). Les députés, des membres tels **Ramaholimihaso**, **Rahaingo**, **Ralivao-Ramiaramanana Marthe** (1910-1997), **Alexis Bezaka** (1916-1998), **Edmond Ravelonahiana** (1893-1973), bien d'autres, sont arrêtés et emprisonnés. Le lieutenant **Randriamaromanana Albert** (1913-1948) et **Samuel Rakotondrabe** (1901-1947) sont fusillés juste avant le procès des députés, à l'issue duquel sont prononcées des condamnations à mort et des peines à perpétuité.
La répression, menée par le Gouverneur général **Marcel de Coppet** ne s'achèvera qu'en 1948, avec son successeur, Pierre de Chevigné (voir **de Coppet**). Quelques Français en poste à Madagascar comme **Pierre Boiteau** (1911-1980, interdit de séjour dès 1946), **Robert Boudry** (1891-1973) ont pris position sur l'attitude la France. Le journaliste et jésuite **Louis Dunand** (1910-1980) n'hésite pas à donner son opinion, mais échappe de peu à l'expulsion en 1949. **Victor Sartre** (1902-2000) est l'initiateur du syndicalisme chrétien dès 1945.

La vie culturelle

Elle continue malgré les événements : **Albert Ramanda** (1901-1959) domine la vie du théâtre traditionnel, où se produisent toujours **Ratianarivo** et la troupe Jeannette ; il expose aussi ses peintures. **Ulysse Ramaholimihaso** se retire de la politique et écrit beaucoup. **Flavien Ranaivo** est rédacteur en chef de *La revue de Madagascar* en 1946. En 1952, les Réunionnais, sous l'impulsion de leur député **Raphaël Babet** (1894-1957), lancent une implantation agricole pionnière dans la région de la Sakay.

Le chemin vers l'indépendance

La vie politique

Elle subit une recomposition après le traumatisme de 1947. En 1954, arrive le Gouverneur général **André Soucadaux** (1904-2000), qui apporte son soutien à **Philibert Tsiranana** (1912-1978), celui-ci fonde en 1956, avec **André Resampa** (1934-1993), **Laurent Botokeky** (1919-1987), **Albert Sylla** (1909-1967), le PSD (Parti social démocrate), parti issu du PADESM mais séparé de son aile la plus radicale, et qui dominera la vie politique pendant 20 ans. Cette année-là, la loi-cadre permet l'élection des assemblées provinciales (voir **Andriamanjato**, 1929).

En 1958, le Congrès de Tamatave réunit tous les nationalistes, et met en évidence les différences entre les modérés, avec **Alexis Bezaka**, **R. W. Rabemananjara**, **Charles Andriantsitohaina** (né en 1922), et une branche radicale naissante, l'AKFM, sous l'impulsion de Richard Andriamanjato, pendant que **Monja Jaona** fonde son parti à Tuléar, le MONIMA (« Madagascar aux Malgaches »).

Après le succès du référendum de 1958 (voir **Tsiranana**), Madagascar entre dans la Communauté, la République est proclamée le 14 octobre 1958.

Le musicien **Norbert Raharisoa** écrit l'hymne « *Ry tanindrazanay malala ô !* » qui deviendra hymne national à l'indépendance, proclamée le 26 juin 1960.

La vie scientifique et culturelle

Plusieurs scientifiques travaillent dans des domaines spécifiques à Madagascar : **Pierre Boiteau** sur la botanique, **Raymond Decary** (1891-1973) sur la zoologie et la flore, **Albert Rakoto-Ratsimamanga** (1907-2001) sur la pharmacologie. **Paul Radaody-Ralarosy** (1908-1973), formé à l'Institut Pasteur de Paris, dirige différents services de laboratoires. En 1958, il devient président de l'Académie malgache et, en 1969, conseiller technique de l'Institut Pasteur de Madagascar.

Des écrivains sont actifs : en 1952, 15 hommes dont **Régis Rajemisa-Raolison** (1913-1990) fondent l'UPEM (Union des poètes et des écrivains de Madagascar), parmi lesquels on compte

aussi les célèbres **Dox**, qui peint, et **Georges Andriamanantena** (connu sous son pseudonyme de Rado, 1922-2008), qui écrit des chants, **Célestin Andriamanantena** (1918-2002), qui écrit des poèmes, des romans et des pièces de théâtre.
Les romans sont nombreux : **Paul Rapatsalahy** (connu sous son pseudonyme **Idealy-Soa**, 1891-1988) publie 64 romans entre 1933 et 1986. Il crée en 1958 la première société de production de disques. **Jacques Rabemananjara** commence à publier son œuvre poétique et théâtrale, **Charlotte Razafiniaina** publie de nombreuses nouvelles dans les journaux.
Odeam Rakoto, **Charles Ravaloson** dirigent des troupes de théâtre célèbres.
Le linguiste norvégien **Otto Dahl** travaille sur l'origine de la langue malgache.

LES ANNÉES D'INDÉPENDANCE RETROUVÉE

La 1ère République (1960-1972)

Le président **Philibert Tsiranana** (1912-1978) s'entoure d'**Albert Sylla** (1909-1967), vice-président, **Louis Rakotomalala** (1901-1968) aux Affaires étrangères, **Alexis Bezaka** à la Santé puis à la Population, **André Resampa** (1934-1993) à l'Intérieur, **Laurent Botokeky** (1919-1987) à l'Éducation, **Jacques Rabemananjara** à l'Économie et l'Agriculture, **Césaire Rabenoro** (1923-2002) à la Santé après avoir été ambassadeur. Il garde **André Soucadaux** près de lui comme ambassadeur de France, et prend les conseils du colonel français **Bocchino**.

La vie culturelle

Jérôme Rakotomalala (1914-1975) devient le premier archevêque catholique malgache. **Jacques Tiersonnier** (1914) dirige le collège Saint-Michel à Tananarive.
Robert Mallet (1915-2002) contribue à fonder la faculté des Lettres, anime des rencontres avec les francophones, **Jacques Rabemananjara** dont il monte les pièces, et **Flavien Ranaivo**.
Des écrivains cherchent à donner un statut plus important à la langue malgache : **Siméon Rajaona** (1929), assisté de **Régis**

Rajemisa-Raolison, fonde un centre d'études, et propose des manuels et des programmes scolaires.
En malgache, **Clarisse Ratsifandrihamanana** (1926-1987) commence à publier romans et poèmes et **Emilson Andriamalala** (1918-1979) de nombreux romans.
Installé dans le Sud, le Français **Louis Szumski** (1927-2000) écrit de nombreuses nouvelles. **Camille de Rauville** (1910-1986) développe sa théorie de l'indianocéanisme dans *Les cahiers malgaches*.
Henri Ratsimbazafy (1933) et **Rakoto Frah** (1925-2001), **Sylvestre Radafison** (1928-2003), sont parmi les célébrités musicales.
Le jésuite et agronome français **Henri de Laulanié** (1920-1995) travaille à l'amélioration des méthodes rizicoles.

Les années de rupture

En 1972, un mouvement de contestation oblige **Philibert Tsiranana** à démissionner.
Il remet les pleins pouvoirs au **général Gabriel Ramanantsoa** (1906-1979), qui, en février 1975, remet son pouvoir à son ministre de l'Intérieur, le **colonel Richard Ratsimandrava** (1931-1975). Celui-ci est le chef de l'État une semaine avant d'être assassiné le 12 février 1975. Le pouvoir est confié alors à un directoire militaire de 18 officiers, dirigé par le **général Gilles Andriamahazo** (1919-1989), et qui comprend le **colonel Andriamaholison Richard** et **Didier Ratsiraka** (1936). Celui-ci prend de l'ascendant et est désigné chef de l'État par ce groupe en juin 1975, fonction qu'il fera confirmer par un référendum en décembre 1975.

La 2e et la 3e République (1975-2002)

La vie politique

Didier Ratsiraka crée son parti l'AREMA (l'Avant-garde de la révolution malagasy) et prend peu à peu tous les pouvoirs.
Richard Andriamanjato le soutient, mais **Monja Jaona** s'oppose à lui.

En 1991, de vastes mouvements l'obligent à laisser le pouvoir à des institutions de transition. Les élections présidentielles de 1993 voient la victoire d'**Albert Zafy** (né en 1927), qui rencontre l'opposition des parlementaires en 1996.
Didier Ratsiraka revient au pouvoir jusqu'en 2002, où une crise de grande ampleur se termine par la reconnaissance de l'élection de Marc Ravalomanana (né en 1951).
La vie économique est caractérisée par les nationalisations, mais des entrepreneurs sont regroupés au sein du « Groupement des entreprises de Madagascar », présidé par **Charles Andriantsitohaina** (né en 1922).

La vie culturelle

Georges Andriamanantena domine toujours la création poétique. Le théâtre malgache est organisé au sein du « Fikambanan'ny Mpanao Teatra Malagasy » dirigé par **Charles Ravaloson** (1915-1985), d'autres grands acteurs comme **Rasamy Gitara** (1899-1977) transmettent les chants classiques « *Kalon'ny fahiny* », des comédiens comme **Olivier Ratsimbazafy** (1949-1990) passent de la variété au théâtre et au cinéma. En parallèle, naissent des troupes qui jouent en français et cherchent à donner un jeu plus en prise avec les sujets contemporains.
Des écrivains français comme **Jean Decampe** (1949-2000) s'inspirent de Madagascar dans leurs œuvres.
La pauvreté grandissante suscite des entreprises telles que celle du **père Pedro** (né en 1948).

Dictionnaire des personnalités historiques de Madagascar

Andriamahazo Gilles (1919-1989) • Né à Fort-Dauphin dans une famille merina, il arrive à Antananarivo à l'adolescence. Il est incorporé à 20 ans dans l'armée française et se bat à Andriba contre les Anglais débarqués en 1942. Libéré, il entre à l'école militaire interarmes de Cherchell (Algérie). Il poursuit sa carrière militaire française, devenant officier, rentre à Madagascar en 1950 comme aide de camp du haut-commissaire Bargues, puis comme capitaine français. En 1960, il organise l'armée malgache dans la moitié sud de l'île. En 1970, il est général puis, en 1972, inspecteur général des forces armées. En mai 1972, lors des émeutes, il est gouverneur militaire de Tananarive, conseiller du président Tsiranana et se pose en négociateur entre le pouvoir et les manifestants. Le colonel Gabriel Ramanantsoa, qui succède à Philibert Tsiranana, le nomme ministre de l'Équipement et des Travaux publics de 1972 à 1975. En 1975, le président Ratsimandrava le nomme ministre d'État chargé de la coordination entre les ministères. Au lendemain de l'assassinat du Président, il propose la mise en place du Directoire militaire de 18 membres pour éviter un coup d'État. On compte dans ce groupe le général Ramarolahy, le capitaine de gendarmerie Soja, les commandants Rakotoarijaona et Andriamaholison Richard, Désiré Ramakavelo, le capitaine de corvette Didier Ratsiraka. Durant quatre mois, il est l'homme fort du Directoire, institue la loi martiale, suspend tous les partis politiques et les communications avec l'extérieur, attaque les mutins retranchés dans le camp

d'Antanimora (dirigés par le général Rajaonarison Bréchard) et obtient leur reddition. Il ordonne l'arrêt du procès contre les tueurs de Richard Ratsimandrava. La transition s'achève quand il perd du pouvoir devant Didier Ratsiraka, désigné par le Directoire « Chef de l'État » le 15 juin 1975. En 1976, il se retire de l'armée et prend sa retraite. En 2005, le tronçon de la RN 58A entre Ampasika et Andranomena, est baptisé à son nom.

ANDRIAMAHAZONORO • Lettré antemoro, il est l'un des principaux conseillers des rois merina Andrianampoinimerina puis Radama Ier. Secrétaire de Radama à la cour d'Antananarivo avant 1817, il y introduit l'écriture en caractères arabes dite « sorabe » dans laquelle il rédige les documents. En 1820, il fait partie de la délégation qui va en Angleterre pour accompagner le groupe de jeunes nobles (dont le prince Ratefy) qui vont y étudier. Il est le mari de Rafaravavy, de la caste des Andriandranando, étant lui-même élevé au rang d'Andriamasinavalona. Son fils aîné, Ramarolahy, sera le chef des secrétaires civils de la cour de Ranavalona Ire en 1836. Son tombeau est à Antananarivo, dans le quartier d'Ankadivato. Lors de son ouverture en 1913, on y trouva des manuscrits de 1790 rédigés en français, en anglais et en sorabe, témoins de la période où langues et calligraphies étaient encore multiples, Radama Ier ayant ensuite pris l'option des caractères latins pour la transcription du malgache. Ces manuscrits ont disparu en 1947.

ANDRIAMAHOLISON Richard (v. 1935) • Militaire, il est commandant, puis, de 1972 à 1975, ministre du colonel Ratsimandrava. En 1975, il fait partie des 18 officiers membres du directoire militaire qui assure la transition, puis est nommé ministre de l'Information. Mais, resté fidèle aux principes de Ratsimandrava, il est perçu par le président Ratsiraka comme un concurrent. Arrêté par la police politique (DGID) en 1977, il est traduit en justice pour « atteinte à la sûreté de l'État » avec deux autres officiers, les capitaines Abel Rakoto et Marson Rakotonirina. Après une instruction de six ans, un retentissant procès politique en 1983 est retransmis par tous les médias. Il est condamné à la déportation et aux travaux forcés à vie et dégradé en public. On a vu dans cette manœuvre un affaiblissement voulu de l'armée afin de dissuader quiconque de déstabiliser

le pouvoir en place. Le président Albert Zafy, arrivé au pouvoir en 1993, l'amnistie et le réhabilite. Colonel, il est élu député en 1995. À la retraite, il écrit *La réforme du système carcéral*.

Andriamalala Emilson Daniel (1918-1979) • Issu d'une branche de l'aristocratie merina, il est élevé à Tamatave chez ses grand-parents. Ses parents vivent à Itaosy comme commerçants et bureaucrates. Ils font partie des VVS en 1915 et, en 1936, du Front populaire dirigé par les communistes. Andriamalala suit ses études à l'école de la mission protestante française de Tamatave puis, à Tananarive, à l'école Paul Minault où il connaît d'autres intellectuels comme Dox. Installé de nouveau à Tamatave, il poursuit de 1939 à 1957 une carrière commerciale dans le transit. À partir de 1958, il est à Tananarive, et milite au sein du parti UDSM (Union des démocrates sociaux de Madagascar), branche du PADESM (Parti des déshérités de Madagascar) dirigé par Norbert Zafimahova, l'adversaire du MDRM. Déçu, il se retire de la vie politique après l'Indépendance, se consacre à ses activités littéraires et travaille dans les milieux d'édition. Il commence par écrire des poèmes dans différents journaux, comme *Takariva*. De 1958 à 1960, il publie des nouvelles dans *Ny Nosy Manontolo*, *Dingana*, *Fanasina*, *Hehy*. C'est son œuvre de romancier qui le rend célèbre car il offre une réflexion philosophique sur la pensée malgache en même temps qu'une analyse de la société malgache pendant la colonisation. Son style introduit des proverbes, des légendes et des mots malgaches anciens. Toute son œuvre est écrite en malgache. Son premier roman, *Antso,* écrit en 1943, n'est publié qu'en 1965 ; se succéderont *Zazavavindrano* (1945), *Menarana* (écrit en 1945, publié en 1972 et 1982), *Voankazo Nandrarana* (écrit en 1946, publié en 1970), *Taolambalo* (écrit en 1948, publié en 1972). Les trois ouvrages suivants sont publiés avec succès et figurent même au programme de l'enseignement : *Fofombadiko* (1954, 1967, 1972, Prix Akbaraly en 1972), *Hetraketraka* (2 volumes, 1963), *Ilay Vohitry ny Nofy* (1972, Prix du ministère de l'Éducation). Il écrit des pièces de théâtre (*Ny Variraiventy farany*, *Malagasy aho*, 1966), des pièces radiophoniques (*Ramaso sy ny namany*, *Feon-kira*, *Tadio*, *Malagasy isika*, *Tasiha*), adapte des contes (*Imaitsoanala*, 1968, *Izy telo mirahavavy*, *Ilay ampondra*, inédits), traduit des auteurs

étrangers (*Mon ami l'assassin* de Marnix de Gijsen, *Insurrection au Congo* de Malschap) publie des articles sur Dox, Rabearivelo, Ny Avana Ramanantoanina, et des essais (*Ny Fanagasiana*, « La malgachisation », 1975, *Maty ve Ratsimandrava* ?, 1975, *Ny harem-pirenena*, 1976).

ANDRIAMANANTENA Célestin (1918-2002) • Frère du poète Rado, il a été élève à l'école Paul Minault de Tananarive, puis à l'école de journalisme à Strasbourg. Dans les années 1960, il fonde avec son frère le seul hebdomadaire littéraire et satirique malgache, *Hehy* dont il est le directeur et le rédacteur pendant 29 ans. Il sera un temps président de l'Ordre des journalistes de Madagascar, et membre de l'Organisation internationale des journalistes.
Écrivain, il a laissé plus de 300 poèmes, dont le recueil *Bitsiky ny maritiory*, des pièces de théâtre en faveur du nationalisme et de l'évangélisation, et plusieurs romans : *Vavahady vaovao* (1945), *Rajohary* (1947), *Ritsodritsoka* (1949), *Tritriva* (1958), *Diary mena* (1967), *Norofena* (1987). Il est président de l'UPEM (l'Union des poètes et des écrivains de Madagascar) à partir de 1991, succédant à Régis Rajemisa-Raolison. À ce titre, il change le nom de l'association, qui devient « *Havatsa-Upem* ». En 1992, il crée le journal littéraire *Valiha*. Il est également compositeur de musique.

ANDRIAMANANTENA Georges (1922-2008) • Poète et moraliste, connu sous le pseudonyme de Rado, écrivain unanimement respecté. Il est le fils d'un pasteur protestant de Tananarive. En 1950, alors employé dans une compagnie d'assurances, il fait partie du mouvement scout des Tily. Il anime leur émission de radio avec grand succès sous le pseudonyme de Djoja. Il écrit de très nombreux poèmes d'inspiration patriotique, morale ou personnelle, publiés dans les journaux et dans un premier recueil en 1973, *Dinitra*. *Zo*, paru en 1988 rassemble des textes écrits à partir de 1946 et une communication donnée à l'Académie malgache en 1987. Il dirige avec son frère Célestin la revue satirique et littéraire *Hehy*. Il est l'auteur de pièces de théâtre jouées dans les différentes régions : *Anjomara sy bitsika* (« Cris et chuchotements », 1963), *Mainty aho* (« Je suis noir », 1969), *Ainga sy antso* (« Invitation et appel »). Toute son œuvre est écrite en malgache. Il est membre de l'Académie

malgache et de l'UPEM (Union des poètes et des écrivains de Madagascar), de l'Association des écrivains afro-asiatiques. Outre l'écriture, il pratique la gravure et écrit des cantiques protestants.

ANDRIAMANDISOARIVO (Tsimanato) (1712 ou 1718) • Fils cadet du roi du Menabe, fondateur de la royauté sakalave, Andriandahitotsy (1610-1685), il est écarté par son frère Andriamanetriarivo de la succession du Menabe et remonte vers le Nord, d'abord à Mitsinjo puis à Tongay près de Marovoay, où il fonde alors le royaume du Boina, après des combats acharnés à Sambirano Ambongo, Ankarana. Il domine les Antalaotra, les façades maritimes, et les îlots proches, soutenu dans ses conquêtes par deux navires américains appartenant à Frederick Phillips, venus en 1703 chercher des esclaves. Il leur en fournit, fruits de ses razzias, contre les services de 20 soldats armés qui restent à ses côtés un an (entre deux rotations de navires). En 1705, il fonde Majunga, sa capitale, site stratégique pour le commerce sous le nom de « Modzangaîe », ce qui signifie « terre de choix » en antalaotra. Il intègre les Antalaotra islamisés, qui sont spécialistes du négoce avec les Arabes et l'Afrique (Mozambique, Zanzibar) et exclut les Merina, afin de garder le monopole dans les affaires ; ceux-ci sont, au fil des règnes, conseillers des rois et conjoints des reines. Les sakalaves sont mobiles, les nobles sont éleveurs de bœufs et font cultiver du riz par leurs affidés, qui sont agriculteurs, chasseurs et cueilleurs. La pratique des razzias permet de vendre bétail et esclaves aux équipages des bateaux qui mouillent à Majunga. Son portrait nous est parvenu grâce à la description qu'en fit un négociant français du port de Saint-Malo, qui le rencontra en 1708, sans doute pour lui acheter des esclaves.
La tradition rapporte qu'il ne se déplaçait pas sans son devin et que, sur les prédictions de celui-ci, sa femme accepta d'être enterrée vivante pour gagner le royaume. Le roi fondateur du royaume du Boina mourut à Bezavo.

ANDRIAMANELO (1537-1575 ou 1587) • Fils d'un « Prince de l'Est » et de Rafohy, la fille de la reine Rangita, il est le mari de la princesse vazimba Rasilobe, et le père du roi Ralambo. Il déplace la capitale de la royauté de Merimanjaka à Alasora, où il aménage un

palais royal, entouré d'un fossé de protection (« Hadivory ») doublé d'un fossé de diversion (« Hadifetsy »). Pour plus de sécurité, l'entrée du palais est un unique portail de pierre plate. L'entrée du village est marquée pour la première fois sous son règne par des *aviavy* (figuiers), qui deviennent symboles de la royauté. La légende lui attribue la victoire sur les *vazimba* remportée grâce à des sagaies de fer. L'analyse historique conclut plutôt à l'usage d'arbalètes en bois. Il utilise néanmoins les mines de fer des environs de Mantasoa : Amoronkay (Est) et Ambatolevy (Imamo, Ouest), et fait fabriquer des bêches, des haches, des couteaux, ce qui constitue une révolution technique. Il étend son royaume en combattant les roitelets voisins, conquiert des terres, développe l'agriculture. Il introduit le rite de la circoncision en Imerina et consacre à Alasora le premier étang où il fallait chercher l'eau de cicatrisation. Il édicte la règle de sacralité des jumeaux, considérés comme une grâce des Ancêtres : le 2e sorti devait régner en cas de concurrence. Son tombeau est au centre d'Alasora, et des pèlerins y viennent parfois déposer des offrandes. C'est Andriamasinavalona (1675-1710) qui acheva l'organisation de l'espace royal (« *fasana fito miandalana* ») encore visible actuellement.

ANDRIAMANJATO Richard (1929-2013) • Pasteur protestant. Au cours de ses études de théologie à Paris dans les années 1950, il est un des leaders de l'« Association des étudiants d'origine malgache » (AEOM). Nationaliste rallié à la cause la plus radicale, il combat dès 1956 la loi-cadre de Gaston Deferre en l'appelant « loi-*gadra* » (« prisonnier »). Il préconise à cette date une indépendance rapide, même au prix d'une rupture avec la France. En novembre 1958, lors du Congrès de l'Indépendance de Tamatave, il rompt avec les autres branches, dont le PSD, et fonde le parti AKFM : *Antokon'ny Kongresin'ny Fahaleovantenan'i Madagasikara*, qui alignera ses positions sur l'URSS. De 1959 à 1991, il est maire de Tananarive. Il succède au pasteur nationaliste Ravelojaona au temple d'Ambohitantely, où il demeure en fonction de 1961 à 2001. Dès 1960, il s'oppose au président Tsiranana, étant même le chef de file d'une opposition marxiste, qui prône le centralisme étatique, la laïcisation de l'enseignement et les nationalisations des secteurs économiques. Il passe à l'opposition au président Ratsiraka en 1991, animant les manifestations sur la place du 13 mai, et faisant partie des « Forces vives », Hery Velona.

ANDRIAMASINAVALONA (1675-1710) • Arrière-petit-fils d'Andriantompokoindrindra, il est placé à la tête des « Telofitopolo » qui comprennent Alasora et d'autres villages. Il est aussi appelé Andrian-jakanavalondralambo. Fils de Rafaravavy qui vit à Tananarive, il a trois frères qui s'unissent pour l'attaquer. Ce n'est que vainqueur qu'il prend le nom d'Andriamasinavalona. Ses descendants for-meront une des castes nobles. Il fait venir des canons, des fusils et de la poudre par les Sakalava. Il vit d'abord à Alasora, et aura douze femmes. Roi de Tananarive, il y installe les familles nobles et roturières de l'Avaradrano sur les collines, les autres devant rester dans la plaine. Il déplace le marché des souverains et le lieu de sanctification, le « Kianja », d'Antsahatsiroa vers la ville haute, qui devient Andohalo. Il divise l'Imerina en quatre royaumes, pour chacun de ses fils : l'Imerina du Sud, avec Tananarive et l'Atsimondrano aura quatre rois jusqu'en 1794, avec Andrianjafy. L'Imerina du Nord, avec pour capitale Ambohimanga, et l'Avaradrano dont le dernier roi, unificateur sera Andrianampoinimerina en 1794 neveu d'Andrianjafy qui fera l'unité avec les notables du Nord toujours au pouvoir. Il organise l'espace royal à Alasora (*fasana fito miandalana*), inaugure la première digue dans la plaine, Fefiloha, ainsi que la première retenue d'eau, Andriambato.

ANDRIAMBELO (v. 1835-1904) • Dernier d'une famille noble pauvre de neuf enfants à Ambatofotsy, village au Nord de Tananarive, il entend parler de l'Évangile aux alentours de 1847, pendant la persécution lancée par Ranavalona I^{ère} mais n'a jamais rencontré de missionnaires et ne sait pas lire. Il vend du savon sur le bord de la route pour vivre. Il se rend aux réunions secrètes qui rassemblent des croyants. Convaincu, il apprend à lire pour étudier la Bible. Il rassemble très vite d'autres gens, sous couvert de festins. En 1849, il est arrêté pour détention de livres chrétiens, mais sa jeunesse lui évite la mort. Il est vendu comme esclave, racheté par sa famille. Il reprend sa prédication dans la capitale et les villages environnants, animant des nuits entières des réunions qui encouragent les chrétiens pourchassés par les espions de la reine. Sa tête étant mise à prix, il quitte la ville en 1857 pour, au prix de nombreux dangers, se cacher dans le Vonizongo. Sa famille arrêtée subit l'épreuve du poison (*tanguin*) et tous ses biens sont saisis. Il

devient pasteur en 1862 et prend la responsabilité de la plus grande église, Amparibe. Il est ensuite un des pasteurs du palais et baptise le 21 février 1869 la reine Ranavalona II ainsi que son mari, le Premier ministre Rainiliarivony. Il reçoit aussi Ranavalona III et poursuit sa tâche de pasteur presque jusqu'à sa mort.

ANDRIAMIHAJA (mort en 1831) • Originaire de Namehana, il appartient au clan des Tsimiamboholahy. Il commence sa carrière en tant que simple soldat au service de Ramanetaka à Majunga, où il se distingue contre les Sakalaves. Radama le récompense, et en 1828, quoique très jeune, il est promu colonel et principal aide de camp. En 1828, il fait partie, avec Andriamamba et Rainijohary, du complot qui permet à Ranavalona d'accéder au trône à la place de Rakotobe. Il l'aide à pourchasser et à faire tuer tous les membres de la famille de Radama. Sa réputation est d'être particulièrement beau. Amant de la reine, il lui suggère de dénoncer le traité de 1820 signé avec les Anglais. Elle le nomme commandant en chef des armées, et l'envoie en mission dans le Sud sous la pression de son entourage, en particulier de Rainiharo qui en est jaloux et veut l'éliminer. Il est assassiné sur ses ordres, mais elle regrette amèrement cette décision. Hantée par sa mort, elle fait ouvrir son tombeau et donner son corps aux chiens. Il serait le père de Radama II.

ANDRIAMISARA (fin XVI[e]) • Membre de la dynastie royale des Maroseranana au début du royaume sakalave, dans sa période d'ascension. Sa grandeur et sa bonté sont célèbres. Son fils Andriandahifotsy installe sa capitale à Maneva, au Sud-Est de Morondava, puis à Mahabo, dont il fait un centre politique et administratif, siège des institutions. Le royaume éclatera par la suite.

ANDRIAMISEZA Lucien (né en 1913) • Fils d'un fonctionnaire militant des VVS, d'une famille protestante qui fréquente le temple du pasteur nationaliste Ravelojaona (Ambohitantely), il appartient au scoutisme protestant (Tily). À la suite de la lecture d'un ouvrage de Yon, *Madagascar*, et de la *Charte de l'Atlantique* parue en août 1941, il fonde la société secrète PANAMA (Parti nationaliste malgache) avec Ramanamihanta et Rabenahy à Tamatave. Le but est d'abord uniquement de rendre à Madagascar son statut d'avant

1896, et ses moyens sont l'envoi à l'extérieur d'articles de journaux traduits. À partir de 1946, une radicalisation s'opère à la suite de la déception devant les faibles résultats des députés malgaches. PANAMA se dote d'une branche militaire, de codes secrets chiffrés, d'un organe de propagande « Mifohaza », s'organise en cellules, puis fusionne avec le mouvement secret « Jiny », avant de se mettre au service du MDRM lors des élections de 1946. En 1947, il est arrêté par les Français, emprisonné à Tamatave. Jugé en 1949, et condamné à 15 ans au bagne de Nosy Lava, il sera amnistié en 1956, et se fixe à Ambatolampy.

ANDRIANAIVORAVELONA Josefa (1835-1897) • D'ascendance noble, son enfance est marquée par l'absence d'instruction et la fureur des persécutions religieuses. Sa mère, Razafimalala, est clandestinement une fervente chrétienne. Il est placé très jeune à la cour d'Antananarivo comme aide de camp de Rainimoma dont le fils, Rainikatro, l'avertit en 1847 de la menace sur les chrétiens en lui inscrivant sur une ardoise : « Ne fais pas le mal car cela la rend furieuse ». Cette phrase lue à 12 ans le marque. En 1856, il épouse Ravelonanahary, noble et chrétienne, et se convertit peu après. Il fréquente alors les cultes en cachette, est baptisé en 1857 par Rainivomanga qui sera martyr quatre mois plus tard. Doué d'une grande éloquence, il commence à prêcher. Pourchassé, il doit se cacher, gagner la province ; il fonde des églises là où il passe. À la mort de Ranavalona, il est de retour à Antananarivo. Dès que les missionnaires anglais reviennent, il s'inscrit à leurs cours et s'instruit avec avidité. Il est nommé pasteur de l'église d'Ampamarinana en 1866, 2 ans après l'ouverture de celle-ci. Entre 1869 et 1873, il suit la formation du collège théologique LMS animé par les Anglais Toy, Cousins, Hartley, Briggs. En plus de sa charge pastorale qu'il partage avec Andriambelo et Rainimangarahanamy, il est un des aumôniers du Palais et va souvent prêcher dans d'autres lieux où on l'appelle. Son oraison funèbre de Ranavalona II, (1883), paraît dans la revue *Teny soa*. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage sur l'ancienne idolâtrie des Hova et le collaborateur du pasteur Richardson pour lequel il révise toutes les notices du dictionnaire malgache-anglais paru en 1885. Artiste, il écrit de la poésie, des cantiques toujours chantés, il joue du violon, de la flûte et de la *valiha*. À la

cour, le Premier ministre lui avait demandé de former ses musiciens. De 1873 à 1887, il anime le comité missionnaire de 30 personnes (dont Dahle et Cousins) de la révision de la traduction malgache de la Bible de 1835. Au terme de 771 séances de 5 à 6 heures chacune, l'ouvrage est achevé, publié à Londres en 1888 et envoyé à Madagascar en 1889. Il sera à peine modifié en 1908. Il meurt à la Réunion, laissant seize enfants dont plusieurs seront pasteurs, enseignants, formés en France. Il aura vécu sous le règne de cinq souverains.

ANDRIANAMPOINIMERINA (début de règne 1794 - mort 1810) • Petit-fils d'Andriambelomasina, roi d'Ambohimanga, il est descendant d'Andriamasinavalona. Il a douze femmes et aura 26 enfants. Il est le roi d'Antananarivo, et veut y mettre de l'ordre, en y créant de nombreux marchés, organisant le Rova où sa maison « Mahitsy » demeura visible jusqu'à l'incendie de 1995. Il crée un code militaire oral (édit royal) pour encourager les hommes à se battre et, qui condamne les fuyards ; il distribue des honneurs (décorations, rizières, troupeaux), fait creuser des canaux et construire des digues sur l'Ikopa. Sous son règne, la sécurité progresse dans les campagnes. Il est surtout resté le plus célèbre des rois pour son œuvre d'unificateur : d'abord en Imerina, où il combat son oncle Andrianjafy du Sud (tué en 1795) avec l'aide de ceux du Nord, puis dans les provinces. Dans sa capitale Ambohimanga, sa case est toujours visible. Il a pour devise « L'océan est la limite de mon royaume ». En 1808, il reçoit une visite de courtoisie de la reine de Majunga, Ravahiny, qui lui offre trois canons « gros comme la cuisse », et sept barriques de poudre, acheminés depuis la côte. Les deux royaumes coexistent en paix à cette date. Son œuvre politique demeurera un modèle pour tous les souverains qui lui succéderont.

ANDRIANJAKA (règne de 1610 à 1630) • Petit-fils d'Andriantany, roi d'Imerina, il aurait changé le nom d'Analamanga en celui d'Antananarivo. En 1610, il fait couper les arbres de la colline pour y construire son Rova, cité royale bâtie tout en bois, après en avoir chassé les *vazimba*. Son ancienne capitale était Ambohidrabiby. Il aurait possédé un des premiers canons de l'Imerina, cinq

fusils et trois barils de poudre, sans que l'on sache comment. Il fait édifier les premières digues de la plaine de l'Ikopa. Son fils Andriantsitakatrandriana règne de 1630 à 1650.

ANDRIANTOMPOKOINDRINDRA (règne de 1612 à 1615) • Fils aîné de Ralambo, il quitte Alasora pour s'installer à Ambohimalazabe, où l'on peut encore voir son tombeau. Son frère cadet Andrianjaka est roi à Analamanga et lui, nommé roi par son père, à Ambohimalaza. Il est réputé pour sa sagacité et pour son jeu de *fanorona* dont le tracé demeure visible dans l'enceinte de son *rova* d'Ambohimalazabe. Il est aussi à l'origine du nom et de la coutume de la « tranomasina », ou « tranomanara ». Il est attaqué par un roitelet Andriamihodidina, qu'il réussit à vaincre et dont il épouse la fille. Il instaure une nouvelle loi sur le divorce. Il abdique en 1615 en faveur de son frère cadet Andrianjaka, en contrepartie de quoi leurs descendants respectifs devront se marier entre eux. En signe de cet accord, ils auront droit à un parasol, et à un *lamba jaky*, ainsi que de porter des perles, d'avoir le premier rang pour les *kabary*, le *saotra*, le *hasina* et pour les affaires gouvernementales. Cette convention entre les frères sera une référence constante dans la royauté, car elle régule la position des différentes castes. Sa petite-fille sera Rafaravavy, la mère d'Andriamasinavalona. Son domaine est partagé entre ses fils, ce qui est à l'origine du nom des familles : les Andriambe, les Telomirahalahy et les Andriandambo-Andriamahatsiaravina.

ANDRIANTSITOHAINA, Général • Proche par alliance de Radama I^er^, il a rang de prince et a déjà négocié en 1829 à Tamatave avec les Français quand il est nommé chef de l'ambassade envoyée en 1836 par Ranavalona I^ère^ à la cour d'Angleterre de Guillaume IV et auprès de Louis-Philippe en France afin d'obtenir que les Européens ne s'immiscent plus dans les affaires malgaches, et d'acheter un bateau de guerre pour la royauté merina. Le groupe de six diplomates s'embarque de Tamatave sur un navire français pour Londres, puis le château de Windsor, où Andriantsitohaina est reçu en 1837 par le roi William IV et la reine Adélaïde. Cette scène a inspiré un tableau au peintre anglais Henry Room, mais celui-ci, après avoir été remis dans le *Rova* en 1964, a brûlé en

1995. Il est remplacé par une copie. En 1844, il installe la domination merina sur le Menabe avec 1 500 hommes, installant des postes fortifiés aux endroits stratégiques : Andriba, Maevatanana, Marovoay (où il y avait déjà un *rova*).

ANDRIANTSITOHAINA Charles (1922) • Arrière-petit-fils de l'ambassadeur de la reine Ranavalona, fils de Josoa, industriel des tabacs, il a commencé sa carrière après sa démobilisation de l'armée en 1947. Dans l'imprimerie, puis la chimie, les abattoirs industriels, les conserveries, il développe de larges secteurs industriels dont quelques-uns seront nationalisés. Il fonde en 1960 la Jeune chambre économique, puis le Groupement des entreprises privées de Madagascar » (GEPRIM), devenu après 1975 le « Groupement des entreprises de Madagascar » (GEM) qu'il préside jusqu'en 1995. Avant l'Indépendance, il milite au sein du Front national malgache, dont il est le premier secrétaire général et au sein duquel il participe au congrès de Tamatave en 1958. Il fonde et dirige (1955-1960) l'hebdomadaire *Fitarikandro*. En 2002, il est le président d'honneur du Groupement des entreprises de Madagasca (GEM).

ANDRIANTSOHY (ANDRIANTSOLY) (-1846) • Petit-fils de la reine du Boina Ravahiny, il devient roi du Boina en 1822. Dès 1810, Radama I^{er} veut conquérir le royaume ; après l'échec des négociations en vue d'une soumission, il déclenche une guerre merina-sakalave. En 1824, les Sakalaves sont battus par l'armée merina dirigée par Ramanetaka et il est placé dans la résidence fortifiée de Marovoay, où il se soumet à Radama. En 1825, après une autre défaite, il doit s'enfuir, laissant sa sœur comme régente, pour chercher un soutien auprès du sultan de Zanzibar, au nom de l'entraide entre musulmans car il est converti à l'islam. En 1828, à la faveur du départ de Ramanetaka qui fuit la nouvelle reine Ranavalona car il est le cousin de Radama I^{er}, à la faveur aussi de l'arrêt momentané des campagnes merina, il revient, réunit une armée de 5 000 hommes, et engage une grande bataille. C'est la déroute. En 1832, les Sakalaves le déposent, mettant sa sœur soumise sur le trône. Il doit s'enfuir par boutre jusqu'à Mayotte, où le sultan Buan Combo, auquel il était lié par serment (*fatidra*) l'accueille, mais pour le faire participer aux querelles internes entre

les îles comoriennes. Il participe donc aux expéditions guerrières, en particulier aux côtés du sultan Abdallah de Mayotte contre Ramanetaka qui dirige Moheli. Il se fournit en soldats et en argent auprès des Sakalaves, comme en 1835 et 1840, où le roi Tafikandra, d'Ambongo (Sud du Boina), lui en fournit. À partir de 1837, le sultan d'Anjouan voulant en faire son vassal, il se bat contre lui, en même temps que contre Ramanetaka à Moheli. Profitant du passage d'un navire de guerre français venant de la Réunion dirigé par le capitaine Passot, il prend l'avis de sa nièce Tsiomeko, reine de Nosy-Be qui vient de se placer sous la protection de la France, et cède Mayotte à la France le 2 avril 1841, alors que celle-ci n'en n'avait pas du tout l'intention, contre une rente viagère et l'éducation de ses enfants à Bourbon.
Il meurt obèse et alcoolique dans son palais de Mayotte, une case entourée d'une palissade selon le modèle des chefferies sakalaves, entourée de vieux canons, laissant treize enfants issus de ses neuf femmes (arabes, africaines, malgaches, comoriennes). Il est enterré près de Mamoutzou, à la pointe de Mahabo, qui est encore un lieu de pèlerinage pour des gens du Boina et de Soalala. Pour les Mahorais, il devient *djinn* au cours des rites de possession appelés « *shenge* » (esprit de personnes marquantes de Mayotte) et, pour les Malgaches, « *tromba* » (esprit d'un *ampanjaka* sakalave, roi du Nord-Ouest de Madagascar), où il apparaît et s'exprime sous le nom de « Ndramanjakarivo ».

ANNET Armand (1894-1982) • Militaire français, il entre dans les services de l'AOF (Afrique occidentale française) en 1911 à Brazzaville, passe la guerre de 1914-1918 au Cameroun. Toute sa carrière se déroule aux colonies, entre Afrique et Indochine. En 1940, il est nommé au Cameroun, mais ne peut s'y rendre, le territoire étant occupé par les Gaullistes. Nommé le 11 décembre 1940 par le ministre des Colonies Jules Brevié pour succéder à Léon Cayla qui avait déjà appliqué scrupuleusement la politique du gouvernement de Vichy, il n'arrive à Madagascar que le 11 avril 1941. Il se présente comme « le porte-parole du Maréchal » avec un zèle et une conviction sans faille. Alors que la vie économique souffre du blocus infligé par les Alliés, il impose encore plus lourdement des travaux forcés, des jours de travail, utilise la main-

d'œuvre des écoliers. Quand les Anglais débarquent à Diégo le 5 mai 1942, il ordonne, par le général Guillaumet, de se battre jusqu'au bout, ce qui entraîne les autres débarquements. Il déclenche ensuite une guérilla de 56 jours, faisant sauter des ponts, reculant jusqu'à sa capture le 5 novembre 1942 à Ambalavao. Il est alors arrêté par les Sud-Africains du général Smuts, emmené prisonnier avec d'autres militaires en Afrique du Sud, puis ramené en France, jugé et condamné par la Haute cour de justice de l'épuration. En 1952, il rédige un témoignage de cette période, *Aux heures troublées de l'Afrique française, 1939-1943,* puis publie des romans dont le cadre est le Cameroun, *Le secret de Tengelin*, *Le poste à bois*.

ARNAUD Marius • Métis arrivé sur la côte Est en 1832, il y gère des plantations pour Delastelle dont il devient le gendre, fait du commerce avec Bourbon. Basé à Tamatave, il ne va que rarement à Tananarive. Il est anobli par Radama II et admis dans la caste des Andriamasinavalona.

ARNOUX (-1829) • Commerçant français, installé à Tamatave, où il a un comptoir. Il est associé à de Rontaunay dans une affaire d'import-export entre Madagascar et la Réunion : il exporte des bœufs et des esclaves avec la complicité du Premier ministre Rainiharo malgré l'interdiction contenue dans le traité de 1817, et importe tous les objets fabriqués demandés à la cour de Radama I^er^. Il parle couramment le malgache et circule sans cesse entre Tananarive et la Réunion.

AUGAGNEUR Victor (1855-1931) • Lyonnais, chirurgien, Professeur à la Faculté de Médecine, il commence une carrière politique en 1900, est élu maire de Lyon, puis en 1904 député du Rhône ; il appartient au parti radical et à la franc-maçonnerie, farouchement opposé à toutes les œuvres chrétiennes. Nommé Gouverneur général de Madagascar en 1906, il trouve un pays très fortement marqué par les Églises et leurs nombreuses écoles, et entreprend de lutter contre elles. Il promulgue son décret du 23 novembre 1906 interdisant le rattachement des écoles aux Églises, leur supprime toute aide, ce qui fait passer le nombre d'écoles catholiques de 1 200 à 300. Il interdit le mouvement de jeunesse

protestant des « Unions chrétiennes » en 1906, la revue catholique *Iraka* en 1909, encourage la propagande athée par des journaux, le théâtre, des conférences, introduit la franc-maçonnerie. Il nomme Charles Renel pour organiser les écoles laïques et républicaines qui doivent remplacer les institutions religieuses. Paulhan a noté son désintérêt profond pour les Malgaches et leur culture. Le paroxysme de la lutte est atteint en 1908 ; les Églises françaises interviennent auprès du ministère avec quelque succès. À son départ, la quasi-persécution s'achève, les Églises reprennent leur travail dans un climat plus serein. À partir de 1920, il sera Gouverneur général de l'Afrique équatoriale française (AEF). Il publie plusieurs ouvrages : un rapport intitulé *La question religieuse à Madagascar*, où il note que les « pasteurs de demain, sous la bannière chrétienne, personnifieront encore l'âme nationale indigène, ennemie de l'envahisseur ». En 1927, il dénonce les militaires dans *Erreurs et brutalités coloniales*. Une rue porte son nom à Hell-Ville (Nosy-Be).

Babet Raphaël (1894-1957) • Député de la Réunion à partir de juin 1946 et jusqu'à sa mort en 1957 dans le parti « Union démocratique et socialiste de la résistance », maire de Saint-Joseph, il est aussi propriétaire du journal *La Démocratie*. À la suite de nombreux prédécesseurs qui avaient construit des dossiers depuis 1941, il voit en Madagascar la terre promise pour les Réunionnais pauvres et propose une colonie de peuplement dans le Moyen-Ouest, la Sakay. Il convainc les élus réunionnais et, avec d'autres députés, relaie le projet auprès de l'État à Paris, qui monte deux sociétés chargées de mettre en œuvre l'entreprise agricole et humaine.
En 1952, 15 familles partent dans un centre proche d'un hameau abandonné, Ankadinondry, à 140 km de la capitale, qui devient vite Babetville, un village avec école, marché, église, poste, gendarmerie, route jusqu'à Tananarive, deux aérodromes. Des fermiers réunionnais sont installés dans toute la région après un stage, chaque famille recevant 50 ha, des bâtiments, du matériel. Les Malgaches ont accès aux écoles et à la coopérative agricole qui fabrique de la provende, du lait, du fromage. Le centre effectue des sélections de races, l'insémination artificielle et devient le 5e centre de production porcine du monde. Il fournit du blé, du manioc et du riz sur des terres gagnées sur la latérite par des techniques agricoles avancées. À son

apogée, 2 000 Réunionnais sont installés. Mais en 1960 le gouvernement malgache freine l'émigration qui cessera complètement en 1962 ; déjà des familles rentrent à la Réunion. Le centre devient un modèle de coopération, le département de la Réunion entre dans la gestion en 1964 mais des voix s'élèvent pour dénoncer son coût. En 1977, l'État malgache reprend les terres, développe un discours très hostile, expulse les 28 dernières familles dont une partie va en Guyane et prend possession du centre qui devient la ferme d'État de la Sakay, puis un centre confié aux Libyens. Sur les lieux, les activités sont abandonnées mais à Madagascar l'idée d'implanter des pionniers dans les régions vides est encore vivante et à la Réunion la mémoire de la Sakay est encore sujet à débats. Elle a suscité de grands espoirs, de plus grandes désillusions, a coûté très cher, n'a pas résolu le problème du chômage réunionnais et a contribué à détourner la Réunion de Madagascar pour ne regarder que vers la France. Une rue de Saint-Joseph à la Réunion porte le nom de Raphaël Babet.

Baron Marcel • Chef de la Sûreté générale à Tananarive en mars 1947, il est le commanditaire des tortures infligées aux accusés des soulèvements. Il dirige les interrogatoires des responsables du MDRM, ordonne les exécutions sommaires et les arrestations massives. Il est en relation avec les milieux colons les plus intransigeants. Il sera plus tard désavoué par l'autorité supérieure française.

Benyowsky Maurice-Auguste Aladar, comte de (1741-1786) • Slovaque de Hongrie, cet homme est un aventurier qui raconta sa vie rocambolesque dans un ouvrage paru en trois volumes en 1790, mais la véracité de tous les épisodes n'est pas absolue. Prisonnier des Russes quand il était dans l'armée polonaise, il s'échappe en 1770 de Sibérie à la tête d'un groupe de « conjurés » et embarque pour le Kamtchatka. Au bout d'un an, il passe par Formose, veut y fonder une colonie, s'enfuit au Japon en 1772, de la Chine gagne Bourbon et finit par s'installer en 1774 dans la baie d'Antongil avec des troupes fournies par Louis XVI, où il fonde « Louisbourg », qui deviendra Maroantsetra. Il se proclame roi d'un État dans le Nord (*ampanjakabe*). Il gère entièrement les affaires de son « établissement », pratique la traite d'esclaves à partir de Majunga avec l'aide des Arabes, se mêle aux querelles intestines des royaumes sakalave et antakarana, réquisitionne des villages pour ses troupes, en brûle d'autres. Il connaît

un premier échec sur la côte Ouest. Le Français Nicolas Mayeur, qu'il avait envoyé en mission en Imerina en 1777, en a dressé un portrait très négatif. Après qu'il eut proposé à la cour de France un projet de colonisation, le ministre de la Marine de Boynes envoie, en 1776, deux commissaires pour examiner l'œuvre de ce « Gouverneur de Madagascar », dont ils constatent la brutalité. À l'issue de ce périple, ils décident que la France renoncera à des établissements pour s'en tenir à des relations commerciales avec Madagascar. En son absence, Benyowsky laisse 80 soldats qui circulent sur la côte Est sous le nom de « Communauté franche de Madagascar ». Vers 1780, il relance auprès du ministre des Affaires étrangères Vergennes un projet d'établissement officiel à Madagascar, mais n'en n'obtient pas de soutien. En 1784, il part pour l'Amérique recruter des soldats, qui embarquent de Baltimore, et arrivent après neuf mois à Antsingilo, chez le roi antakarana Lamboina. Après six mois, affaiblie, l'expédition se déplace à Vohémar. Il s'installe au fond de la baie d'Antongil où il construit une ville appelée « Mauritanie » avec sa villa, la « maison de l'empereur ». Il exploite une mine d'argent. C'est là que les Français l'attaquent et le tuent le 9 mai 1786. Il fait partie de ces nombreux aventuriers (il parlait 9 langues) qui ont donné de Madagascar l'image d'une terre d'aventures, plus ou moins brutale. Le romancier colonial Jean d'Esme (Jean d'Esménard, 1894-1966) a écrit en 1945 un roman historique à sa gloire, *Le conquérant de l'île rouge*. Deux rues portent son nom, à Diégo et à Antsirabe. Il est un personnage célèbre en Pologne à cause d'un très long poème dont il est le héros, *Jan Beniowski,* écrit en 1841 par Juliusz Slowacki (1809-1849), écrivain romantique alors en exil à Paris.

Berthieu Jacques (1838-1896) • Jésuite français, originaire de la campagne du Cantal. Il entre comme novice à 32 ans, et part pour Sainte-Marie en 1875, envoyé par le R. P. de la Vaissière, alors supérieur de Madagascar et des îles. L'île appartient à la France et compte alors 8 000 habitants. Il commence en défrichant une concession, afin de montrer aux Malgaches la culture du café, de la girofle, du cacao. Il vend les produits à la Réunion et finance ainsi ses activités sociales. Pour les jeunes filles, il développe l'artisanat confectionné avec des fibres de palmier, envoie des ouvrages à l'exposition universelle de Paris en 1878, et y obtient une médaille de

bronze. Le 29 mars 1890, un décret français expulse les jésuites du territoire français : il arrive à Tamatave en septembre 1881, se rend à Tananarive, puis à Fianarantsoa et Ambohimandroso, où il est vicaire sous l'autorité du père Finaz. Il est de nouveau chassé lors de la première guerre franco-hova entre 1883 et 1885. Après sa mise à l'écart à la Réunion, il va à Vohémar, puis fonde la mission à Diégo, reste un peu à Ambositra en 1886, avant d'être nommé à Anzozorofady comme successeur de Malzac. Il reprend sa double activité d'évangélisation et de formation agricole, mais doit de nouveau partir en 1894-1895. Dès octobre 1895, l'insurrection des Zanakantitra annonce celle des Menalamba, des églises sont pillées. Malgré les risques qui le menacent, il veut rester dans ses deux villages (Anzozorofady et Ambatomainty) où la population le suit presque entièrement. Le général Voyron, de Tananarive, envoie 600 hommes, dont de nombreux Sénégalais qui maltraitent la population et finit, en mai 1896, par la faire déplacer à quelques kilomètres. L'ordre d'évacuation du 7 juin oblige la population à marcher vers la capitale derrière les troupes, qui ne s'arrêtent pas quand la queue de la colonne, où marche le père Berthieu, est attaquée par les Menalamba. Ceux-ci le capturent, s'acharnent sur lui jusqu'à le fusiller le 8 juin aux abords du village Ambohibemasoandro et jeter son corps dans la Mananara. Le lieu de l'exécution devient dès l'année d'après un but de pèlerinage, une église est édifiée en 1903, une autre en 1921. Il est déclaré par M^gr^ Sartre le « premier martyr de l'île rouge ».

BESSON Louis (1855-1941) • Médecin militaire français, il est envoyé à Madagascar comme vice-résident à Fianarantsoa pendant le protectorat en 1888 quand Le Myre de Vilers est à Tananarive. Dès son arrivée, il apprend le malgache (*merina*), le *betsileo* et le *bara*, et fait des *kabary*. Au cours des luttes ethniques, les Merina avaient tué le roi *bara* Tsitoara, en gardant sa tête : il l'achète, la conserve dans l'alcool, et l'envoie à Paris, puis la rend aux Bara en 1890. Il se rend aussi chez les Tanala, et rentre en France en 1894. En 1895, il est appelé à Tamatave pour y devenir résident-maire et calmer une insurrection qui embrase toute la région Est. En 1896, il retourne à Fianarantsoa, comme résident puis comme chef de province et directeur de l'urbanisme ; il y résidera 15 ans. Il y met

en œuvre la politique des races prônée par Galliéni en remplaçant, par exemple, les Merina de l'administration par des Betsileo. En 1897, il escalade le Mont Ikongo où sont retranchés les guerriers tanala et met fin pacifiquement à leur résistance, mais en 1899, la révolte est menée par le fils du roi Tsiandraofana, Andriampanoha. En 1903, il participe encore à une mission de pacification à Tuléar. Mais le gouverneur Augagneur ne l'aime pas, et le met à la retraite en 1906, arguant de 32 ans de service ; il rentre contre son gré et reste à Marseille, tout en étant membre de la Société de géographie, où il publie des articles sur les Betsileo (1894, 1897) et les Bara (1897). Une rue de Tananarive a porté son nom, une autre reste à Fianarantsoa.

Bety • Fille du roi betsimisaraka Ramaromanompo (1691-1751) sur la côte Est, elle se dispute avec son frère Zanahary, qui reste à Foulpointe et va à Sainte-Marie, où elle est reine de Sainte-Marie et de Foulpointe. Mariée au capitaine français Filet dit « la Bigorgne », naufragé alors qu'il fuyait la Réunion, elle reçoit de son père en cadeau de mariage l'île de Nosy Boraha, qu'elle met sous la protection de la France en 1750. Ce sera le premier morceau de terre malgache cédé à la France.

Bevan Thomas (1795-1819) • Missionnaire protestant gallois des milieux marqués par le Réveil, il est, avec David Jones, appelé à Madagascar par le gouverneur anglais de l'île Maurice Farquhar en 1817. Il part avec sa femme, débarque à Tamatave avec Jones en 1818, mais lui et sa famille y meurent aussitôt du paludisme.

Bezaka Alexis (1916-1998) • Leader nationaliste de Tamatave, il est le condisciple de Jacques Rabemananjara au Collège Saint-Michel de Tananarive. En 1946, il fait partie du bureau administratif du MDRM et est condamné au bagne de Nosy Lava à l'issue du procès de 1948. Il est le gendre de la nationaliste Esther Ravoahangy. Dans les années 1950, il participe à toutes les échéances électorales et peut être qualifié de modéré. Il dirige le journal *Tsy misaraka* en 1957. Il est, avec Raymond-William Rabemananjara, l'un des instigateurs du congrès de Tamatave en 1958, mais s'oppose farouchement à l'AKFM dont il dénonce le soutien caché du Parti communiste fran-

çais, prenant la tête d'un nouveau parti, Rassemblement national malgache, RNM. En 1959, il est président du Conseil général de la province de Tamatave. À l'indépendance, il se rallie à Tsiranana, est élu député aux côtés de Jacques Rabemananjara et Albert Sylla, est le ministre de la Santé et de la Population du premier gouvernement. Mais son parti est en déclin au profit du PSD présidentiel et il perd la mairie de Tamatave en 1964, après y avoir siégé depuis 1956. Il est diplomate aux États-Unis, puis un moment exilé en France dans les années 1980. Il est réélu maire de Tamatave en 1993.

BOCCHINO • Commandant de gendarmerie français, détaché par l'assistance militaire technique française auprès du président Tsiranana en 1965, il est chargé d'organiser la gendarmerie, puis devient son homme de confiance, son chef d'État-major particulier jusqu'à la fin du régime en 1972. Il est au courant de tout, avant même les autorités militaires malgaches, prépare les discours, et a la délégation de signature du président Tsiranana. Il est donc l'homme-clé et dans l'ombre de la première République.

BOITEAU Pierre (1911-1980) • Français né à Cognac, ingénieur horticole et en agronomie tropicale. Il débute sa carrière à Madagascar comme agent provincial de l'agriculture à Antsirabe de 1933 à 1935, puis devient directeur du parc botanique et zoologique de Tsimbazaza à Tananarive de 1934 à 1938. Il est brièvement directeur de la station agricole du lac Alaotra en 1939-1940, puis reprend son poste à Tsimbazaza, où il développe des activités de chimie et de biologie de 1943 à 1947. Il laisse plusieurs documents historiques sur la situation pendant la colonisation, dont *La question agraire à Madagascar*, où il s'intéresse au système coopératif. Communiste, il est un des cofondateurs de la CGT, dont il devient le secrétaire général. À partir de 1943, il entre en rivalité de leadership avec Ravoahangy. Les communistes sont qualifiés de « progressistes français » mais ne soutiennent pas du tout l'idée d'indépendance publiée par Raseta dans son programme d'octobre 1945. Il exprime ces positions dans le journal *En Action* qui, de 1944 à 1948, défend les thèmes de la démocratie dans l'Union française. En 1946, il soutient le PADESM dans son organisation contre le MDRM et, pour

cette raison, figure sur la liste des gens à éliminer lors des émeutes de mars 1947. Accusé par le gouvernement d'avoir fomenté les soulèvements de mars 1947, il est interdit de séjour à Madagascar lors d'un congé en France et change alors de camp, prenant la défense du MDRM. Il publie en France *L'affaire de Madagascar* sur 1947 qui est un appel collectif (avec MM. Boudry, Espiard et de Lorme) à soutenir les nationalistes malgaches au sein du « Comité de défense et d'action pour la vérité et la justice dans l'affaire de Madagascar ». Son livre *Contribution à l'histoire du peuple malgache*, publié en 1958 à Paris et prenant explicitement le parti du MDRM, fut longtemps la référence parmi les historiens. De 1949 à 1958, il est conseiller de l'Union française. Attaché de recherches au CNRS (Centre national de la recherche scientifique) en chimie organique, il devient l'adjoint du professeur Rakoto-Ratsimamanga à la faculté de Médecine de Paris, et poursuit son travail scientifique sur les plantes malgaches de 1952 à 1968. Il effectue de nombreuses missions à Madagascar avec son épouse et collaboratrice, Marthe Boiteau, collectant des plantes, suivant le travail au parc de Tsimbazaza, publiant *Richesses floristiques de Madagascar* en 1937 et *Qu'est-ce que l'ethnopharmacologie ?* en 1972. De 1974 à 1979, des extraits d'un dictionnaire sont publiés en Italie, des micro-fiches sont enregistrées au Musée de l'Homme à Paris, mais ce sont ses filles qui font publier à titre posthume le *Précis de matière médicale malgache* (1986), *Plantes médicinales de Madagascar* (1993), *Kalanchoe de Madagascar* (1995), *Index des noms scientifiques avec leurs équivalents malgaches* (1997), *Dictionnaire des noms malgaches de végétaux*, *Flore* (1999), *Histoire du Parc Botanique et Zoologique de Tsimbazaza* (2000). Sa fille, Jacqueline Boiteau, fait des recherches en histoire sur Madagascar.

BOLESPARA (1901-1951) • Pseudonyme de Rafanoharana. Né à Ambositra, il est élevé par sa grand-mère qui lui inculque l'amour des histoires et la littérature malgache. Il poursuit ses études dans les écoles protestantes, il y enseigne puis devient comptable dans différents établissements de 1925 à 1951. Il est ami avec des poètes (Rabearivelo, Ny Avana, Jean Narivony) et, en 1931, cherche à créer des associations d'écrivains ressemblant à l'Académie malgache. Il

écrit lui-même des nouvelles et de la poésie dans les journaux et reçoit le deuxième Prix des Belles-Lettres en 1932 pour son roman *Ny Veromanitra*.

Bompard Maurice • Résident français à Tananarive, il succède à Le Myre de Vilers, d'abord pour un intérim en 1889, puis en plein exercice en 1890. Il réside à Tananarive, et fait construire la résidence de France à Antaninarenina sur un terrain loué de force à Rasanjy. Le bâtiment est de l'architecte français Jully, de style néo-classique Louis XIII, appelé *tranovato*. Il sert tour à tour de palais du Gouverneur pendant la colonisation, puis d'ambassade de France, de palais présidentiel (du président Ratsiraka), et enfin de mairie. Bompard est aussi chargé d'informer le Premier ministre Rainilaiarivony de la signature par la France des accords de Zanzibar le 5 août 1890, où l'Angleterre laisse Madagascar à la France contre l'Égypte dans le partage des futures colonies. Il est donc vu à la cour comme un ennemi. Il quitte Madagascar en octobre 1892.

Borchgrevink Christian (1841-1924) • Médecin et pasteur luthérien norvégien, compagnon de Lars Dahle. Il arrive à Madagascar en 1870, travaille à Tananarive avec l'Écossais Davidson, puis ouvre une clinique luthérienne, tout en collaborant jusqu'en 1876 à l'enseignement au collège médical qu'il a ouvert. Pour celui-ci, il adapte des ouvrages médicaux en insistant sur les maladies spécifiques : *Physiologia*. En 1871, il ouvre un hôpital à Betafo. Après avoir obtenu en 1878 la guérison à Antsirabe d'un fils de Rainilaiarivony, il met en évidence les vertus curatives de l'eau thermale, avec Rosaas. En 1884, il ouvre une école d'infirmières à Tananarive, où il réside à partir de 1887, après le départ de Lars Dahle. Il est alors surintendant de la mission luthérienne. Il aide à la construction d'un nouvel hôpital à Antsirabe en 1894 et rentre en Norvège en 1912.

Botokeky Laurent (1919-1987) • Notable de Morondava, ce catholique fervent fut engagé dans une fraternité franciscaine, en même temps qu'il mena une carrière politique. En 1956, il est co-fondateur, avec André Resampa, Philibert Tsiranana et Albert Sylla, du Parti social-démocrate, le PSD. Il est ministre de l'Éducation nationale sous la Première République (1960-1972), la réforme de 1970 porte d'ailleurs son nom.

BOUDRY Robert (1893-1958) • Fonctionnaire de la colonie à Tananarive, il fait partie de l'équipe rédactionnelle de la revue de l'« amicale des journalistes et écrivains français de Madagascar », *Les cahiers malgaches*, qui paraissent en 1937, avec aussi Rabearivelo, Hart, Mannoni, Decary, de Rauville. En 1937, il reçoit la dernière lettre de J.-J. Rabearivelo avant son suicide, qui le désigne comme exécuteur testamentaire. Il publie un essai littéraire en 1958, *J.-J. Rabearivelo et la mort*, où il tente de retracer l'itinéraire du poète. Ses autres ouvrages sont des brochures destinées aux Français et publiées à Tananarive : *Fianarantsoa-Côte Est* (1937), *Découverte de la France australe*, *De tous les jours* (poèmes), *Tritrive* (nouvelle), *Voyage à l'Isle de France* (édition « Revue de Madagascar »), *Kabares*, *Récits de l'Ile Rouge*, un recueil de nouvelles qui montre l'envers du rêve colonial. Il est le secrétaire général du gouvernement de la République dès 1945, sous le haut-commissariat de Marcel de Coppet. En son absence en 1946, il assure l'intérim du gouvernorat général et favorise alors l'émergence du parti PADESM, fondé en juin 1946, en encourageant les Malgaches francophiles à y adhérer, craignant que le MDRM exerce un monopole sur la vie politique. Pour cette raison, il est renvoyé en France le 1er novembre 1946. Lors du procès des parlementaires en 1948, il témoigne énergiquement en leur faveur, devenant alors le chantre des nationalistes. Il donne d'ailleurs son point de vue sur l'insurrection dans la revue *Esprit* de février 1948, avec un article intitulé « Le problème malgache ». Communiste, il dénonce de manière ironique la colonisation dans *L'île heureuse* de 1957, reprenant la formule lancée en 1930 par Cayla pour lutter contre la crise économique.

BRADY (-1835) • Créole non blanc de la Jamaïque, il arrive à Antananarivo le 21 décembre 1816 avec l'ambassade du Français Lesage. Ancien instructeur de l'armée des Indes, il est retenu par Radama Ier comme instructeur de l'armée merina dès 1817. En 1818, il est promu général et il a comme lieutenant Robin. En 1820, il constitue un corps d'élite et dirige comme Commandant en chef cette armée. Il se marie à une noble merina. Il conduit une expédition contre les Antaifasy et les Antaisaka en 1823. En 1828, il est intégré comme Andriamasinavalona et nommé Maréchal. Ranavalona le confirme dans son rang en 1829, mais il préfère se

retirer sur son fief et meurt sur ses terres. Il n'a jamais fréquenté ses concitoyens les missionnaires anglais, mais s'est intégré à la société malgache.

CALLET (1822-1885) • Missionnaire catholique français, jésuite, il arrive à Madagascar en 1864. Malgachisant, il entreprend de recueillir les traditions merina à partir d'informateurs pour les fixer dans un ouvrage écrit en 1872-1873, qui paraît en 1880 et en 1908 : *Ny Tantaran'ny Andriana*, puis dans une édition française de Chapus et Mondain *Histoire des Rois*, en 1953. Il consigne sans hiérarchisation les traditions, croyances, généalogies, sans toujours vérifier les sources. Il fait d'Andrianampoinimerina le fondateur du royaume de l'*Imerina*, alors que Raombana, de la génération précédente, l'attribue en 1850, à Andrianamasinavalona. Son œuvre, contrairement à celle de Raombana, a bénéficié d'une large diffusion grâce aux multiples éditions. Elle reste encore la principale source de connaissance du passé de l'*Imerina* et a bénéficié d'une réédition en malgache en 1981.

CAMERON James (1800-1875) • Artisan polyvalent écossais, il est envoyé par la London missionary society (LMS) en 1824 afin d'épauler les artisans déjà en place. Il est en même temps charpentier, tisserand, a des connaissances en physique, chimie, mathématiques, architecture, astronomie. Il apprend aux Malgaches à fabriquer des briques crues, du savon, du soufre, à tanner les peaux. En 1831, il a 600 apprentis malgaches. En 1832, il publie des brochures en malgache sur la géométrie, les poids et mesures, la gravitation. Il installe la première presse arrivée à dos d'homme de Tamatave, et aide Jones à imprimer un extrait de la Genèse en 1827. Il est surtout l'initiateur de la maison à varangue, avec un toit à deux pentes. Construit d'abord pour le missionnaire Pearse, ce modèle est copié partout, et reste actuellement le modèle de la maison malgache « typique » en Imerina. Il crée à Tananarive un réservoir avec un aqueduc, qui deviendra le lac Anosy, au milieu duquel s'élevait une poudrière. On l'appelle « Ingahikama ». Il est l'auteur du premier plan de Tananarive publié par Ellis en 1838 dans son *History*. Il quitte Madagascar en 1835 quand Ranavalona I[ère] renvoie les étrangers, et, géomètre-arpenteur, attend en Afrique du Sud, au Cap, où il organise l'accueil

en 1836 d'une délégation d'ambassadeurs malgaches en route pour Londres et Paris. Il revient en 1862 dès que Radama II rouvre le pays ; il construit alors, sur le projet d'Ellis, de nombreuses églises en pierres, comme celles d'Ambatonakanga, Faravohitra, d'autres à la campagne. En 1865-66, il construit le palais de Manampisoa dans l'enceinte du *Rova* pour la reine Rasoherina, puis, entre 1868 et 1873, sur les ordres de Ranavalona II, il reconstruit le palais de Manjakamiadana auparavant construit en bois par Jean Laborde. Il le revêt de pierres, le ferme d'une porte ornée d'une statue en bronze surmonté d'un aigle. Il habite dans la ville haute, à Faravohitra. En 1875, il accompagne une délégation LMS jusqu'à Fianarantsoa et meurt à Tananarive.

Camo Pierre (1877-1974) • Né à Céret, dans les Pyrénées, il est magistrat et effectue un premier séjour à Tananarive en 1903-1904. Il va ensuite au Soudan, puis revient de 1909 à 1915, rentre de la guerre, et passe le reste de sa carrière à Tananarive de 1918 à sa retraite, en 1934. Il a surtout marqué la vie littéraire. Poète, romancier, il est l'auteur de recueils de poèmes, *Les beaux jours* (1913), *Le Livre des regrets* (1920), d'un roman qui décrit les mœurs des Français de la colonie, *Madame de la Rombière* (1926). Il rédige pour le Mercure de France les *Lettres malgaches*. Il a pour ambition de marquer la place particulière de la langue française dans l'océan Indien et de permettre à l'identité malgache de s'exprimer en français. Il a créé une école littéraire où se côtoient Français et Malgaches, réunis par les mêmes débats. Parmi les Français, figurent Robert Boudry, Octave Mannoni, Ivan Manhès parmi les Malgaches, Paul Abraham, Robinary, Rabearivelo. Il fonde avec eux la revue *18° latitude Sud*, qui paraît à Tananarive en 1923-1924 puis 1926-1927, avec des textes de Robinary, Paul Abraham, Rabearivelo, Lys-Ber, Esther Razanadrasoa. Il écrit de nombreux articles dans la *Revue de Madagascar* en 1933-1936-1945. Rabearivelo l'admira tant qu'il le cita dans plusieurs poèmes et le fit figurer parmi les dédicataires de *L'aube rouge* en 1925 en ces termes : « À Pierre Camo, le poète des cours, des palais et des jardins imériniens ». Il s'intéresse aussi beaucoup à la peinture, et

organise des expositions de peintures européennes modernes, dont le français Raoul Dufy, à Tananarive, en 1923, 1926, 1933. Il écrit en 1928 *Peinture de Madagascar*, sévère pour les artistes malgaches.

Carol Jean (1848-1922) • Pseudonyme de Gabriel Laffaille : il naît à Toulouse, fils d'un maître d'hôtel. Il poursuit des études de droit jusqu'au doctorat et devient journaliste, collaborant à divers journaux provinciaux. Il est le directeur du *Journal du Nord*. Laïc militant, il fonde en 1884 à Lille la « Société des écoles laïques de Lille-Saint-Maurice ». Mais il est aussi en contact avec les milieux parisiens littéraires et artistiques. Il publie sous son vrai nom une brochure sur le Salon de peinture de 1875. En 1881, sous le pseudonyme de Maurice Gérard et, avec un collaborateur, il écrit des pièces de théâtre : *Un patriote*. Vers 1890, il adopte le nom de Jean Carol et publie des nouvelles : *Portrait*, *L'honneur est sauf*, *Réparation* puis *Sœur Jeanne* qui est un roman social sur les mineurs du Nord. Il collabore aux grands journaux parisiens, entre dans l'équipe du *Temps* dont le directeur est sénateur de Haute-Garonne et pour lequel il effectue un reportage dans le Caucase en 1894. Celui-ci est publié en 1895 et deviendra *Colonisation russe* en 1899. À son retour, son ami le préfet de Haute-Garonne, Hyppolite Laroche, est nommé Résident général de Madagascar. Il constitue son équipe en trois jours, Jean Carol sera son chef du secrétariat particulier. Ils arrivent à Tananarive le 16 janvier 1896 où il assiste à la première entrevue entre le Résident et Ranavalona III. Il la voit souvent, apprend le malgache, reste un des plus proches collaborateurs de Laroche. Il envoie des correspondances au *Temps* sur les Hovas. Le 1er août 1896 il devient le directeur de l'imprimerie officielle qui publie *Ny Gazety malagasy* devenu le *Journal officiel de Madagascar et dépendances*. Il reste à Tananarive au départ de Laroche mais n'approuve pas les méthodes expéditives de Galliéni, en particulier l'exécution de Rainandriamampandry et Ratsimamanga suivie de l'abolition de la royauté. Galliéni demande la suppression de son poste en mars 1897 et il rentre en France, où il termine de publier ses articles sous le titre *Chez les Hovas*, *Au pays rouge*. L'ouvrage est si défavorable à Galliéni que ses conclusions sont commentées par la presse, des explications demandées au gouvernement, qui s'adresse au Général. Il reste attentif et critique sur la politique coloniale

(Lyautey se plaint de lui), part pour l'Australie en 1899, étudie la colonisation libre de Nouvelle-Calédonie. Il publie *La Nouvelle-Calédonie minière et agricole* en 1900 et *Le bagne* en 1903, pour lequel il avait rencontré des bagnards. Une partie de ses articles a été rééditée en France par Yvan-Georges Paillard en 1990 sous le titre *Les incertitudes du colonialisme*.

Cayla Léon (1881-1965) • D'origine algérienne française, il avait été secrétaire général à Madagascar, puis Gouverneur du grand Liban en 1925, avant d'être Gouverneur Général de Madagascar en 1930. Il est membre organisateur de l'Exposition coloniale à Paris en 1931. Il organise la politique culturelle à Tananarive, en particulier les Ateliers d'Arts appliqués créés en 1928, rénove l'artisanat malgache, crée le Salon annuel de Madagascar pour la peinture en 1930. Sur le plan économique, il arrive pour tenter de sauver l'île de la crise de 1929, et obtient de la métropole un système de primes payées aux produits malgaches. Il lance le slogan « Madagascar, l'île heureuse », et une politique de grands travaux : chemin de fer de l'Est (CFE), reconstruction du port et de la ville de Tamatave détruits après le cyclone de 1927 et de Diégo, grande avenue centrale à Tananarive (avenue Fallières, puis avenue de la Libération, actuelle avenue de l'Indépendance), construction de l'Hôtel de Ville, du tunnel d'Ambohijatovo et du marché d'Analakely. Grand aviateur lui-même, il fait ouvrir des lignes intérieures qui désenclavent des régions. Mais il met aussi en place les travaux d'intérêt général (SMOTIG) qui obligent les Malgaches à fournir des jours de main d'œuvre. Il dirige et organise la pression fiscale, utilise les rois et les princes côtiers pour le recouvrement de l'impôt. Il est aussi réputé très dur contre les opposants politiques. Il lutte en particulier contre les hommes de gauche : il promulgue le 4 décembre 1930 le « décret Cayla » qui réprime les « actes et manœuvres susceptibles de nuire au prestige de la France », et condamne Ralaimongo à résidence fixe à Port-Bergé (1929 à 1935) et Ravoahangy dans le Sud, interdit le « Secours rouge international » communiste en 1933, censure les journaux (le journal français *La Défense* est interdit en 1932, le malgache *L'Aurore malgache* est condamné à des amendes en 1933). En fait, il reçoit des consignes secrètes du ministère des Colonies en 1931,

recommandant de combattre « avec la plus grande fermeté » « l'action communiste coloniale pour maintenir la tranquillité de notre Empire d'Outre-Mer ».
En 1936, il est de sensibilité radicale, plusieurs de ses proches conseillers sont des francs-maçons. Lors de l'élection du Front populaire, il libère de prison Dussac et Ralaimongo. En mai, il rentre en France, où il est reconduit dans ses fonctions. En 1939, il fait basculer Madagascar dans le camp pro-Vichy et favorise tous les mouvements de la Révolution nationale. En 1940, il augmente les impôts directs de 50 %, la métropole n'envoyant plus d'aide. Durant cette période, les paysans se sont beaucoup appauvris. Il obéit avec zèle aux ordonnances du gouvernement de Vichy et crée, en 1941 à Tananarive, l'Association des jeunes volontaires de la révolution nationale, comptant une branche européenne de 250 jeunes et une branche malgache de 100 jeunes. En application de la loi du 2 juin 1941, il recense les Juifs et les Francs-maçons, supprime les syndicats, encourage toutes les associations vichystes, organise les groupements corporatistes. Il adhère au PPF (Parti populaire français) de Doriot, participe à son journal *Le Cri du peuple*. Il est qualifié de « Proconsul ». En 1945, il est arrêté, accusé de collaboration, et traduit en justice à Lyon en 1946 et condamné à la dégradation nationale et à cinq ans de prison. Un jardin porte encore son nom à Majunga.

CAZET Jean-Baptiste (1827-1918) • Jésuite français, béarnais, il arrive à la Réunion en 1864, se rend par intermittence à Madagascar, s'y installant en 1872, afin de succéder au R. P. Jouen. Il dirige pendant 40 ans, de 1872 à 1911, l'église catholique malgache. Il est chassé une première fois, ainsi que tout le clergé et les ordres français, par Rainilaiarivony pendant la première guerre franco-malgache, entre 1883 et 1885. Il confie alors les responsabilités pastorales à des laïcs malgaches, dont Victoire Rasoamanarivo. Il rentre triomphalement en 1886, repart à la Réunion en 1894, et installe la mission avec la colonisation française. En 1890, il n'hésite pas à mettre ses fidèles en garde contre la franc-maçonnerie, ce qui lui vaut une condamnation en justice. Il devient vicaire apostolique de Tananarive en 1895 et appelle de nombreux missionnaires catholiques français. Galliéni lui propose que les frères des écoles chrétiennes aient la charge de toutes

les écoles publiques, à condition de ne plus y enseigner le catéchisme : il refuse. Il est à l'origine de la cathédrale d'Andohalo, commencée en 1873, inaugurée en 1890, ouvre de nouvelles paroisses, le collège Saint-Michel en 1888. L'observatoire, demandé par Grandidier en 1880, est inauguré en 1889 et dirigé par le R. P. Colin. Il établit une nombreuse correspondance et tient son journal, où il consigne des analyses sur la société. Mort à Tananarive, il est appelé « le conquérant moral de Madagascar ».

CHANDOUTIS Constantin (1897-1977) • Grec originaire d'une famille pauvre du Péloponnèse, il s'embarque clandestinement à 15 ans à bord d'un cargo et arrive à Tamatave. Sans appui, il gagne Tananarive et travaille chez son oncle Mellis, propriétaire d'un hôtel-restaurant, l'actuel « Glacier », à remplir des bouteilles de bière. Sur les conseils d'un vieux Malgache, il part à pied pour Soavinandriana, Itasy, où il ouvre une épicerie. Il s'aperçoit des potentialités de la région en matière d'élevage et commence par acquérir un terrain et trois zébus dans la région de Tsiroanomandidy. Cette activité prend vite de l'ampleur. Il met alors au point un procédé vétérinaire pour débarrasser les zébus des parasites sur les pattes, une piscine dite le « bain des tiqueurs ». Il se lance dans la vente des bovins, dont il récupère les peaux qu'il tanne puis exporte en France. Son cheptel s'élèvera à 5 000 bêtes dans les années 1940-1972. Il exporte alors la viande de Tamatave jusqu'à Marseille pour les conserveries. Parallèlement à l'élevage, il construit vers 1952 une décortiquerie dans la région de Miarinarivo qui exporte en France le célèbre *vary lava* du Moyen-Ouest et dont les déchets nourrissent des élevages. Dans le même temps, il a, avec un frère, des activités agricoles qui changent selon le contexte économique : plantation et production d'huile essentielle d'ylang-ylang, puis d'aleurite (plante dont les graines, une fois distillées, produisent une huile qui entrait dans la composition des peintures pour avions) jusqu'à la concurrence de la Chine, le café arabica jusqu'à celle du Brésil. Dans les années 1940, il installe sa femme Razafidramady Lysbeth (descendante du chef Rainosy à Ambalavato) et ses six enfants à Tananarive. En 1948, il construit un immeuble qui devient le siège de ses nombreuses entreprises dont des commerces et qui est toujours visible à côté du Glacier. Cet entrepreneur audacieux et gestionnaire infatigable,

fin négociateur, autodidacte, aura sillonné tout le Moyen-Ouest en *filanjana* puis en camions sans jamais participer à la vie mondaine de la capitale. En 1973, il est à la tête d'un vrai empire industriel mais la sortie de Madagascar de la zone franc lui fait perdre les marchés français. En 1975, les nationalisations malgaches saisissent tous ses biens. Il reste à Tananarive jusqu'à sa mort mais ses trois frères et associés rentrent en Grèce et ses enfants se fixent en France. On peut encore voir à Soavinandriana l'« Hôtel Chandoutis » tenu par des membres de sa famille mais toutes les activités industrielles ont périclité.

Charnay Désiré (1828-1915) • Français, il étudie à Paris puis voyage en Angleterre et en Allemagne avant de devenir, en 1850, enseignant à La Nouvelle-Orléans. Il décide de devenir explorateur et fait un premier voyage au Mexique en 1857 où il photographie des ruines pré-colombiennes. En 1863 il participe à une expédition française chargée d'étendre l'influence de la France, souhaitée par Radama II. Mais quand il arrive, le roi a été assassiné et l'ouverture politique a cessé. Il reste donc trois mois et publie en 1864 *Le Tour du monde*, récit de son voyage illustré des photos prises sur des plaques de verre à partir desquelles il a effectué des gravures sur bois. Dans la tradition des artistes spécialisés dans les expéditions maritimes, il prend des photos à la fois des plantes (arbres, lacs à Nosy-Be, fougères géantes, baobabs), des personnages importants (ministres, Juliette Fiche, Andrian Mandrousse, gouverneur de Tamatave en 1863), des scènes de la vie quotidienne (filanjana, scènes de battage de riz, villages), des portraits de groupes en vue d'un inventaire des races selon la science anthropologique de l'époque. Ses photos ont constitué une base de documents anthropologiques largement diffusée et ont ainsi contribué à faire connaître Madagascar en France bien avant la colonisation. Sur le plan artistique, il reste une référence aujourd'hui pour les photographes car il accorde une grande importance à la composition de ses paysages. Plusieurs de ses négatifs sont conservés au musée de l'Homme à Paris, d'autres aux USA (musée Paul Getty). Après Madagascar, Charnay poursuit son œuvre de description des races, il retourne à Mexico en 1860 et 1880-1882, puis à Java et en Australie. Il meurt à Paris.

Colin Elie (1852-1923) • Jésuite français, il est ordonné prêtre en 1885 par Mgr Cazet, puis se rend en Grande-Bretagne afin de se former en vue du projet d'observatoire émis par le résident Le Myre de Villers. Arrivé à Madagascar en 1888, il installe, avec l'autorisation du Premier ministre Rainilaiarivony, des instruments dans l'observatoire royal pré-existant sur la colline d'Ambohidempona, puis signe une convention au nom de la mission catholique en 1889. Cet observatoire sera évacué puis démoli en 1894, la reine craignant qu'il ne devienne un point de vue militaire. Évacué en tant que Français à la Réunion en 1894, il rentre en 1896, établit une station météo à Andohalo, sert dans l'armée française comme spécialiste en géodésie, et dirige, de 1898 à 1904, la reconstruction d'un nouvel observatoire plus petit. Il publie les résultats de ses nombreux travaux scientifiques. Il est membre de l'Académie malgache. Musicien, il est organiste de la cathédrale de Tananarive, installe les orgues dans l'église de l'Immaculée-Conception, et laisse un traité de musique malgache, *Mélodies malgaches*, publié en 1899.

Coppet Marcel de (1881-1968) • Fonctionnaire de l'administration coloniale, il effectue toute sa carrière entre Madagascar et l'Afrique. Il est à Tananarive entre 1906 et 1908 sous l'autorité du gouverneur Augagneur. Il est ensuite affecté successivement au Sénégal (1910-1917), en Guinée (1917-1920), au Tchad (1921-1932), au Dahomey à Djibouti, en Mauritanie et de nouveau au Sénégal où il est Gouverneur général de l'AOF et reçoit Gide en 1936. Sa famille, séjournant comme Gide à Quiberville en Normandie, y avait reçu en 1912 la reine Ranavalona III alors en exil à Alger. Il est protestant. Socialiste, militant au parti SFIO, il est souvent très critiqué par le milieu colonial. En 1938, il est reçu par les étudiants malgaches de l'AEOM à leur foyer rue Soufflot. Gouverneur général de Madagascar en avril 1939, il est révoqué en 1940 et remplacé à nouveau par Cayla puis Annet. Il est sorti de sa retraite forcée en mars 1946 et envoyé à nouveau à Madagascar comme Haut-Commissaire pour y organiser les élections. Il arrive le 19 mai 1946 et se fait huer par les colons à l'hôtel de ville. Il encourage les responsables MDRM durant la campagne électorale d'octobre, allant jusqu'à prêter sa voiture et son avion à Ravoahangy. Mais après le 29 mars 1947, il doit faire face à la fois

à l'insurrection (il interdit le MDRM, fait arrêter ses responsables, lance l'armée) et aux violentes critiques du milieu colonial qui l'accuse de faiblesse. Il est soutenu par son ministre socialiste Marius Moutet et remplacé en décembre 1948 quand celui-ci perd son poste. Pierre de Chevigné lui succède. Il passe ses dernières années en France.

COUSINS William-Edward • Missionnaire protestant anglais de la LMS, il travaille beaucoup sur la langue malgache et enseigne à l'école du Palais aux enfants de la cour merina. En collaboration avec Parrett, il recueille puis publie le premier livre de proverbes malgaches, *Malagasy proverbs*, en 1871. Il dirige la commission qui révise la première traduction de la Bible (1835), de 1873 à 1887. Ayant travaillé la grammaire, il écrit en 1885, *A concise introduction to the Malagasy language*. Il laisse de nombreux cantiques, dont trente et un figurent toujours dans le *Fihirana* protestant. Il est le traducteur des œuvres de Lars Vig en français. Sa fille Constance (1882-1944), née à Antananarivo est missionnaire en Inde ; elle est la première femme européenne à pénétrer au Bhoutan.

DAHL Otto • Linguiste norvégien qui travailla sur l'origine de la langue malgache entre 1951 et 1954. Il publie à Oslo *Malgache et maanjan*, *Une comparaison linguistique* (1951), *Le Substrat bantou* en malgache (1954), *Contes malgaches* en dialecte sakalava (1968). Il donne une description de la langue de la région de Morondava en 1968.

DAHLE Lars (1843-1925) • Missionnaire luthérien norvégien en poste à Madagascar de 1870 à 1887. Lars Nielsen Dahle est issu d'une famille de pasteurs. Orphelin à 17 ans, il est formé à l'école missionnaire de Stavanger après laquelle il étudie la chimie, la physique et la médecine à Oslo puis au Danemark et en Allemagne à Leipzig. Il arrive à Tamatave en 1870, gagne Tananarive où il fonde le collège théologique à Ambatovinaky. Il commence à enseigner en 1871 et entreprend avec un autre missionnaire norvégien, Engh, d'édifier l'église du même nom qui ouvre en 1873. Il entreprend ensuite des publications sur Madagascar, sa langue (articles en anglais dans *Antananarivo annual* de Sibree et Baron),

ses populations, son histoire, son patrimoine littéraire avec les contes (*Anganon'ny Ntaolo*, 1877), les proverbes, les devinettes. Il écrit en malgache de nombreux cantiques dont 31 figurent dans le recueil toujours en circulation et des ouvrages de théologie : *Ny Rituely lutherana, Dogmatika* (1885), *Arkeologia biblikaly* (1885), *Symbolica* (1885), *Ny Evangelia*, (1886). À partir de 1874, il est le représentant de sa mission auprès du comité de révision de la traduction malgache de la Bible. En 1877, il est envoyé à Stavanger pour représenter Madagascar. À son retour définitif en Norvège en 1887, il est secrétaire général de la NMS. À Tananarive, il est remplacé à son poste de surintendant de la mission norvégienne par Borchgrevink. Une place d'Antananarivo porte son nom.

DALMOND Pierre (1800-1847) • Originaire d'Albi (Sud de la France), ce Père appartient à la congrégation du Saint-Esprit. Revenu de la Guadeloupe, il arrive en 1831 à Bourbon (la Réunion), et s'occupe des esclaves malgaches travaillant sur les plantations. Arrivé à Sainte-Marie (qui est territoire français) en 1837, il y apprend le malgache et publie, en 1842 *Vocabulaire et grammaire sakalave et betsimisaraka*. Il traduit pour les Betsimisaraka le catéchisme déjà employé en Guadeloupe (celui-ci ne sera jamais imprimé), ouvre une école et deux chapelles et baptise. En 1840, il est envoyé à Nosy-Be, retourne à Bourbon faire imprimer sa grammaire, revient, repart chercher du renfort en Europe, et rentre avec six jésuites (dont le Père Webber, qui restera à la cour ensuite). Mais ceux-ci n'ont pas l'autorisation de la reine de monter en Imerina, ils restent sur les côtes, tentent une implantation à Tuléar et sur les îles périphériques, mais ces tentatives échouent. Il meurt à Sainte-Marie en 1847.

DAMA Robert (1910-) • Betsimisaraka, un des chefs des insurgés dans la région d'Anosibe-Anala en 1947. Il a pris le commandement de troupes contre l'armée française avec le grade de général, et a raconté cette période, d'abord en feuilleton dans le journal *Antson'ny Nosy*, puis le texte fut publié dans trois ouvrages : *Ny marina momba MDRM*, *Ny marina momba ireo vagao telon'i Moramanga*, *Ny ady tao Anosibe-Anala, 1947* en 1967. Une partie de ce témoignage est republié en 1997 en version bilingue sous le titre *Témoins de l'insurrection* ; il est d'autant plus précieux qu'il

est le seul émanant des acteurs de l'organisation militaire dans les zones rebelles et montrant l'état d'esprit et la vie quotidienne de la guérilla.

DANDOUAU André (1874-1924) • Instituteur français dans le système public, il arrive à Madagascar en 1900. Il développe des travaux de linguistique et d'ethnologie : *Géographie de Madagascar* (1922), *Contes et légendes sakalava et tsimihety*, *Histoire des tribus de Madagascar*, *Catalogue alphabétique des noms malgaches de végétaux*. Il est secrétaire général de l'Académie malgache dès 1902.

DAVIDSON Andrew • Médecin écossais envoyé à Antananarivo par la London missionary society en 1862. Il ouvre un dispensaire à côté d'Andohalo et y reçoit ses premiers malades trois jours après son arrivée. En 1865, il ouvre l'hôpital construit à Analakely par son compatriote Cameron puis forme les premiers médecins malga-ches dans son « école de médecine » (*Kolejy medicaly malagasy*). L'hôpital, soutenu par des donateurs écossais, se développe dès 1867. Mais Davidson annonce la gratuité des soins aux pauvres, ce qui va à l'encontre de l'autorité du Premier ministre qui n'a pas été consulté. Le conflit entraîne le départ de Davidson en 1876 et la fermeture de son hôpital pour plusieurs années.

DECAMPE Jean (1951-2000) • Né à Tananarive dans une famille métisse installée à Tamatave depuis le début du siècle, de mère créole et de père parisien, il vit à Madagascar pendant 20 ans, avant de suivre des études à Paris. Il est l'auteur de deux romans en français sur Madagascar : *Fort-Princesse*, publié en France en 1988, décrit l'ambiance de la côte Est pendant le seconde République, et *L'ombrelle écarlate*, publié à Tananarive en 1990, évoque la vie de Ranavalona I[ère].

DECARY Raymond (1891-1973) • Savant polyvalent, historien, zoologiste, botaniste, ethnographe, il fait toute sa carrière à Madagascar, où il est administrateur depuis 1938. Blessé à la bataille de la Marne pendant la Première guerre mondiale, il apprend la langue malgache puis est nommé tour à tour à Diégo, Beloha, dans l'extrême Sud, en tant que commandant de compa-

gnie et administrateur. À Maromandia-Ambovombe, il est chef de district détaché au service des Mines, à Fort-Dauphin, directeur-adjoint du gouverneur général. Il compte parmi les membres de l'Académie malgache, de l'Association des écrivains de langue française, du Muséum d'Histoire naturelle de Paris. Il publie, à partir de 1926, de très nombreux ouvrages : *Le Sud-Est de Madagascar. Fort-Dauphin-Ifadiana* (1926), *Lexique français-tandroy* (1928), *L'Androy, essai de monographie régionale* (deux volumes, 1930 et 1933), *Journal de voyage de Barthélemy Hugon*, un document daté du 4 novembre 1819 qui est le témoignage d'un français passé là, cette publication paraît dans *Le Bulletin économique de Madagascar* en 1930. En 1939, il publie encore *Le journal d'un marin arrivé à Fort-Dauphin en 1820*, *Les voyages du lieutenant de vaisseau Frappaz dans les mers des Indes*. Il travaille aussi à des descriptions ethnologiques : *Mœurs et coutumes des Malgaches*, *Contes et légendes du Sud-Ouest de Madagascar*, *La divination malgache par le sikidy*, et scientifiques : *Plantes et animaux utiles de Madagascar*, accompagné d'un herbier comprenant 13 390 plantes déposé à Paris, *La faune malgache. Son rôle dans les croyances et les usages indigènes* (1950), une étude zoologique de tous les animaux présents dans les contes et les proverbes qui reçut le Grand Prix littéraire de l'Assemblée nationale des écrivains de la mer et de l'Outre-Mer, enfin, en collaboration avec Guillaume Grandidier, *Histoire politique et coloniale de Madagascar* (1968), et *Souvenirs et croquis de la terre malgache* (1969). Il lègue l'ensemble de sa bibliothèque, frappée de son ex-libris « *Mamy ny aina* », soit 4 300 ouvrages sur Madagascar, à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer à Paris, où ils sont consultables par le public.

Defoë Daniel (1660-1731) • Écrivain anglais, qui publie en 1719 *Robinson Crusoë*, puis, sous le pseudonyme de « Captain Johnson », *L'histoire générale des pirates,* à Londres, en 1728. Cette aventure est traduite en français en 1905 sous le titre *Histoire du Capitaine Misson et de son équipage*. L'auteur y raconte, en attestant son historicité, l'histoire des marins Misson et Caraccioli devenus pirates et fondateurs de la république utopique Libertalia, dans la rade de Diégo. Dans cette ville, un hôtel porte le nom de « Libertalia ». Une nouvelle traduction en français date de 1990. Depuis 2000, la

chercheuse en littérature Nivo Gallibert, affirme qu'il ne s'agit que d'une invention romanesque sur le thème du paradis perdu. Defoë a écrit 451 œuvres, seules ces deux-là concernent Madagascar.

DELASTELLE ou **de LASTELLE Napoléon** (-1856) • Capitaine de marine marchande, créole de l'île Maurice descendant de Français, il arrive sur la côte Est en 1825 comme commerçant réunionnais pour la maison de Rontaunay où il succède à Arnoux. Il fait des affaires avec Radama Ier, équipant l'armée merina en armement, et exportant des esclaves, en lui laissant la moitié des bénéfices. Il dirige un comptoir commercial à Mahela et une sucrerie à Ivondrona. Avec Ranavalona Ière, il obtient un premier contrat pour transporter ses troupes de Tamatave à Fort-Dauphin. L'association continue, les hauts personnages de la cour lui fournissant terres et esclaves (200 par domaine), contre les objets et la technologie importés de la Réunion, ou de France, où il se rend en 1838 et 1841, en emportant des peaux, du riz, du sucre, de la cire. Sa plantation compte 50 000 cocotiers, 150 000 caféiers, il produit du rhum et du sucre. Il transporte régulièrement des marchandises, troupes et esclaves autour de l'île pour la reine. Ses succès sont vantés jusqu'à la Chambre des députés de Paris. En 1844, il possède 2 300 Noirs dans ses différentes plantations, et son établissement est le plus grand de la côte Est. Il est le premier à accueillir Jean Laborde en 1832, naufragé à Farafangana, et à l'introduire auprès de la reine et du Premier ministre Rainiharo qui a des intérêts dans ses affaires. Tout au long de l'ascension de Laborde, il sera présent et attentif, l'encourageant à introduire le plus possible les nouvelles technologies. Il assiste à la visite de la reine à Ilafy en 1834, à l'inauguration du Manjakamiadana en 1841 et de Mantasoa en 1845. Mais les autres commerçants sont jaloux des privilèges dont il jouit et lui intentent un procès en 1849. Après le bombardement de Tamatave par les Français en 1845, les ports sont interdits aux étrangers, et il est ruiné, car il possède 19 navires, en affrète 47, a 1 000 marins qui naviguent pour lui. En 1855, avec Lambert, il introduit clandestinement les deux Jésuites français Jouen et Webber ; mais sa santé et ses affaires périclitent. Il meurt en 1856 d'un abus de somnifères.

DIEGO Dias • Marin portugais, a découvert les côtes malgaches en 1500, alors qu'il faisait partie d'une escadre qui doublait le cap de Bonne Espérance. Il établit une carte quand il s'aperçoit qu'il s'agit d'une autre île. Pillard et meurtrier, il aurait emmené des esclaves malgaches jusqu'en Inde. D'autres naufragés portugais échouèrent près de Fort-Dauphin en 1527, mais ils furent massacrés après avoir tenté de construire une maison en pierres, dite encore « Fort des Portugais ». D'autres encore restèrent dans l'Isalo, où un canyon s'appelle « Canyon des Portugais ». Diégo Dias donna son nom à la rade et à la ville de Diégo, appelée aussi Antsiranana.

DONDAVITA (1880-1936) • Pseudonyme de Razafimahefa Charles. Il commence sa carrière comme employé dans « la société minière anglaise », il apprend l'anglais ; il est ensuite clerc d'avocat et écrit beaucoup dans les différents journaux : *Ny Fandrosoambaovao*, *Ny Basivava*, *Ny Lakolosy volamena*. Il est l'ami de Ramaholimiaso, Ramangamalefaka, Ny Avana, tous poètes. Il publie de très nombreuses nouvelles, dont : *Rasoabemanana*, *Aloky ny tiana*, *Miovaova toy ny volana*, *Ny kopa mangidy*...

DOX (1913-1978) • Pseudonyme de Razakandraina Jean-Verdi Salomon, écrivain et artiste. Fils d'un médecin, il grandit à Antsirabe puis fait ses études au collège Paul Minault à Tananarive, où il bénéficie d'une importante formation artistique, découvre les auteurs français classiques et commence à écrire. Il pratique le dessin, la peinture, la musique, la poésie. Il vit un temps heureux à la campagne, mais sa femme meurt en 1954. Il revient à Tananarive et décide de vivre de sa plume. Il publie ses poèmes d'abord dans des journaux, ce qui le rend célèbre, puis des recueils : *Ny Hirako* (1940 à Fianarantsoa), *Izy mirahavavy* (les deux sœurs) (1946), *Hira va ?* (1948), *Solemita* (1949), *Rakimalala* (Précieux trésor) (1955), *Iarivo* (1956), *Voninkazon'ny tanteraka* (1956), *Ny Fitiavany* (1957), *Izy mirahalahy* (les deux frères) (1958), *Fahatsiarovan-tena* (la conscience d'être soi-même) (1958). Malgré cette abondance, de nombreux poèmes restent à ce jour inédits, car il improvisait et donnait ses poèmes à des inconnus rencontrés dans les ruelles de Tananarive. Plusieurs sont mis en musique, « Ny Hirako » par Ramaroson William, par le groupe « Sorajavona »,

animé par ses enfants. Son seul recueil de poèmes écrit en français, *Chants capricorniens,* date de 1971, mais ne fut édité qu'en 1991, puis de nouveau en 1995. Il publie aussi des récits bibliques : *Solemita* (1949), *Apokalipsy* (1957), *Estera* (1958), et des pièces romancées tirées de l'histoire malgache : *Aminata Batsola* (1958), *Mavo handray fanjakana* (Mavo à la veille de son règne) (1958), *Ombalahy savika ombalahy* (courses de taureaux royaux) (1958). Il a une œuvre importante de traducteur, faisant du *Cid* de Corneille un *hain-teny* moderne, traduisant en malgache *Horace*, *Polyeucte* de Corneille, *Andromaque* de Racine, des poèmes de Ronsard et Victor Hugo, de l'anglais *Roméo et Juliette* de Shakespeare et *Pleure, ô pays bien-aimé* du Sud-Africain Alan Paton. Patriote, il est blessé en 1947, s'engage dans le parti d'extrême gauche MONIMA en 1972, date à laquelle il décrit les luttes populaires dans des poèmes. Il fait partie de l'équipe fondatrice de l'« Union des poètes et écrivains malgaches » en 1952, crée l'association « Tsiry » avec Andriamalala, Rado et Randja Razanamihoatra afin d'aider les jeunes auteurs, puis entre à l'Académie malgache en 1975. Il est, avec Rado, le plus connu des poètes malgaches.

DROIT • Forgeron français, qui travaille pour Ranavalona I[ère] avant l'arrivée de Laborde en 1833. Au bord de la rivière Mamba, il a un atelier de fonderie, mais ne peut rivaliser avec Laborde, qui trouve de nouveaux procédés et deviendra le favori. Jaloux, il écrit à la reine. Elle lui accorde la naturalisation, qui lui permet d'acquérir des esclaves, mais furieuse d'avoir été accusée de trahison quand elle donnait la préférence à Laborde, elle le fait renvoyer par Rainiharo. Il trouve refuge avec sa famille à Sainte-Marie puis à Mohéli (Comores). En 1837, il refuse la mission d'aller capturer des chefs sakalaves en baie de Saint-Augustin.

DRURY Robert (1686-) • Marin anglais dont le bateau « Degrave » fait naufrage sur la côte Ouest en 1702. Tout l'équipage est tué, sauf lui. Des canons ont été retrouvés à l'emplacement indiqué du naufrage. Il est mis en esclavage par le roi Andriamahavariana et vit seul parmi les Tandroy, devenant leur boucher royal sacrificiel. Il s'échappe des Tandroy, s'enfuit vers Saint-Augustin à 250 km au Nord mais est capturé comme esclave par les Sakalaves jusqu'en

1717, date à laquelle il peut enfin reprendre le navire anglais « Prince de Galles ». Il publie en 1729 un récit romancé de son aventure *Journal de Robert Drury*, où il témoigne des échanges entre les Malgaches et les pirates et de la venue de marins sur les côtes. Une hypothèse récente avance qu'il ne serait qu'un pseudonyme du romancier Daniel Defoë, alors que son œuvre est utile aux archéologues, qui retrouvent des sites grâce à ses indications. Il revient plus tard à Madagascar, comme marchand d'esclaves.

DUCHÊNE Jacques (1837-1918) • Militaire français, officier de Saint-Cyr, il est décoré à la bataille de Solférino en 1859, puis fait la guerre de 1870, commande à Formose et au Tonkin. Il est désigné par la Chambre des députés le 23 novembre 1894 pour diriger l'expédition française contre Madagascar. Il a trois généraux avec lui, et dirige 20 000 hommes accompagnés de voitures Lefèvre tirées par des chevaux et qui s'embourbent constamment dans les marais de la mangrove. Tous débarquent à Majunga en janvier 1895, et n'atteignent Tananarive que le 30 septembre, après la perte de 5 736 hommes dûe aux fièvres plus qu'aux combats. Il est dit aussi « le vainqueur d'Andriba », la dernière bataille avant la capitale. Il fait tirer au canon sur le *Rova* d'une colline de Tananarive, et provoque immédiatement la reddition. Le lendemain, il s'installe à la Résidence générale, et présente à Ranavalona III le traité qui place Madagascar sous la protection de la France. Il est alors chargé de surveiller le Premier ministre, de mettre en place l'occupation militaire, de réprimer l'insurrection dans l'Ouest. Catholique, sa dernière visite est à l'école d'Ambohipo où il encourage à aimer « la religion, votre pays, et la France ». Il quitte Tananarive le 17 janvier 1896, laissant le commandement au général Voyron. Une colline et un quartier à Tananarive s'appellent encore « Fort-Duchêne ».

DUNAND Louis (1910-1980) • Jésuite français arrivé à Madagascar en 1928, journaliste et observateur attentif de la vie politique. Il est enseignant au lycée Saint-Michel de Tananarive et écrit dans *Le Journal de Madagascar* des articles anonymes dans lesquels il dénonce les attaques des communistes comme les excès des colons. Pendant l'occupation allemande en France, il étudie la théologie à Lyon, et devient aumônier des soldats malgaches bloqués dans le

Sud de la France. En février 1946, il se joint au groupe de militants et participe à la rédaction du préambule des statuts du MDRM. Rentré à Madagascar, il est en même temps aumônier des « jeunes hommes catholiques » (TKM) et rédacteur en chef de *Lakroan'i Madagasikara*, hebdomadaire très proche du MDRM. Au moment des soulèvements, il est de ceux qui interprètent le télégramme d'appel au calme comme un signal signifiant « passons à l'attaque », thèse qui sera toujours niée par les responsables du mouvement. Il lance le quotidien *Isan'andro* la même année, et y dénonce les abus commis par la police française. Son entreprise est arrêtée par le gouverneur Pierre de Chevigné, il est menacé d'expulsion en 1949. Grâce à Mgr Sartre, il n'est qu'envoyé en brousse. Ensuite, il est préfet du collège Saint-Michel pendant cinq ans, puis curé d'Isotry. En 1965, il reprend le journalisme et anime des retraites, jusqu'en 1980. Des extraits de sa correspondance sont publiés en France en 1988, sous le titre *Pionnier missionnaire 1928-1980*.

DUSSAC Paul (1877-1938) • Français, il naît en Russie où son père avait dû fuir en 1870 après l'échec de la révolte de la Commune de Paris à laquelle il avait été mêlé. Sa famille gagne la Réunion en 1880 ou 1881, son père meurt à Nosy-Be en lui léguant une exploitation de canne et une sucrerie. Il devient d'abord avocat, et plaidera 20 ans, mais est aussi propriétaire terrien convaincu de pouvoir mettre en valeur des territoires. Il achète une sucrerie à Mayotte. Pendant la Première guerre, il combat en France, et obtient la médaille militaire russe mais rentrant à la démobilisation, il découvre que le fisc a saisi ses biens. Il s'installe alors dans le Nord de Madagascar en 1927 en exploitant deux concessions, tout en restant avocat défendant surtout des petits colons, souvent réunionnais. Il rencontre Ralaimongo dès 1925. Déjà impertinent comme journaliste au *Journal de l'île de la Réunion*, il se lance dès 1927 dans une carrière de journaliste militant à Diégo, où il dirige le journal *L'Opinion*, soutenu par la gauche de la métropole. Il adhère à la SFIO, et organise le 19 mai 1929 une réunion à Tananarive, qui se transforme en manifestation où l'on chante l'Internationale, et où l'on prononce le mot « Indépendance ». Il est arrêté par Cayla pour rébellion, condamné à 3 ans de prison, et ses concessions sont confisquées. Sa lutte contre le pouvoir colonial ne cessera plus. Il

est co-signataire, en 1931, avec Ralaimongo, de la « pétition des indigènes de Madagascar » publiée dans *L'Opinion*, qui ne prône pas l'indépendance (l'URSS n'y est pas favorable), mais l'assimilationnisme, réclamant la naturalisation en masse des Malgaches. De 1930 à 1934, il est directeur politique du journal *L'Aurore malgache*, même pendant son emprisonnement, au cours duquel il ne cesse d'être en relation épistolaire avec des communistes en France (Barbusse, Doriot). Ce journal paru entre 1930 et 1933, est caractérisé par la violence de son langage contre les autorités coloniales. En 1933, il change d'opinion, lutte désormais pour l'indépendance, et signera en 1936 un article réclamant « la restitution de son indépendance à la nation malgache », ce qui n'est pas la ligne des communistes. En 1935, libéré, il crée avec Ravoahangy et Ralaimongo, *La Nation malgache*, dont il est le gérant et qui devient, en 1936 à la création du parti communiste, son organe sous le nom de *Le Prolétariat malgache* et paraît jusqu'en 1939. En 1936, il crée le « Comité du Front Populaire », qui devient officiellement « Parti Communiste » en août 1936. Il devient alors le leader de ce parti, effectue aux côtés de Ralaimongo, récemment libéré aussi, des tournées de propagande qui sont très bien accueillies et entraînent l'adhésion de partisans. Mais il déclare les radicaux « ennemis » (ils sont au pouvoir à Madagascar), ce qui ne sera pas la ligne adoptée en France, où, même au sein du gouvernement de gauche, il est qualifié d'« agitateur ». Rentré en France en 1937, il rencontre des responsables, mais le Parti communiste français ne le soutient guère, ce qui entraîne la désintégration du parti à Madagascar. Il reste en France. Une rue porte son nom dans le centre-ville de Tananarive.

ELLIS William (1794-1871) • Pasteur anglais, il accueille à Londres la délégation d'ambassadeurs qui, envoyée par Ranavalona I^ère^ en 1836-1837, se rend auprès du ministre des Affaires étrangères Lord Palmeston et du roi. Il plaide auprès d'eux l'ouverture du pays au christianisme. Il publie en 1838 à Londres une *Histoire de Madagascar* destinée au public anglais. Il arrive à Tamatave en 1856, délégué de la mission anglaise ; la reine le reçoit au *Rova* avec Laborde et Finaz. Il introduit en secret 1 500 Bibles. Chassé en 1857, il revient en 1862, et est alors proche de Radama II. Il introduit la

photo à sa cour en 1862. En Angleterre ses prédications enflammées sur les chrétiens malgaches suscitent le soutien des croyants et des vocations en faveur de la mission au loin. Après l'assassinat de Radama II, il accrédite, appuyé par Laborde, dans son ouvrage *Madagascar revisited*, la thèse de la survie clandestine du roi, rumeur qui déclenche une rébellion. Il lance le projet de construction de quatre « *memorial churches* », ces églises édifiées en pierre dans la ville haute de Tananarive, à l'endroit même des martyres infligés aux chrétiens. Une souscription lancée en Grande-Bretagne et à Maurice permet de bâtir Ambatonakanga (1867), Ambohipotsy, Faravohitra et Ampamarinana (1872), dans un style néo-gothique qui influencera toute l'architecture à Madagascar. Mais il quitte le pays sans les voir terminées, en 1865. Il a conduit le développement rapide des écoles et des églises dans tout l'Imerina.

ELIZA-FREDA (1900-) • Pseudonyme de Andrianaly Alfred, écrivain de la période classique. Il est d'abord fonctionnaire jusqu'en 1925. Journaliste, il collabore à de nombreux journaux : *Tanamasoandro*, *Trompetra volamena*, *Diavolana*, *Ny Telegrafy*. Il est aussi poète, et surtout dramaturge : *Tsy fidiny* (« Malgré lui »), un drame de 1930, *Zana-boromahery* (« Aiglon »), une tragi-comédie de 1938, *Mo-Mo*, une opérette dramatique de 1943.

ENER LALANDY (1918-2005) • Poète, auteur-compositeur de chansons, auteur de nouvelles, et surtout de très nombreuses pièces de théâtre radiophoniques, il écrit depuis 1936. Citons sa pièce *Aoka ihany* ou *Valifatin-drahalahy* mise en scène et jouée lors d'une tournée en 1950 par la troupe d'Odeam Rakoto. Il est aussi comédien, spécialiste de l'écriture humoristique. Le chanteur Abel Andriarimalala est son fils. En 2002, il est le président d'honneur de l'Havatsa-Upem.

ESCANDE Benjamin (1864-1897) • Missionnaire protestant français. Il commence son ministère au Sénégal en 1888, puis arrive à Madagascar le 15 octobre 1896, au milieu de l'insurrection menalamba et au moment de l'exécution de Rainandriamampandry. Il est chargé de montrer au pouvoir que le protestantisme n'est pas assimilable à la présence anglaise. Il est d'abord nommé pasteur

de l'église du palais, et à ce titre a libre accès à la reine au moment où les Français veulent l'isoler de l'influence anglaise. Il est le seul à l'accompagner et lui fait lire la Bible jusqu'en janvier 1897. Le 14 mars 1897, il assiste au transfert des restes des rois d'Ambohimanga à Tananarive. Ensuite, il parcourt le pays betsileo pour y défendre les écoles où l'enseignement se fait en français, mais les jésuites français combattent farouchement les protestants, les accusant d'anglophilie. Il est assassiné à Ambatondradama le 21 mai 1897, avec Paul Minault. Il laisse des carnets publiés sous le titre *Souvenirs intimes*, extraits de son journal et de sa correspondance, et *Neuf mois à Madagascar*, publiés à Genève en 1897 et 1898. Le collège protestant d'Ambositra et une rue proche d'Analakely à Tananarive portent son nom. Les habitants du district de Faratsiho ont depuis élevé un monument en témoignage de repentir de ce double assassinat.

FARQUHAR Robert Sir (1776-1841) • Écossais, il est le gouverneur anglais de l'île Maurice avant 1817, sa famille est proche des milieux protestants abolitionnistes. À Maurice, il s'entoure de traitants qui connaissent Madagascar, et de Froberville, un créole qui a écrit un dictionnaire. Il veut éliminer de cette zone toute influence française, ouvrir Madagascar au commerce britannique, et obtenir du roi Radama Ier l'abolition de la traite d'esclaves qui rapporte au roi des revenus considérables, et qui est depuis des siècles un commerce lucratif dans toute la région. Il entreprend des négociations, de 1816 à 1820, proposant une aide technique à l'armée merina et la reconnaissance du titre de « Roi de Madagascar » au souverain de l'Imerina, contre l'arrêt de la traite. Un premier accord est signé en 1817, suivi d'un autre en 1820, qui ajoute l'envoi pour leur formation de 20 jeunes Malgaches en Angleterre. Il est représenté à Tananarive par James Hastié qui fournit au roi des armes, des instructeurs pour l'armée merina, et surtout beaucoup d'alcool, ce qui perdra Radama Ier. Il convainc la direction de la mission protestante anglaise (LMS) d'envoyer un missionnaire à Tananarive, recrute les artisans qui les accompagneront en les surveillant politiquement. Il assure ainsi le lien entre Tananarive et Londres.

FINAZ Marc (1815-1880) • Jésuite français, il s'introduit clandestinement à la cour de Ranavalona I[ère] en 1855, déguisé en secrétaire particulier du commerçant Lambert, sous le nom de Hervier. Il célèbre une messe devant le prince Rakoto pour la première fois le 8 juillet 1855. Grâce à Lambert et Laborde, il fait partie du cercle qui discute quotidiennement avec lui, et l'encourage à s'ouvrir à l'Occident. Il est autorisé par la reine à rester à Tananarive grâce à ses connaissances qui la fascinent : il expérimente un télégraphe à cadran entre Mantasoa et le palais, construit un aérostat qui s'élève au-dessus de Mahamasina, introduit la photo à la cour, et surtout promet une meilleure recette de fabrication pour la poudre à canon. En 1871, déjà âgé, il arrive à pied à Fianarantsoa où le catholicisme n'est pas encore autorisé. Il y ouvre une école et jette les bases d'une Église. Il est entouré d'une équipe où figure Pierre Ratsimba (1846-1919) qui sera une des grandes personnalités du catholicisme en pays betsileo.

FLACOURT Étienne de (1607-1660) • De son vrai nom Bizet de Flacourt, il appartient à une famille de commerçants d'Orléans. Il arrive sur le navire « St-Laurent », désigné comme gouverneur par la Compagnie des Indes, et débarque à Fort-Dauphin en 1648, avec 80 soldats et des immigrants, dont deux prêtres, Nacquart et Gondrée, envoyés par Vincent-de-Paul. La colonie s'installe mais n'est pas ravitaillée pendant cinq ans. C'est que la France, paralysée par la Fronde et ne recevant pas de sa colonie les bénéfices attendus, s'en désintéresse. Flacourt dirige la colonie, confiné dans la ville, et envoie des hommes explorer les alentours, s'informer des relations (très conflictuelles) entre les ethnies, acheter des bœufs et du riz. Ils effectuent des razzias, rasent même Fanjahira, le village du roi Ramaka en 1651. Les Français s'immiscent dans les querelles locales, afin de profiter des butins, mais ils sont alors pris dans la spirale des revanches. Il quitte Fort-Dauphin en 1655 pour la France, y retrouve des ennuis familiaux, financiers et politiques, visite Fouquet, le ministre des Finances de Louis XIV, et Vincent-de-Paul. Il s'occupe des publications de ses ouvrages : le *Catéchisme* (premier livre écrit en malgache et en caractères latins, 1657) le *Dictionnaire* (3 500 mots, 1658). Ce dernier est publié sous son nom bien qu'il soit le résultat du travail d'une équipe car

tous les responsables de la colonie apprenaient le malgache et le sorabe. Son ouvrage le plus célèbre s'intitule *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, éditée en 1656 et en 1661. Il s'agit d'une description des peuples, de la nature et de ses ressources, assortie de cartes recopiées de celles de marins français, ayant eux-mêmes copié celles des Portugais en 1540. Ces cartes seront les principales sources sur lesquelles s'appuieront les explorations ultérieures (Grandidier). Mais surtout, Flacourt fait la promotion de Madagascar comme un lieu fascinant, exotique ; son livre enflammera l'imagination des Européens pendant des siècles, et donnera lieu à la littérature exotique puis coloniale. En 1660, Flacourt repart sur « Le Saint-Louis », mais son navire est attaqué par les pirates, il est tué au large du Portugal. Avant de quitter Fort-Dauphin, il y avait érigé une stèle de pierre, au pied de laquelle il avait fait insérer un message en latin : « Cave, o Advena ! », soit « Prends garde, ô nouveau venu ». La colonie du Sud ne survivra pas longtemps : en 1674, l'établissement est fermé après le massacre des Français, qui avaient aussi commis des excès et n'étaient plus ravitaillés. Mais l'œuvre de Flacourt est connue. Son herbier est toujours visible au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, et l'édition originale de son *Histoire* est visible au château de Vaux-le-Vicomte, demeure de Fouquet auquel elle était dédiée. À Fort-Dauphin, les restes du fort militaire portent toujours son nom, ainsi qu'une rue à Diégo.

FONTOYNONT Maurice (1869-1948) • Né à Paris, il y termine ses études de médecine en 1898, et est aussitôt invité par Galliéni à Madagascar. Il est le médecin des fonctionnaires de la ville de Tananarive, enseigne à l'école de Médecine, qu'il dirige de 1909 à 1934. Située de 1896 à 1926 au nord du *Rova* à Ankadinandriana, celle-ci est installée ensuite à Befelatanana, à son emplacement actuel. En 1909, il fonde « la société d'assistance et de protection de l'enfance » avec Galliéni, il inspecte les quartiers de Tananarive accompagné des médecins malgaches. La guerre de 1914 le trouve en congé en France, il part comme médecin sur l'Yser (zone des combats), puis regagne Madagascar en 1915. Il prend sa retraite en 1937, mais reste sur place. En 1943, il est le délégué général de la Croix-Rouge. Alors que les liens sont coupés avec la France, il organise l'envoi de messages et de colis aux prisonniers en Allemagne,

via l'Afrique du Sud. Il est aussi le fondateur et le président d'honneur de la « Société des sciences médicales à Madagascar », membre de nombreuses académies en France. Il entre à l'Académie malgache en 1902, lors de sa fondation par Galliéni, et y siège jusqu'à sa mort. C'est au nom de celle-ci qu'il parle à la mort de Rabearivelo en 1937. À cette date, il totalise déjà 164 articles sur divers sujets de la société, comme « *Kabary merina des funérailles* » dans *La revue de Madagascar* en 1935, ou « *Le folklore et les coutumes* » dans *Encyclopédie de l'Empire français*, ou son « *étude des Betsimisaraka* » ; d'autre part, il fait collection de bois de lits sculptés. Sa maison se situe à Amparibe. Veuf en 1915 avec cinq enfants, il se remarie en 1946 avec la veuve de l'écrivain Charles Renel. Le Mauricien R. E. Hart a dit de lui qu'il était « missionnaire de l'idée française » ; il s'avouait disciple de Lyautey, qu'il avait connu. Son buste trône dans la cour de l'école de Médecine de Tananarive depuis 1937.

Frah Rakoto (1925-2001) • De son vrai nom Philibert Rabezoza Rakoto, connu sous le surnom de Ingahirainy ou « Zandry kely » ou « Dadakoto », il est chanteur et musicien spécialiste du « sodina », petite flûte. Fils de paysans, il a commencé avec son grand-père à jouer de cet instrument dès l'âge de cinq ans. Il ne fréquente l'école que six mois ; ses parents meurent quand il a 12 ans et il doit travailler. Il exerce de nombreux métiers, dont agriculteur, éleveur, aide-boulanger, ferrailleur. En parallèle, il fabrique lui-même ses flûtes de roseau ou de plastique, et se veut l'ambassadeur des instruments typiquement malgaches. Il parcourt le monde en présentant son instrument, de New York au Japon, de l'Amérique latine à la Chine. Il est aussi compositeur de chansons, depuis l'âge de dix ans, et en totalise à la fin de sa vie plus de 800. Il mémorise les mélodies, car il ignore le solfège, et dicte à sa femme les paroles en malgache, car il est illettré. Il aborde tous les thèmes, de la vie quotidienne à l'interpellation des responsables politiques. Il a composé une chanson sur presque tous les hauts responsables : les présidents Tsiranana, Ratsimandrava, Ratsiraka, Zafy, Ravalomanana, Ratsirahonana. Citons parmi ses chansons de variétés « Rakoto », « Tahotaho katsaka ». Il a joué aussi dans des groupes, a accueilli le général de Gaulle en 1958 avec son *sodina*. Il crée en 1985 « *Feo gasy* », et joue avec « *Kalaza* » et « *Telo Fangady* ». Homme modeste

malgré son immense popularité, sa maison à Anatihazo-Isotry, Tananarive, abrite une centaine de personnes de sa famille. Celle-ci brûle en 1997, et est reconstruite grâce à de nombreuses aides. Il est le maître de toute une génération de musiciens, comme Eric Manana, Justin Vali, Dama.

FREEMAN Joseph John (1794-1851) • Missionnaire protestant anglais, compagnon de David Johns, il arrive à Madagascar en 1828. Il traduit en malgache le célèbre livre chrétien anglais *Le voyage du pèlerin*, *Pilgrim Progress* qui devient en 1835, soit au moment où commence la persécution, *Fandehanan'ny mpivahiny*. Ce livre sera une source de puissant réconfort durant la période suivante, quand livres et missions seront interdits. Son influence sera telle que les chefs menalamba y trouveront leurs pseudonymes. Il quitte Madagascar sur ordre de Ranavalona en 1835 et ne reviendra plus. En 1837, il est à Londres, et présente au ministre des Affaires étrangères, Lord Palmerston, la délégation malgache envoyée par Ranavalona afin de consolider les liens entre les deux pays. Il est chargé de faire visiter Londres à ces cinq ambassadeurs, et de les éblouir par la grandeur et la puissance de l'Angleterre. Depuis Londres, il entretient l'intérêt des chrétiens anglais pour la mission à Madagascar en publiant avec Johns *The persecution of the Christians of Madagascar* (*La persécution des chrétiens de Madagascar).* Il est le secrétaire de la mission de Londres (LMS) entre 1846 et 1851.

GALLIENI Joseph (1849-1916) • Militaire, il arrive à Madagascar en 1896, à 47 ans, après avoir mené la guerre coloniale au Soudan (1886-1888) et au Tonkin (1892-1896). Il succède au général Voyron, et trouve le pays en pleine rébellion menalamba. L'autorité du résident Laroche est affaiblie, bien qu'il signe l'abolition de l'esclavage la veille de son départ, en septembre. Devant la situation où les Français soupçonnent les Anglais d'encourager la révolte via les protestants, il décide de choisir deux personnes symbolisant les classes qu'il veut rabaisser : ce seront le prince Ratsimamanga, représentant la noblesse merina qui vient de perdre le pouvoir et qu'il soupçonne de donner des ordres aux menalamba et le ministre de l'Intérieur anglophile et protestant, Rainandriamampandry.

Les deux hommes sont fusillés en public sur ses ordres, le 15 octobre 1896. Il mène ensuite une politique de pacification basée sur la tactique dite de « tache d'huile », où la paix est censée revenir autour d'îlots sûrs, points d'autorité et d'ordre dispersés sur le territoire. Il joue une politique des races qui favorise systématiquement les côtiers aux dépens des Merina. Ceux-ci sont employés dans des fonctions d'auxiliaires. Son objectif affiché est de franciser les Malgaches en éliminant toute influence des Anglais : il impose l'enseignement du français dès 1897 dans un cadre laïc, ouvre l'école administrative et commerciale « Le Myre de Vilers », l'école Normale, l'école de Médecine, et l'Institut Pasteur en 1899. Il crée aussi des institutions telles que le Brevet de langue malgache, un journal, *Vaovao* en 1898, l'Académie malgache en 1902. Dans le secteur économique, il supprime les corvées, remplacées par un impôt, la capitation. Il dirige les travaux de construction de chemin de fer (Tamatave-Tananarive, pour lequel il fait venir 3 000 Indochinois), du port de Diégo et de son camp retranché en 1900, mène l'ouverture de routes, d'hôpitaux, d'écoles. Il met fin symboliquement à la domination de la royauté en remplaçant la fête du Fandroana par le chant de la Marseillaise en malgache, le 14 juillet 1897. Assisté de Lyautey comme au Tonkin, il vient à bout de l'insurrection seulement en 1904, dans l'extrême Sud. Il rentre en France en 1905, et écrit *Neuf ans à Madagascar*. Durant tout son séjour à Madagascar, il avait entretenu une correspondance avec l'explorateur Alfred Grandidier, dont le fils écrira une biographie de lui en 1931. Son successeur est le gouverneur Schrameck. Après avoir été un des artisans de la victoire de la Marne en 1914 grâce à la réquisition des taxis de Paris, il meurt en 1916. La France lui fait des funérailles nationales. À Tananarive, le jardin d'Ambohijatovo portait son nom et s'ornait d'une statue équestre élevée en 1923, renversée en 1972 et actuellement à Fréjus (France). Aujourd'hui, des boulevards portent son nom à Tuléar et à Majunga. Le grand lycée de garçons de la ville-haute de Tananarive porta son nom jusqu'en 1972. Il s'appelle maintenant « Lycée Jean Ralaimongo ».

Garbit Hubert (1869-1948) • Ancien officier français, il est d'abord directeur de cabinet du gouverneur général Augagneur (1905-1910), secrétaire général (1910-1914) et en 1914 admini-

strateur colonial. Son mandat est marqué par la guerre : il doit encourager l'enrôlement de volontaires, 45 000 soldats malgaches partent, 4 000 seront tués, les retours s'échelonneront jusqu'en 1921. Il part en 1917, et revient entre 1920 et 1924. Il fait construire les tunnels dans Tananarive (le tunnel d'Ambanidia, creusé entre 1914 et 1924, s'appelait « tunnel Hubert Garbit »), les lignes de chemin de fer du lac Alaotra et d'Antsirabe, crée en 1921 le « Prix de Madagascar » pour les peintres et en 1922 l'école des Beaux-Arts de Tananarive.

GIRARD Georges (1888-1985) et **ROBIC Jean** (1893-1968) • Ces deux médecins français sont issus de l'école de santé navale de Bordeaux. Le premier arrive à Diégo-Suarez en 1917 comme médecin biologiste, repart un temps à Paris et prend en 1922 la direction de l'Institut Pasteur de Tananarive, poste qu'il conservera jusqu'en 1940. Le second, après des postes au Maroc et à Marseille, est affecté dans l'Itasy en 1927 puis entre la même année à l'Institut Pasteur comme adjoint du Dr Girard avant de lui succéder comme directeur de 1940 à 1953. Leurs noms sont associés car ces deux hommes ont travaillé ensemble sur les pathologies malgaches. En 1931, 2 ans après la terrible épidémie qui avait ravagé des villages entiers, ils mettent au point le vaccin EV contre la peste. Après se les être injectés plusieurs fois sans conséquence, leurs équipes lancent en 1932 de vastes campagnes de vaccination qui obtiennent des résultats spectaculaires (en 1939, la baisse de la mortalité causée par la peste atteint 80 %). Leur découverte est reconnue dans le monde entier. L'hôpital militaire de Tananarive, qui était initialement l'hôpital missionnaire anglais réquisitionné dès 1896 par Galliéni, fut nommé de 1957 à 1977 « Hôpital Girard et Robic ». Il s'appelle désormais « Centre hospitalier Soavinandriana ».

GRANDIDIER Alfred (1836-1921) • Savant polyvalent français, il est géographe, naturaliste, ethnographe, historien. Il reçoit une première mission scientifique du ministère de l'Instruction publique pour les USA en 1857. Envoyé à Zanzibar en 1863, il y tombe malade, et se rend à Bourbon en 1864, d'où il effectue, en 1865, un premier voyage à Madagascar. Il rentre en France mais décide de faire son œuvre de la description géographique, botanique, et

géologique de l'île. En 1866, il se repose à la Réunion d'un voyage aux Indes, et profite d'un bateau pour gagner l'Androy. En 1868, il publie à la Réunion le compte-rendu : « *Madagascar, une excursion dans la région ancestrale chez les Antandrouïs* ». Il repart en 1869-1870, et fait un grand circuit chez les Mahafaly. Il expose des découvertes à la Société de géographie à Paris, « *Notice sur les côtes Sud et Sud-Ouest de Madagascar* », qui est très défavorable aux Sakalaves et aux Mahafaly. En 1869, il rencontre à Tananarive le consul Jean Laborde, qui l'encourage et l'assure de la protection du gouvernement malgache ; il parcourt ainsi plus de 5 500 km à travers l'île. En 1870, il rentre pour rejoindre l'armée française. À partir de 1872, paraissent régulièrement 60 volumes intitulés *Histoire physique, naturelle, politique de Madagascar* ; à sa mort en 1921, 30 sont parus. À Tananarive, il est élevé au grade de douze Honneurs par la reine Ranavalona III, puis est membre fondateur de l'Académie malgache en 1902. À Paris, il est président de la Société de géographie, membre de l'Académie des sciences, et commandeur de la Légion d'honneur. En 1888, on lit de lui « *Note sur les vazimba de Madagascar, compte-rendu d'un voyage dans le Menabe en 1869* ». Après 1895, au moment de la colonisation, il est sans cesse consulté, et entretient de bonnes relations avec Le Myre de Vilers, et une correspondance avec Galliéni, en poste à Tananarive. Quand celui-ci rentre en congé en 1899, il l'accueille avec Le Myre de Vilers, au nom du Comité de Madagascar dont il est le président depuis sa fondation. En 1901, il donne une série de conférences dans le cadre de l'Union coloniale française. Il publie avec Charles Roux entre 1909 et 1920 une bibliographie en 9 volumes, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar* et en collaboration avec son fils Guillaume, *Bibliographie de Madagascar* en 3 tomes (T1 : 1905, T2 : 1935, T3 : 1957) comprenant en tout 1910 pages. Intéressé par tous les documents anciens, il possède en 1903 déjà trois volumes de feuillets manuscrits de l'historien Raombana qu'il a acquis à la Réunion, et que son fils remettra en 1954 à l'Académie malgache.

Son fils ira lui aussi effectuer de vastes repérages à travers toute l'île, et sera en quelque sorte le continuateur de son œuvre, qui aura grandement contribué à éveiller en France l'intérêt pour

Madagascar et sa colonisation. Toute une famille d'épineux du Sud porte son nom : ce sont les Didiereacoae ; à Tananarive (Isoraka) et à Tamatave, ce sont des rues qui rappellent son œuvre.

GRANDIDIER Guillaume (1873-1957) • Fils d'Alfred Grandidier, fait comme lui de longues tournées de géographie et d'histoire naturelle. Son premier voyage, commandé par le ministère de l'Instruction Publique, date de 1898. Il parcourt l'Ouest, de Majunga à Morondava. À Belo/Mer, il entreprend des fouilles archéologiques, puis est reçu par la reine sakalave Rasinaotra. Il étudie le cours du fleuve Onilahy, continue les fouilles commencées par son père à Ambolisatra, mais est empêché par les Mahafaly de poursuivre sa descente du fleuve. À partir de Fianarantsoa, il explore ensuite l'Ikongo, étudie les gisements miniers de nickel à Vatozoro et de cuivre à Ambatofangehana. De retour à Paris, il y donne une conférence le 5 janvier 1900 : « *Voyage dans le Sud-Ouest de Madagascar* ». Il entreprend par la suite d'autres missions dans les différentes régions : au Nord, à partir de Majunga jusqu'à Diégo, à l'Est jusqu'à Vatomandry, où il cherche les traces d'occupation arabe (cimetière de Sahambavany, céramiques et monnaies dans les ruines de Mahanara). Sa dernière mission le conduit dans le Sud, appuyé par Galliéni et Lyautey. Il est le secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences coloniales, commandeur de la Légion d'honneur. Il aménage en 1926 un parc zoologique et botanique à Tsimbazaza, dans un parc de 24 hectares qui abritait un lac artificiel aménagé pour les bains royaux. Il publie en 1931 une thèse « *Recherche sur les lémuriens disparus et en particulier sur ceux qui vivaient à Madagascar* », une biographie très louangeuse de Galliéni, puis *Européens et Malgaches, leurs relations aux siècles passés*. Ses communications sur Madagascar ont entretenu l'intérêt pour l'île et son exploitation coloniale. En 1914-1916, il est le secrétaire particulier de Galliéni à Paris.

GRIFFITHS David (1792 -1863) • Missionnaire protestant gallois non anglophone, il commence comme fermier et prédicateur bénévole, et après une formation théologique arrive à Madagascar en 1821 pour aider Jones, accompagné d'artisans de différentes compétences. Il ouvre une école qui reçoit les enfants des notables

de Tananarive. Son premier culte a lieu en 1824. Associé à Jones et à des élèves malgaches, il travaille à la traduction de la Bible, qui est terminée en 1835. À cette date, il part, chassé par Ranavalona I[ère], et rentre clandestinement en 1838 pour aider les chrétiens tout en faisant du commerce de savon, de textile et de limonade, mais il est expulsé en 1840, se fait embaucher sur un bateau, rentre en Angleterre et y devient pasteur.

Hassanaly Abdulhoussen Moulla (1886-1975) • Indien né à Nosy-Be où ses parents étaient arrivés de Jamnagar en 1880. Bohras, ils n'avaient pas de magasin. Mais en 1904, pendant la guerre russo-japonaise, une escadre de bateaux russes se réfugie dans la baie d'Ambanoro-Marodoka où ils sont installés. Il propose alors aux Russes, comme d'autres Indiens, d'assurer leur ravitaillement ; c'est ainsi que ses affaires commencent. À l'arrivée des Japonais, les Russes se sabordent. Il diversifie ses activités et se tourne vers le commerce de rente. En 1910, il achète des terres et plante des lianes de vanille en provenance de Malaisie, des cocotiers, de l'ylang-ylang, de la canne à sucre. Il introduit des poivriers mais qui attraperont une maladie et mourront en même temps que lui en 1975. En 1918, le sigle de sa société « AMH » est partout sur l'île ; il rachète à l'État français la célèbre compagnie allemande Oswald qui a été saisie à la fin de la guerre. Il poursuit son ascension, avec l'achat de la Compagnie générale franco-malgache qui a 55 000 hectares de plantations sur la presqu'île d'Ampasindava, 80 000 cocotiers à Bavatobe puis d'autres partout dans l'île. AMH embauche des contremaîtres français et créoles. Il a ses propres goëlettes, construites en Inde. En 1940, le gouvernement de Vichy de Tananarive, sous blocus anglais, les réquisitionne pour ravitailler Djibouti avec des soldats français. À l'aller, ils passent les barrages mais au retour les navires sont saisis et vendus aux enchères à Aden. Ses descendants, qui ont diversifié leurs affaires, sont toujours présents à Nosy Be.

Hastié James (1786-1826) • Né en Irlande du Nord, cet ancien militaire de l'armée des Indes est choisi par Farquhar comme représentant anglais auprès de Radama I[er] alors qu'il est sergent à Maurice. Il arrive en 1817, éblouit le roi en lui offrant des uniformes magnifiques, revient en 1818 et 1820, afin de négocier l'arrêt

de la traite et l'influence des Anglais, contre une rente en or et en argent, l'envoi en Grande-Bretagne de 20 jeunes gens pour leur formation, et la livraison d'armes et de munitions qui l'aideront dans la conquête des provinces périphériques. Il devient peu à peu un ami personnel du roi, est anobli par lui, invite sa famille chez lui à Antsahavola, et assure ainsi l'influence anglaise, ce que critiquent les grands de la cour. Il pousse Radama à faire des expéditions militaires dans les provinces, afin que celles-ci, sous la loi merina, cessent la traite des esclaves. Cette politique entraîne l'Imerina dans un système de corvées et de morts de soldats de plus en plus lourd, si bien qu'il est vu comme la cause de ces malheurs. Il meurt à Tananarive en 1826.

HELL Louis de (1783-1864) • Fils d'un Alsacien guillotiné en 1794, il entre dans la marine en 1794 comme mousse. Il navigue, fait beaucoup de relevés de cartes, commande un navire aux Antilles en 1825, fait l'atlas hydrographique de la Corse. En 1837, il est nommé gouverneur de Bourbon, promu contre-amiral en 1839. Il met en œuvre la politique française de grignotage des côtes malgaches. En 1839, sur les ordres de Thiers, il envoie le capitaine d'infanterie de marine Pierre Passot (1810-1889), arrivé en 1836, prendre possession au nom de la France de Nosy-Be, répondant à l'appel de sa reine Tsiomeko. Il y fonde une ville, qui s'appelle toujours Hell-Ville. En 1841, il répond de même à Andriantsohy, et prend possession de Mayotte. Il rentre en France en 1842, est préfet à Cherbourg, député du Bas-Rhin en 1844, directeur du dépôt des cartes en 1846, et meurt en Alsace.

HERMANN Jules (1845-1924) • Réunionnais, maire de la ville de Saint-Pierre, notaire et écrivain. Il écrit en 1927 un traité, *Les révélations de l'Océan*, où il explique qu'il voit dans les Mascareignes les vestiges d'un continent primitif peuplé de géants : la Lémurie. Ce continent « matriciel » serait le berceau de l'humanité et aurait réuni l'Inde, les Mascareignes et l'Afrique. Il se base pour cela sur l'observation des montagnes, la ressemblance des langues. Son mythe se répand dans la littérature, chez des auteurs mauriciens, Robert-Edwart Hart (1891-1954), Malcom de Chazal (1902-1981), Camille de Rauville (1910-1986), qui invente le concept d'« indianocéité » à

Tananarive, en 1960. Il voit un lien culturel profond entre les îles de la zone. Le terme d'Hermann, « Lémurie », est employé pour désigner Madagascar par des Français comme Adrien Le Bihan (*Retour de Lémurie*, 1993), et des Malgaches comme Raymond-William Rabemananjara (*Une saison carcérale en Lémurie*, 1990). Son œuvre est republiée à la Réunion depuis 1990 et une revue, *Grand Océan*, a repris son titre pour un numéro, « *Lémuria* », en 1991.

HUGON Barthélémy • Voyageur français, délégué permanent de Sylvain Roux, traitant de la côte Est, il fait en 1808 le trajet d'Andevoranto à Tananarive et y rencontre le roi Andrianampoinimerina, qui est alors âgé de 60 ans. Il évoque devant lui l'épopée napoléonienne, les conquêtes, les réformes intérieures, le système de la Légion d'honneur, toutes choses qui seront imitées par le roi et son successeur Radama I^er^. Il trace de lui un portrait, qui a été interprété faussement par des peintres ultérieurs. Il est le seul Européen à avoir vu ce roi.

IDEALY-SOA • Voir **RAPATSALAHY Paul**.

INGEREZA (-1900) • Frère du roi sakalave Toera, qui s'opposa militairement aux troupes coloniales françaises, il prend le commandement de la résistance sakalave dans le Menabe à la mort de celui-ci, en 1897. Il se rend aux Français en 1900, se fait relever de la charge traditionnelle de garder les reliques sacrées ; celle-ci revient au fils de Toera, le prince Karamy.

JEANNETTE Madame (v. 1903-1981) • Née vers 1903, de son vrai nom Marie-Jeanne, elle est remarquée dès l'âge de 8 ans en gagnant des concours de chants et de danses folkloriques. En 1917, à 14 ans, elle commence au théâtre avec *Rota sy Naomy* de Charlotte Razafiniaina à Tananarive. 1918 marque le début de sa célébrité avec « *Sarobidy* ». En 1920, elle rencontre le compositeur Andrianary Ratianarivo, qui compose pour elle « *Ny hatanorana eo anilan'ny harena* » ; cette chanson devient un tube dans Tananarive et le tandem ne se séparera plus. Madame Jeannette chantera en solo, duo ou trio les trois quarts des 500 chants théâtraux composés par Ratianarivo. En 1922, elle entre dans la troupe « *Telonohorefy* », dirigée par Justin Rajoro et Jacques Rabemanantsoa. En 1929, elle

fonde sa propre troupe, « Troupe Jeannette » en association avec Raketamanga et Andrianary Ratianarivo. Cette troupe joue sans interruption depuis cette date, et a connu des acteurs très célèbres, comme Mama Bako, de son vrai nom Madame Grégoire, qui joua de 1936 à 1997. Madame Jeannette tient le rôle principal dans des pièces essentielles du répertoire, telles l'opéra de Rabearivelo *Imaitsoanala* en 1936, *Ny tsy amoizako azy et Izay mananda no resy* de Jasmina Ratsimiseta, les pièces de Rakoto de Monplaisir. Comblée d'honneurs à cause de sa beauté, de sa voix et de son dévouement à la troupe, elle est décorée par l'État français et l'État malgache. Après sa mort, un timbre est diffusé à son effigie en 1982. Cette troupe professionnelle a sillonné toute l'île pour des tournées. Elle est dirigée en 2003 par Andriambala Joseph, avec Mbato Ravaloson comme metteur en scène, et se produit au théâtre municipal d'Isotry à Tananarive et en province. Elle donne le répertoire classique, avec des pièces de Ramanda, Rosa Beby, Rabearivelo, Rakoto de Monplaisir, qui alternent les scènes parlées et chantées, mais aussi des pièces modernes, écrites par Mbato Ravaloson. C'est la plus ancienne des troupes malgaches puisque la troisième génération est en activité. Elle est considérée comme un élément du patrimoine culturel et continue de faire preuve d'un dynamisme et d'un renouvellement constants.

JEAN RENÉ (règne de 1803 à 1818) • Métis de père français et de mère malgache, il vit sur la côte Est où règne l'anarchie et les guerres incessantes entre clans. Devenu roi, il y rétablit l'ordre en commençant par Tamatave, à partir de 1803. Pendant 15 ans, il administre son royaume en entretenant de bons rapports avec Radama I^{er}. C'est aussi à cette époque que des Betsimisaraka organisent des razzias annuelles aux Comores, où ils vont par mer s'approvisionner en esclaves qu'ils revendent aux Arabes. Ces pratiques affaibliront de manière définitive la civilisation chirazienne des Comores. En 1811, il chasse le chef des Zana Malata (descendants de pirates), et s'en proclame le chef. Après 1822, quand Radama I^{er} conquiert la côte Est, il s'enfuit, puis s'en reconnaît vassal, et collabore avec lui dans une expédition vers le Sud de la côte en 1823. Il est dit *Mpanjakamena*.

JOFFRE Joseph (1852-1931) • Sorti de l'école Polytechnique comme officier du Génie, il est militaire au Tonkin sous les ordres de Galliéni, puis au Soudan avant d'être appelé par Galliéni comme commandant militaire de Diégo. Là, il est chargé de construire, de 1900 à 1903, les batteries, le bassin de radoub, le fort militaire ainsi que les routes environnantes. L'armée française y stationnera jusqu'en 1975. Il rentre en 1903, promu général de brigade, sera en 1911 commandant suprême de l'armée française, vice-président du Conseil de guerre, vainqueur en 1914 à la bataille de la Marne, puis fait maréchal de France. Il reste le site de Joffreville non loin de Diégo, un boulevard et un hôtel à Tamatave, et une rue à Antsirabe à son nom.

JOHNS David (1796-1843) • Missionnaire gallois, il séjourne à Tananarive de 1826 à 1835, regagne l'Europe en 1836, et publie en gallois en 1840 une histoire de la persécution des chrétiens par Ranavalona qui alerte l'opinion et sera une des sources de l'histoire de la mission. Il reste à Maurice en 1841-1843, et traduit en malgache, avec l'aide de John Rainison et Freemann, le futur directeur des écoles de Tananarive, le *Voyage du pèlerin*, qui sera une des sources de la littérature d'édification à Madagascar sous le titre *Fandehanan'ny mpivahiny*. Il meurt à Nosy-Be au cours d'une expédition missionnaire.

JOHNSON William (1842-1896) • Missionnaire protestant anglais, quaker, installé avec sa famille à Arivonimamo en 1896. Lui et sa famille sont avertis de la révolte qui se prépare contre les Français et les étrangers en général et en avertissent le général Duchêne qui ne les écoute pas. Pacifistes, ils restent à leur poste, sachant que des milliers de révoltés armés de couteaux et de haches vont fondre sur eux. Au jour annoncé (22 novembre, jour du *fandroana*), ils sont tous massacrés par les rebelles menalamba, alors que le gouverneur Raphaël Ramanitra avait tenté de leur porter secours avec 20 soldats hova qui sont tués. Une stèle marque l'événement symbolique de l'assimilation entre missionnaires et colonisateurs qui a été faite à ce moment de lutte contre les Français. Depuis, de nombreux Malgaches portent ce nom en prénom, malgachisé aussi en « Rajohnson ».

JONES David (1796-1841) • Gallois issu des milieux anticonformistes anglais, il est le premier missionnaire à arriver à Tamatave en 1818 avec Bevan. Celui-ci meurt ainsi que sa famille. Jones est rapatrié à Maurice, où il apprend la langue malgache. Arrivé à la cour de Tananarive en 1820, il se présente à Radama Ier. Il ouvre la première école à la cour, en 1820, traduit un manuel de catéchisme en 1821, une grammaire malgache qui contribue à fixer la langue, et un *Dikisionary Malagasy* (1835). Son premier culte a lieu en 1824. Il travaille en équipe à la traduction en malgache de la Bible jusqu'en 1835, après quoi il doit quitter le pays sur ordre de Ranavalona Ière, s'installe à Maurice où il meurt.

JOHNSON RAJAONA • Nationaliste membre des VVS, et anticolonialiste véhément. En 1936, il fait partie du Comité du front populaire de Madagascar (CFP) avec Paul Dussac ; ce groupe se transforme en Parti communiste en août 1936 à Tananarive, il en fait alors son bureau ; en 1937, il en devient le responsable pour la région de Tamatave. Ratsimamanga dit de lui qu'il est « vieux hova ». Il suit plutôt la ligne SFIO, militant de gauche très intransigeant. Fin 1937, il s'oppose à Ravoahangy, et retire sa participation au capital du journal du Parti, *Le Prolétariat malgache*. Le 9 décembre 1940, sous le gouvernorat Cayla qui exécute les ordres de Vichy, il est arrêté et interné à Brickaville avec d'autres anciens communistes de la région de Tamatave, Rajaona, Ramahazomanana, Ranaivoson, Ravoarison. En 1946 à Paris, il appartient au cercle qui décida la création du MDRM, mais ne figure pas parmi les fondateurs du mouvement car « il aurait donné par sa présence une étiquette révolutionnaire non souhaitée » (Ratsimamanga). Il est hostile à la candidature de Jacques Rabemananjara comme député en 1946, et rédige le programme électoral violemment indépendantiste du député Raseta. En 1947, il est placé en résidence surveillée en France.

JOUEN Louis (1805-1872) • Jésuite français, il s'embarque avec le R. P. Finaz en 1846, avec l'intention d'aller à Madagascar. Mais l'île est interdite aux catholiques. Il rencontre le R. P. Dalmond, va à Nosy-Be (qui appartient à la France depuis 1841), où l'établissement « La Ressource » accueille des jeunes Malgaches, dont

Basilide Rahidy, qui sera le premier jésuite malgache. Il ouvre une imprimerie pour produire des livres catholiques. Il tente une installation sur la côte Ouest, dans la baie de Baly, mais doit renoncer. En septembre 1856, il se fait passer, avec le R. P. Webber, pour l'aide de camp du docteur Milhet Fontarabie venu de la Réunion opérer Rainimanonja, le frère du Premier ministre. Jouen se fait appeler Duquesne et Webber, Joseph. Après avoir soigné tous les malades qui se présentaient pendant un mois, il rentre à la Réunion avec le docteur Fontarabie alors que le R. P. Webber est autorisé à rester. En 1861, à la mort de la reine, il revient et célèbre une messe devant Radama II. En 1864, il est remplacé par le R. P. Cazet, meurt à Maurice ; il est enterré à Ambohipo.

JUPITER (1861-1938) • Pseudonyme de Rainizanabololona. D'abord secrétaire du Premier ministre Rainilaiarivony, puis secrétaire d'Ambassade à Paris en 1887, muni de 10 honneurs, il est ensuite fonctionnaire de la colonie au service topographique, demande la citoyenneté française en 1909, mais celle-ci lui est refusée. Il démissionne, et devient journaliste et écrivain à part entière, de cette première génération qualifiée de « *Mpanoratra zokiny* ». Il est protestant. Il lance en 1910 le journal *Ny lakolosy volamena*, pro-français mais qui n'est plus autorisé en 1915 à cause d'articles nationalistes. De 1914 à 1916, il est condamné à la résidence fixe. Il dirige en 1930 l'*Antananarivo*. En 1932, il écrit *L'Histoire de la monarchie merina*, mais en 1936, il est contre l'indépendance. Il fonde en 1937 *Madagasikara vaovao*, dont le titre paraît réformiste, mais qui en réalité soutient le gouvernement. Ses positions politiques sont prudentes, il cherche à publier des histoires et des témoignages sur les mœurs des différentes régions, ainsi que le portrait des grandes figures de la littérature malgache. Poète, il introduit en malgache les procédés de versification du français (isométrie, rime en fin de vers). Ses poèmes paraissent dans les journaux, leur thème est presque toujours celui de l'amour pour le pays, le passé perdu, la reine, associé à la nostalgie, et à l'espérance. Il est surnommé « le Prince des poètes ». Certains de ses poèmes ont été réédités en bilingue à Paris par Nirhy-Lanto Ramamonjisoa en 2001. Il écrit des pièces de théâtre, comme *Misiterin'Analamanga*, et des chansons, comme « Lakan-drafitra ».

KINGDOM Abraham • Sujet britannique, il arrive à Madagascar en juin 1886, sans doute appelé par Willoughby. Il propose au Premier ministre la création d'une banque malgache, avec émission de monnaie, et promet l'obtention d'un prêt de 20 millions auprès de la Grande-Bretagne. Madagascar devait payer une indemnité à la France après la guerre de 1885. À Londres où il est envoyé comme représentant de la reine, c'est l'échec. Quand Willoughby est arrêté en 1887, il parvient à rester, mais en 1893, il est à nouveau impliqué dans un complot fomenté par Rajoelina pour chasser son père Rainilaiarivony. Il est arrêté le 8 août, et extradé clandestinement. On s'aperçoit alors qu'il était depuis longtemps un escroc, et avait introduit à Madagascar des piastres mexicaines qui contenaient moins d'argent que la nouvelle monnaie.

LABORDE Jean (1805-1878) • Né à Auch dans le Sud de la France, cet aventurier part chercher fortune aux Indes en 1827, mais fait naufrage au large de Madagascar en rentrant, en 1831. Il échoue à l'embouchure de la Matitanana, au Sud-Est, puis est recueilli par Napoléon de Lastelle, qui le recommande à la reine Ranavalona I^{ère}. Il atteint Tananarive en 1832 et commence à installer à Ilafy une fabrique de canons, de fusils et de couteaux. À partir de ces premiers succès, il obtient la confiance et les faveurs de la reine qui a besoin de ses produits et lui fournit gratuitement une abondante main d'œuvre forcée. À partir de 1837, il transporte le site à Mantasoa, où il crée une véritable ville industrielle, comportant des barrages, une fonderie, des fabriques de savon, porcelaine, ciment, verre, papier, pigments pour peintures, soie, lin, une cité, une école, un zoo. Il acclimate des plantes, des animaux. 20 000 hommes ont été réquisitionnés pour travailler sur le site qu'en 1845 la reine vient admirer escortée de 19 000 soldats. Il installe aussi un domaine agricole à Lohasaha, avec des rizières, des vergers, des plantations de café, de canne à sucre, et une rhumerie. Là aussi, des plantes sont importées de Chine et de Ceylan. Mais la reine est assaillie de jaloux, qui la convainquent de faire administrer l'épreuve du *tanguin* (ordalie) aux ouvriers du site : 900 sur 1 500 meurent d'un coup en 1845.

Il est à présent riche et puissant, le plus haut dignitaire de la cour, admis dans la caste des Andriamasinavalona, élevé au rang de 16 honneurs. Il est nommé en 1836 précepteur officiel du fils de la reine, le prince Rakoto, qui l'appelle « Papa », et auquel il inculque le goût de la liberté et l'admiration de l'Occident. En 1838-1839, il fait construire le palais de Manjakamiadana, puis le Besakana, un bassin, un zoo et deux autres résidences, dans l'enceinte du *Rova*, le mausolée de Rainiharo. Il se fait construire une maison à proximité, entièrement en bois (y compris les tuiles) qui existe toujours. Mais la reine est de plus en plus tyrannique, il en a été victime à Lohasaha, il trempe donc dans le complot qu'organise Rakoto en 1857, et qui vise à renverser sa mère. Il échoue, et tous les étrangers sont chassés en 24 heures. Il s'enfuit à la Réunion, sans rien emporter de ses richesses fabuleuses. Dès son départ, tous les sites sont saccagés par les ouvriers qui ont souffert ; tous ses biens sont pillés. Il ne reviendra qu'à l'avènement de Rakoto, devenu Radama II, le 26 août 1861. Il favorise alors la signature de la Charte Lambert (novembre 1861). Consul de France jusqu'à sa mort en 1878, il recevra l'explorateur Alfred Grandidier. Il est inhumé à Mantasoa, où sa maison existe toujours.
En 1886, Boot, un ingénieur du gouvernement malgache, achète le domaine ; Galliéni le lui échangera en 1896 contre une concession forestière. Le personnage de Jean Laborde fait exception dans l'histoire des étrangers ayant vécu à Madagascar. Son extraordinaire ascension et sa chute inspirent encore des livres *Chants de corail et d'argent* de Laurence Ink, en 2001. Une rue à Diégo et un hôtel à Tananarive portent son nom.

La Case Vacher de (vers 1628-1671) • Français de La Rochelle, de son vrai nom Le Vacher, il débarque en 1656 au Nord-Ouest de Madagascar. Quand la colonie française arrive en 1663, il s'enfuit dans la vallée d'Ambolo et épouse la fille d'un chef. Il aide la colonie de Fort-Dauphin à se ravitailler, repousse Dian Manana. Devenu allié des Antemoro après les avoir combattus, il devient un de leurs héros dont l'histoire est consignée dans les *sorabe*. La tradition orale antaisaka rappelle aussi ses campagnes. Installé à l'embouchure de la Matitana, il fait du commerce avec les Européens : miel, cire, bois, esclaves contre des fusils et des munitions. En 1666, il est

envoyé chez les Bara pour y rafler des bœufs pour la colonie française, qui achète le riz de ses concessions. Il encourage les Français à entamer des conquêtes, mais la Compagnie des Indes se détourne de l'île. Il est nommé major en 1670, mais la France abandonne le poste, ne gardant que Sainte-Marie, Antongil et Bourbon. La colonie de Fort-Dauphin est abandonnée en 1674. Homme d'action, il n'a pas laissé de documents, alors qu'il avait exploré de vastes régions du Sud.

LAMBERT Joseph (1827-1873) et **Henri** (1828-1859) • Ces deux frères bretons quittent la France en 1850 pour monter des affaires dans l'Océan indien. Ils nouent des relations politiques sans mandat officiel avec les autorités à Madagascar puis à Mohéli pour Joseph, à Aden pour Henri. Audacieux, ils ont des succès: la flottille de Joseph sauve les troupes de Ranavalona Ière à Fort-Dauphin en 1855, la ligne de vapeurs d'Henri entre Maurice et Aden fonctionne dès 1856. Ils acquièrent une influence spectaculaire sur les souverains malgaches : Joseph exploite une mine de charbon dans le Nord, introduit clandestinement le jésuite Finaz à la cour puis joue quasiment le rôle de père auprès du futur Radama II. Il suscite son admiration pour l'Occident et tente (en vain) de convaincre la France de le soutenir dans un coup d'Etat avant d'entreprendre la colonisation. Le complot de 1857 découvert par la reine, il est chassé mais revient après sa mort en 1861, tout comme Laborde. Radama II le fait alors duc d'Emyrne et lui octroie en 1862, par la « Charte Lambert », le monopole dans l'exploitation du sous-sol malgache moyennant 10% des ressources. Il obtient en même temps le droit de battre monnaie. Cette charte n'a pas le temps d'être appliquée car Ranavalona II la rompt dès son accession au trône, ce qui donnera à la France un prétexte pour exiger des indemnités et justifiera des débarquements militaires. Les vastes entreprises des deux frères se terminent mal car la France ne les soutient pas. Henri ne trouve plus d'engagés à Aden et meurt près de Djibouti, Joseph meurt aux Comores. Le souvenir de leurs intrigues, dans le contexte de rivalité entre la France et l'Angleterre, contribue à alimenter un sentiment anti-français à la cour de Tananarive. Aujourd'hui, seul l'hôtel Lambert à Tananarive rappelle leur histoire.

LAROCHE Hippolyte (1848-1914) • Ami personnel du président de la République Félix Faure, esprit conciliateur, il est d'abord préfet, puis est nommé résident général à Tananarive en 1896, après la chute de la capitale le 30 septembre 1895. Il suit des cours de malgache, veut ménager la royauté, accueille les pasteurs protestants français en remplacement des Anglais (il est lui même protestant), et minimise l'action de rébellion contre l'invasion française. Mais il passe pour faible aux yeux du ministre des Colonies Lebon, qui le tient même pour responsable de la révolte des Menalamba. Il est remplacé par Galliéni qui, militaire, aura pour consigne d'être plus ferme, et fera fusiller Ratsimamanga et Rainandriamampandry. Voulant marquer son passage malgré son amertume, il signe la veille de son départ, le 26 septembre 1896, le décret d'abolition de l'esclavage, dont les conséquences sociales n'ont en rien été analysées. En 1904, il a écrit des *Mémoires*, restées inédites. À son retour, il est élu député.

LASTELLE Napoléon de (1802-1856) • Napoléon de Lastelle grandit dans une famille où la course à la voile était synonyme à la fois de vie aventureuse des corsaires et de haine envers les Anglais. Déjà marié et installé à l'île Maurice alors française, son père préféra en 1810 divorcer en y laissant sa famille plutôt que de devenir sujet britannique. Napoléon, après une éducation en France et de par les mers du monde, débarque à Tamatave sur la côte Est de Madagascar en 1828 pour y pratiquer le commerce avec Maurice et Bourbon (la future Réunion) où les plantations ont besoin de main d'œuvre, du riz et des bœufs de Madagascar. L'ambitieux Malouin, qui rêve d'imiter le bâtisseur mauricien La Bourdonnais, se lance dans les affaires grâce aux capitaux du réunionnais de Rontaunay, lui aussi issu de ces familles entreprenantes éparpillées entre les trois îles. Au terme d'alliances aussi bien avec la noblesse locale qu'avec les souverains qui, depuis la lointaine capitale Tananarive dominent peu à peu les peuples des côtes, de Lastelle reçoit des terres, investit, défriche, plante de nouvelles essences, installe des sucreries et des distilleries avec des machineries importées à grands frais. Il exporte et importe massivement, partageant les bénéfices avec ces lointains politiques et partenaires qui lui fournissent terre et esclaves. Jusqu'à 2200 hommes travaillent pour lui au titre de la réquisition royale.

En 1845, assimilé à la famille royale grâce à un titre de « prince », il brasse des millions, règne sur plusieurs vastes complexes et domaines, ses marchandises mobilisent 60 navires et 1000 marins. Son prestige est alors aussi grand à la cour de Ranavalona 1ère son associée que parmi les autres traitants. Mais sa richesse, son ambition affichée, sa collusion avec le pouvoir par ailleurs intraitable vis-à-vis des Européens et des chrétiens malgaches persécutés, lui valent la méfiance des responsables politiques français comme anglais et la jalousie d'autres Français. Affichant à la fois le projet de développer Madagascar, de collaborer avec ses souverains et d'apporter le pays à la France afin qu'elle le « civilise », il est victime des politiques des uns et des autres. En 1845, il échappe à l'expulsion qui frappe tous ses concitoyens mais une malheureuse tentative de débarquement français ayant entraîné la fermeture des ports par la reine, ses affaires commencent à décliner. Il doit alors combattre de tous côtés pour sauver ses affaires. La France ne le suit pas dans son projet de colonisation et la reine n'autorisera la reprise du commerce que 5 ans plus tard. Au fil des années, la concurrence avec les Anglais, les querelles internes et les difficultés de tous ordres entraîneront le déclin irrémédiable de cet empire industriel aussi spectaculaire qu'éphémère.

LAULANIÉ Henri de Sainte-Croix de (1920-1995) • Jésuite français, ingénieur agronome de l'Institut de Paris, arrivé à Madagascar en 1962 pour être conseiller agronome. Il sillonne l'île pour donner des conseils en matière d'exploitation agricole et de zootechnie. Il crée plusieurs centres de formation ruraux et appuie de nombreuses ONG destinées aux paysans. Il est aussi l'auteur d'un programme de formation générale à distance pour ruraux (*Tefy saina*). Mais surtout, il a mis au point depuis 1983 une nouvelle façon de cultiver le riz dite SRI (Système de riziculture intensive) qui permet d'augmenter considérablement le rendement et qui consiste en un repiquage brin par brin du riz suivi d'un sarclage.

LEGROS Louis • Architecte français, arrivé de Maurice en 1819, il est le concepteur de la *tranovola* dans l'enceinte du *Rova*, au Nord-Ouest vers 1824. Cet édifice en bois était décoré de dessins incrustés d'argent et de clochettes, également en argent. Il introduit à

Tananarive la construction en briques de maisons devenues par la suite le modèle de la maison classique en Imerina, avec des toits à deux pentes, un étage, et une varangue avec colonnettes. Il construit en 1825 pour le roi Radama I^{er} le palais de Soanierana, une réplique de la maison du gouvernement de Maurice. La construction ne sera achevée que sous Ranavalona I^{ère}. Il a formé de nombreux artisans malgaches au travail du bois.

Le Myre de Vilers (1833-1918) • Ancien Gouverneur de Cochinchine, il est envoyé comme premier Résident général à Tamatave le 29 avril 1885. Le 14 juillet 1885, en sa résidence d'Andohalo, il célèbre la fête française et supprime le *fandroana* (bain de la reine) pour la première fois. Après le traité du 17 décembre 1885 mettant fin à la première guerre franco-malgache, il a pour mission de faire appliquer celui-ci : réclamer l'indemnité de guerre, faire souscrire l'emprunt auprès du Comptoir National d'Escompte (et non auprès de l'Anglais Kingdom), et céder en contrepartie l'évacuation du port de Tamatave qui sera effective seulement en 1887. En 1888, il pousse le gouvernement malgache à envoyer une expédition guerrière contre les Bara. Après l'échec de celle-ci, une deuxième dirigée par Ramahatra réussira. Il quitte Madagascar en mars, revient en septembre comme député, repart en juillet 1889 après avoir fondé l'observatoire de Tananarive, enfin revient en 1894, chargé d'un traité établissant le protectorat de la France. Celui-ci étant refusé par Rainilaiarivony, il amène donc le pavillon français en 1895, et évacue les ressortissants ; c'est l'expédition militaire. Rentré en France, député, il siège à la Chambre le jour de l'annexion de Madagascar comme colonie (6 août 1896), mais demande, avec le ministre Lebon, que des mesures soient prises avant de supprimer l'esclavage. La Chambre refuse, et Laroche annonce de façon soudaine cette suppression en septembre 1896. L'école qui porte son nom à Tananarive a été fondée par Galliéni en 1897 pour 230 élèves, et a formé tous les fonctionnaires de la colonisation, interprètes, maîtres d'école et administratifs. En 1899, il accueille Galliéni de retour pour un congé, et lui remet des médailles, de la société antiesclavagiste, de l'Alliance française, et de la société d'acclimatation. Une rue porte son nom à Antsirabe et à Diégo.

LYALL (-1829) • Médecin anglais, nommé représentant du gouvernement britannique en remplacement d'Hastié en 1826, il donne des conseils à Radama I[er], son ami, sur l'organisation de son armée. Ayant déjà rencontré et soigné le roi à Tamatave en 1827, il est appelé à la cour, et n'arrive à Tananarive que deux jours après la mort de Radama I[er] dont il ne pourra voir la dépouille, ce qui alimentera les rumeurs sur les causes réelles de la mort du roi. Ranavalona (Mavo), aussitôt arrivée au pouvoir et sur les conseils d'Andriamihaja, veut dénoncer les accords passés avec les étrangers, et le somme de partir dans les 24 heures. Il n'obéit pas, la reine ordonne alors d'encercler sa maison, et d'y faire introduire des serpents : affolé, il se sauve et, sous le choc, devient fou. Il est envoyé à Tamatave puis à Maurice, où il meurt peu après, en 1829. Il est une des premières victimes étrangères de Ranavalona I[ère]. Cet acte contribuera à éveiller à son égard la suspicion du gouvernement anglais, qui, après lui, n'aura plus de représentant officiel durant tout le règne de la reine. Il a laissé *Le journal de Robert Lyall*, publié à l'Académie malgache en 1954.

LYAUTEY Louis (1854-1934) • Officier français, il fait toute sa carrière dans les colonies : dans le Sud algérien (1879-1882), au Tonkin avec Galliéni en 1894, à Madagascar en 1897-1903, puis en Algérie (1903-1912), enfin au Maroc où, après la pacification militaire, il organise le pays comme Résident général. À Madagascar, il lutte contre les Menalamba en 1897, en particulier contre Rabezavana avec lequel il négocie sa reddition via Rainianjanoro, dans le Nord de l'Imerina en mai 1897. Il est le fondateur d'Ankazobe en 1897, et réorganise la vie économique autour des villages contrôlés. Après un retour bref en France en 1899, il repart pour le Sud en 1900, où il dirige un tiers de l'île, siège à Fianarantsoa où sa maison existe encore. Il arrive à Fort-Dauphin en 1901. Il a le souci que la domination militaire permette le développement économique grâce à la paix. Il rentre en France en 1902. Il laisse plusieurs ouvrages, *Dans le Sud de Madagascar* (1903), une correspondance *Lettres du Tonkin et de Madagascar* (1894-1899, publiées en 1946). Le plus grand boulevard de Toliary (Tuléar) porte toujours son nom.

MAHY François de (1830-1906) • Français de la Réunion, médecin, député républicain de 1870 à 1906, journaliste, président de la Société de géographie à Paris, il a contribué avec vigueur et de bien des manières à la propagande colonialiste, en publiant *Le régime politique aux colonies* (1872), *Le jury aux colonies* (1873), en assistant à de nombreuses manifestations et, surtout, en étant très actif à la Chambre des députés, où il anime le groupe favorable à la colonisation avec Le Roy, un autre député réunionnais. Il est très écouté dans son plaidoyer en faveur des Réunionnais pauvres, les « Petits Blancs », qui demandent « l'incorporation » de Madagascar depuis 1845. Pendant 35 ans, il tente de convaincre du bien-fondé de l'annexion par la 3e République, discréditant les protestants accusés d'être soutenus par les Anglais, utilisant les documents anciens arguant de liens entre les pays. Ministre de la Marine et des colonies quelques mois en 1883, il envoie l'expédition de l'amiral Pierre bombarder Tamatave et pousse au vote des budgets de la guerre de 1883-1885, qui sera perdue, puis de l'expédition de 1895 ; il demande à la Chambre de soutenir Galliéni dans sa politique de fermeté. Quand les créoles peuvent s'installer à Madagascar, on s'aperçoit que cela entraîne des pertes pour la Réunion, qui n'est plus attractive pour les investisseurs, et rattachée administrativement à Madagascar (et non l'inverse). Les « Petits Blancs » ont bien du mal à se développer. L'œuvre de François de Mahy, persévérante, n'a donc pas entraîné la ruée vers un Eldorado qui avait été rêvé.

MALLET Robert (1915-2002) • Professeur de lettres français, il est nommé en 1959 professeur de littérature française à Tananarive au moment où la nouvelle université de Madagascar est en projet. Il contribue à fonder la Faculté des Lettres et en est le premier doyen en 1962. Il met en place une radio universitaire qui émet chaque jour, monte des pièces de théâtre de Jacques Rabemananjara (*Les boutriers de l'aurore* en 1963, *Agapes des dieux* en 1964) dont il est l'ami, et pour lequel il préface en 1972 *Les Ordalies*. Il rencontre aussi Flavien Ranaivo, dont il préface *Retour au bercail* en 1962, préside le jury du prix Akbaraly, donne des conférences. Mais surtout, il dirige des missions de recherche sur l'art sakalave puis sur la poterie, recueille des collections qui vont au Musée national d'art et de civilisation malgaches de Tananarive.

Poète lui-même, touché par le Sud, il en tire un recueil de poèmes intitulé *Mahafaliennes* en 1961, puis un roman, *Région inhabitée* en 1964. Il rentre en 1964 pour diriger l'université d'Amiens, en restant attaché à Madagascar de façon définitive, comme en témoignent ses riches collections de statues, poteries, photos et les nombreux documents présentés au musée de sa ville natale, Abbeville (Somme). De 1968 à 1980, il est le recteur de l'Académie de Paris. Durant cette période, il est parmi les fondateurs de l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française (AUPELF) qui œuvre toujours à Madagascar, et la dirige de 1972 à 1975.

Malzac Victorin (1840-1913) • Prêtre, lexicologue, grammairien et historien, il fait partie des douze hommes que Galliéni choisit pour fonder l'Académie malgache en 1902. Il met au point le manuscrit du *Dictionnaire malgache-français* laissé par le R.P. Abinal et l'imprime en 1888. Il publie ensuite son *Dictionnaire français-malgache* en 1893, puis un *Vocabulaire français-malgache* en 1900, une *Grammaire malgache* en 1908. Ces ouvrages seront réédités plusieurs fois : la grammaire en 1960, les dictionnaires en 1970 et 1987. Sa grammaire sera la plus utilisée pendant la période coloniale. Il est aussi l'auteur de *Histoire du Royaume hova*, édité en bilingue en 1899, en 1902, en français en 1912 et 1930.

Mama Bako (1916-1998) • De son vrai nom Philomène Rabakoarisoa, elle est fille d'une chanteuse de *hira gasy*. Elle commence à faire du théâtre dans la troupe Jeannette à Tananarive, en 1936, dans le conte de Rabearivelo : *Imaitsoanala*. Elle jouera jusqu'à plus de 80 ans dans le théâtre traditionnel, à plein temps pendant les années fastes, 1940 et 1950. Elle a pour amis Rabearivelo et le musicien Ratianarivo, inspire des chansons, dont « Bako », et aime l'esprit saltimbanque. Elle épouse en 1936 le Français Paul Grégoire et continue à jouer, symbolisant peu à peu ce théâtre élégant, moralisateur, empreint d'un charme un peu désuet, qui veut être le porte-parole d'une malgachitude. De 1992 à 1997, elle est présidente d'honneur du FMTM (*Fikambanan'ny mpanao teatra malagasy*) et présidente d'honneur de la troupe Jeannette dans laquelle elle joua durant 62 ans consécutifs.

Mannoni Octave (1899-1989) • D'origine corse, il fait des études de philosophie à Strasbourg, puis est professeur au lycée Galliéni de 1926 à 1945. Poète, il fait partie du groupe littéraire de Pierre Camo. Il publie des poèmes dans *18° latitude Sud*, puis, en 1938-1939 dans la revue *Du côté de chez Rakoto*. En 1945, il est chef du service de l'information, responsable de *La Revue de Madagascar*, organe de la propagande. Ayant pris position pour l'indépendance, il est obligé de rentrer en France. Il commence en 1946 une psychanalyse avec Jacques Lacan et, devenu psychanalyste en 1948, il écrit *Madagascar, Psychologie de la colonisation*, publié en France en 1950, où il propose une interprétation psychanalytique des événements de 1947. Il y montre que « le nègre est la peur que le Blanc a de lui-même », donc qu'il a besoin du Noir pour refouler son complexe d'infériorité, le colonialisme est l'apanage des faibles. Il y accuse les Malgaches d'avoir un complexe de dépendance, entretenu par la valorisation de l'Occidental, qui le conforte dans son infantilisme. Ce livre, qui justifie psychologiquement la colonisation, fut, à l'époque, fortement contesté par le marxiste Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* en 1951 et par Aimé Césaire dans *Discours sur les Blancs* en 1955. Encore aujourd'hui, des interprétations contradictoires de cet ouvrage circulent. En 1951, il publie à Paris *Lettres personnelles à M. Le Directeur*, où il montre l'absurdité de l'administration coloniale. Comme psychanalyste, il publie *Freud* (1969), *Fictions freudiennes* (1978), *Un commencement qui n'a pas de fin* (1980) et appartient à l'école Freudienne de Paris jusqu'à la dissolution de celle-ci, en 1980. Il collabore à des revues, *Psyché*, *Les Temps modernes*, *Esprit*. En 1982, il est le cofondateur du « Centre de formation et de recherches psychanalytiques ». Il n'est pas retourné à Madagascar, mais sa thèse est encore citée par certains historiens à propos de 1947.

Mariano Luis (1582-1634) • Jésuite portugais qui s'embarque pour Madagascar en 1613, dont il fait le tour : Boina, Ouest, Cap Sainte-Marie, Tolagnaro, où il découvre les descendants de naufragés portugais de 1527. Il demande au roi tanosy de Fanjahira de lui confier son fils, afin de l'élever dans la foi chrétienne. Malgré son refus, Andria Ramaka, douze ans, est embarqué et emmené à Goa (Comptoir portugais en Inde), où il est baptisé et instruit

pendant trois ans, dans l'espoir d'en faire le premier prêtre du Sud et ramené en 1616. Mariano et les Jésuites tentent une nouvelle implantation après celle de 1613, en vain. Il a le temps de recueillir des traditions, en particulier sur l'origine des Zafi-Raminia, qui seront utiles ultérieurement aux chercheurs. Le roi leur est très hostile, si bien que Mariano et son équipe partent sur la côte Ouest, s'installent dans le Menabe. Là, personne ne les chasse mais leur influence spirituelle est nulle. Ils élaborent des cartes en 1613-1614 avec le capitaine d'Azevedo et, en 1618, embarquent pour le Mozambique. En 1619, Mariano revient dans le Boina, puis en 1620 reconnaît la région de la Betsiboka. Son dernier document date de 1630, quand il va voir le roi Anorontsangana, dans l'Ouest. Ses documents, outre les cartes qui seront copiées ultérieurement par d'autres voyageurs, sont des témoignages sur le trafic d'esclaves, décrit en 1613 dans la baie du Boina, où les sakalaves vendent les esclaves merina, ou bien les pratiques telles que le tromba, décrit dans un rapport de 1617. Il pouvait d'autant mieux comprendre les sociétés côtières, qu'il parlait le malgache et les langues des côtes africaines, où il se retira après son départ de Madagascar.

MASOANDRO • Roi bara contemporain de Radama II (1861-68), qui fut appelé après sa mort Ndriamboniarivo. Il vivait de façon indépendante des Merina, et résidait sur une hauteur, dans la plaine Ivohibe. Radama II avait accepté de déplacer sa garnison de 75 km plus au Nord, à Ambohimandroso.

MAYEUR Nicolas (1747-1809) • Français de l'île Maurice, il arrive à Foulpointe en 1762, et sert déjà d'interprète au chef de traite. Il fréquente le roi Andrianjanahary jusqu'en 1867. En 1869, il est nommé traitant voyageur et va acheter des esclaves. En 1770, il est chef de poste à Foulpointe et va à Moramanga. Il est à son compte de 1772 à 1774, puis est recruté par Benyowsky, pour lequel il fait des voyages d'exploration et de ravitaillement : en 1774 dans le Menabe, en 1775 dans le Nord, en 1777 à Vatomandry et Antsirabe. Bon marcheur, il parcourt la côte Est en direction du Nord, observe les Antakarana, révèle les monuments anciens de Vohémar, puis en 1774 va de Maroantsetra vers le centre. Envoyé par Benyowsky en Imerina, il en donne la première description en 1777 après un mois

de séjour à Tananarive auprès du roi Andrianamboatsimarofy, mais en 1779, à la dissolution du « corps des volontaires de Benyowsky », il déserte. Il est au service de la compagnie de traite Cury et Leroux. En 1785 et en 1787, il retourne à Tananarive, mais la guerre sévit, avec entre autres Andrianampoinimerina. Il révise un *Catéchisme malgache* vers 1780, où le Français Durocher reprend celui de Flacourt de 1657. Il quitte l'île en 1788, se retire à Maurice et y rédige ses récits de voyage, qui ne seront lus qu'après sa mort. Après un dernier voyage à Madagascar en 1796-1797, il meurt ruiné.

Minault Paul (1858-1897) • Missionnaire protestant français, il arrive avec Benjamin Escande en 1897 dans le Betsileo. C'est l'époque de l'insurrection menalamba et de la guerre scolaire entre protestants et catholiques français qui veulent reprendre l'avantage, en disant que le protestantisme est nourri par les ennemis anglais. Les deux jeunes Français sont assassinés le 21 mai 1897. La plus célèbre école protestante de Tananarive, fondée en 1901, porte son nom. Elle a accueilli et formé nombre d'écrivains, comme Jean Narivony, E. D. Andriamalala ou Dox, avec des méthodes qui encourageaient l'expression personnelle en malgache. Il laisse un ouvrage *De la patrie terrestre à la patrie céleste* (Delachaux et Niestlé, 1897).

Misson • Marin provençal d'origine huguenote, qui s'embarque en 1690 sur le navire de Louis XIV « La Victoire » à destination des Antilles. Mais le navire est attaqué, les officiers tués. Misson prend alors le commandement, avec un prêtre italien également à bord, Caraccioli, et le navire se fait pirate. Après l'Afrique, les Comores, ils atteignent la baie de Diégo-Suarez. Ils ont déjà accumulé des butins, la reine d'Anjouan leur donne 300 hommes. Ils veulent construire une ville et une colonie. Ce sera « Libertalia », où les citoyens, les « Liberi », seront traités en égaux, où le drapeau portera la devise « Générosité Reconnaissance Justice Fidélité ». Ils bâtissent deux fortins pour garder la baie, rapportent régulièrement des armes, des hommes, et des richesses de leur chasse aux riches navires qui rentrent des Indes, dont ils délivrent les esclaves trouvés à bord. Caraccioli fait escale à Bourbon vers 1699. Leur colonie regroupe des Anjouanais, des Portugais, des Hollandais, des Français, des Anglais. On y invente une langue commune, imprime

les lois respectées sans contrainte. C'est une sorte de communisme primitif, avec partage des biens, égalité entre races, une société idéale coupée du reste du fonctionnement du monde, encerclée par des murailles de pierres. Ces gens entretiennent de bonnes relations avec les Malgaches du voisinage, jusqu'au moment où ceux-ci les attaquent de nuit. De nombreux membres, dont Caraccioli, sont massacrés tandis que Misson s'enfuit par bateau dans le Sud, mais meurt en tentant de rentrer en France. Un compagnon anglais, Thomas Tew, parvient à s'échapper, et finira sa vie, tranquille, en Amérique. Pendant trois siècles, on a cru à l'historicité de ce personnage, mais depuis 2000, Nivo Gallibert avance qu'il pourrait n'être qu'un personnage de roman utopique décrit dans l'ouvrage de 1728, *Histoire générale des pirates* publié à Londres par Defoë sous le nom de Johnson.

Mizael Pierre (-1985) • De son vrai nom Rakotoarijaona, appelé Sifu Pierre Be, il est le chef des adeptes de Kung-Fu dans Antananarivo en 1985. Il dirige une formation très importante de jeunes, très entraînés, très disciplinés, armés, dans des années 1980 où le climat d'insécurité est à son comble dans la capitale. Les jeunes chômeurs soutenus par le régime, les TTS (« Tary, Tonga, Saina »), pillent les magasins, ceux des Indiens en particulier, font des rapts vers leur camp Pochard, dans la ville. En juillet 1985, les Kung-Fu poursuivent les TTS, attaquent le camp. La nuit du 1er août, une opération militaire déploie les blindés dans la capitale, tire à l'arme automatique et fait le siège des Kung-Fu à leur camp de Soarano. Pierre-Be est tué, un procès est intenté contre les membres de son mouvement. Il est devenu un mythe pour les jeunes adeptes des arts martiaux et le symbole d'un régime répressif. Le président Zafy Albert l'a réhabilité sous la 3e République et son fils, lui aussi maître du Kung-Fu et producteur de cinéma, a produit en 2003 un film inspiré de sa vie, *Misterin'i Grand Maître Pierre Be*.

Mondain Gustave (1872-1954) • Professeur de physique français, à Toulon, puis pasteur et missionnaire. Il arrive à Madagascar en 1897 comme directeur des écoles protestantes pour remplacer les Anglais de la LMS qui avaient créé 800 écoles avec 30 000 enfants. Il reste 40 ans, pendant lesquels il dirige l'école pastorale Paul Minault,

le collège d'Ambohijatovo, prend aussi des postes pastoraux, puis il devient président de la mission protestante pour tout Madagascar. En 1916, au moment du procès des nationalistes VVS, il intervient auprès de l'administration pour faire libérer le pasteur Ravelojaona, impliqué, et l'encourage à quitter Madagascar. Il écrit de nombreux ouvrages. Il laisse une thèse de théologie à Montpellier, *Études sur les idées religieuses des Hovas avant le christianisme*, une biographie en collaboration avec Chapus : *Un homme d'État : Rainilaiarivony*, des ouvrages sur les chrétiens malgaches : *Rafaravavy Marie, une martyre malgache* (1929), *Consciences malgaches* (1906), *Un siècle de mission protestante à Madagascar*, un témoignage sur le courage des soldats malgaches pendant la guerre, *Nos indigènes mobilisés* (1920) et plusieurs recherches ethnologiques : *Le rôle religieux de la femme malgache*, *Angoisses et délivrances*, *Raketaka*, *Mœurs malgaches. Tableau des mœurs féminines malgaches dressé à l'aide de proverbes et de fady* (1925, publié à Alger), *Histoire des tribus de l'Imoro au 17e siècle, d'après un monument historico-arabico-malgache*. Il a aussi écrit de nombreux articles et des manuels scolaires d'histoire. Il a été membre de l'Académie malgache. Une rue de Tananarive porte son nom.

Monja Jaona (1910-1994) • Ce natif de Tuléar fut toute sa vie un rebelle, engagé politiquement dès 1935. Aîné de sept enfants, il rejoint à pied à l'âge de 19 ans les plantations du Nord où il travaille et découvre l'exploitation des Antandroy ignorants de leurs droits. Il rencontre en 1930 Ralaimongo qui sera pour lui un modèle de lutteur. Il fait la connaissance du pasteur protestant Vernier qui lui apprend à lire et écrire, il se convertit au christianisme et poursuit ses études à l'école protestante de Marovoay en 1932-1933. En 1934, il regagne l'Androy, étudie à la mission luthérienne. Il en est renvoyé en 1938 car il a gagné un procès contre des fonctionnaires coloniaux. Il semblerait qu'il ait déjà adhéré au parti communiste de la région de Madagascar (PCDM) en 1936 et aurait fait venir à Tananarive des chefs antandroy pour y rencontrer de hauts responsables. À partir de 1938, il consacre sa vie à la lutte pour la défense de la paysannerie, ce qui l'amène à effectuer un premier séjour en prison. Le pasteur Vernier lui permet de rencontrer le gouverneur de Coppet. En 1939-1940, il est engagé volontaire des Forces fran-

çaises libres mais rebrousse chemin à l'armistice. Il est mis en résidence surveillée de juillet à septembre 1940 à la station agricole du lac Alaotra mais s'enfuit vers le Sud. Repris à Fianarantsoa, il est envoyé à Ambila-Manakara où il travaille dans les marais jusqu'en 1946. En 1943, il rencontre Ravelonahina : ensemble ils fondent la société secrète *Jiny* (ou Jina), basée sur la lutte armée pour chasser les colons. Ils encouragent les ouvriers à boycotter les récoltes de café dans les plantations (30 % sont perdues en 1945). Libéré à Manakara en juillet 1946, il recommence la propagande électorale dans le Sud en faveur du candidat MDRM Jacques Rabemananjara et de la société Jiny ce qui lui vaut d'être condamné à cinq ans de prison à Fort-Dauphin le 4 septembre, pour incitation à la révolte. Il ne participe pas au soulèvement du 29 mars 1947 et sera juste cité à comparaître au tribunal en 1948. Libéré le 4 septembre 1950, il reste dans le Sud, se fixe à Tuléar en 1955. En 1958, il fonde le parti MONIMA (*Madagasikara otronin'ny Malagasy*, « Madagascar aux Malgaches »), mouvement national pour l'indépendance de Madagascar, dont on estime à 270 000 le nombre de membres en 1971. De 1959 à 1961, il est maire de Tuléar. En 1970, il effectue une tournée dans quatre pays communistes, dont la Chine et l'Albanie, qui lui auraient apporté de l'aide. En 1971, il est l'inspirateur de la grande révolte du Sud réprimée par Tsiranana, qui commence le 1er avril par l'attaque d'une gendarmerie ; un mandat d'arrêt est alors lancé contre lui et le MONIMA est dissous. En 1975, il soutient le futur président Ratsiraka dans son ascension vers le pouvoir mais en janvier 1977 il se retire de son Front national pour la défense de la révolution (AREMA). En 1982, il se présente aux élections présidentielles contre Ratsiraka, est battu et lance des mots d'ordre de grève générale. Il est alors démis de ses fonctions de CSR (conseiller suprême de la révolution) par le président qui le place, à partir de 1983, en résidence surveillée dans un camp militaire du Sud jusqu'en décembre où il est élu député Monima. Jusqu'à sa mort en 1994, il ne cesse le combat politique soutenant de nouveau le président Ratsiraka notamment durant les mouvements de 1991.

NACQUART Charles (1618-1650) • Membre de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul, il s'embarque en 1648 pour Madagascar avec Etienne Flacourt et Nicolas Gondrée (1619-1648), qui meurt

en arrivant à Fort-Dauphin. Il apprend le tanosy et le sorabe et veut s'intégrer à la population voisine de la colonie française. En 1657, il compose un catéchisme en langue tanosy. Ce document est écrit en caractères latins, il y reprend les termes religieux utilisés dans les sorabe d'origine musulmane en adaptant leur contenu aux notions propres au christianisme. Ce travail sera poursuivi à sa mort par Bourdaise puis publié en France par Flacourt mais restera isolé jusqu'au XIX^{e} siècle, quand les Anglais fixeront à nouveau la langue malgache. Il est très actif : en 18 mois, il célèbre 77 baptêmes et 10 mariages. Il meurt le 29 mai 1650, après quoi les deux communautés vont s'affronter violemment jusqu'au départ des Français.

Narivony Jean (1898-1998) • Poète formé au collège protestant Paul Minault comme Rahaingoson et Samuel Ratany, il bénéficie de ce lieu de profonde stimulation intellectuelle et artistique. Il devient enseignant. En 1920, il collabore avec Ny Avana Ramanantoanina et Bolespara aux journaux *Akon'Iarivo* et *Franco* sous le pseudonyme de J. Venus, puis à *Ny Mpandinika*. Il publie des poèmes et de la prose. En 1926, il publie le livre *Amboara voafantina* en collaboration avec Rodlish. En 1929, il collabore à la revue poétique *Kalokalo Tatsinanana*, puis avec Rajaonah, à l'encyclopédie *Firaketana*. Il écrit deux pièces de théâtre : *Andry boboka* et *Navoakan'ny fasana*. Il publie des poèmes dans de nombreuses revues : *Ny Fandrosoam-baovao*, *Ny Mpandinika*, *Ranovelona*...

Nenilava (1920-1998) • De son vrai nom Germaine Volahavana, née dans le Sud, elle reçoit en 1941 une vision où Jésus-Christ lui apparaît. Elle commence alors un ministère itinérant d'évangéliste, prophétisant sur les gens qui la consultent, donnant l'interprétation de visions reçues. Son mouvement s'apparente aux autres mouvements de *fifohazana*, ou Réveil, mais se centre sur le village d'Ankaramalaza (district de Manakara), au sein de l'église luthérienne. À Tananarive plusieurs lieux sont marqués par son œuvre et celle de ses coéquipiers : un hôpital à Ambohibao, plusieurs églises dont une grande dans le quartier de la capitale nommé « 67 ha » Sud. Le mouvement compte plus de 4 000 *mpiandry* (litt. « bergers », responsables), sur lesquels repose le travail spirituel.

NIRHY-LANTO (1923-2004) • Pseudonyme adopté comme nom par Bruno Rahaingo, qui signa sous d'autres noms encore. Fonctionnaire dans l'administration française avant 1947, il écrit surtout dans les journaux des pièces de théâtre et des nouvelles qui paraissent en feuilletons, par exemple dans *Takariva* en 1942. En 1943, il adhère à la société secrète PANAMA (Parti nationaliste malgache), puis en 1946 au MDRM (Mouvement démocratique de la rénovation malgache), ce qui lui vaut le surnom de « Fonctionnaire-Penjy-Poète ». Il porte un chapeau, signe de reconnaissance entre militants. En 1947, il est condamné par la justice coloniale à deux années d'emprisonnement à Antanimora où il écrit de la poésie, suivis de cinq ans d'assignation à Ambositra. En 1955, il bénéficie d'une amnistie. Dès l'indépendance, il est nommé sous-préfet, puis préfet, jusqu'en 1972. Il est alors directeur de l'administration territoriale dans le gouvernement Ramanantsoa, jusqu'en 1975. À sa retraite, en 1978, il rentre aussi dans un silence littéraire, exceptée son autobiographie : *Izaho : Atody niady amam-bato*.

NORTH Nathaniel (-1712) • Né aux Bermudes dans le milieu des pirates, il est pirate à son tour, dans l'océan Indien au début du XVIII^e^ siècle. Il se sédentarise en 1706, crée à Fénérive une base qui compte un village et des terres cultivées. Pacifique, il est bien accepté par les Malgaches, qui font appel à lui pour régler la justice entre groupes belligérants, mais il est victime de représailles de la part des hommes du Nord et meurt assassiné en 1712 ; sa cité ne lui survit pas.

NTAOLOZANDRINY (1873-1953) • voir **RANDZAVOLA Henri**.

NY AVANA RAMANANTOANINA (1891-1940) • Écrivain né à Tananarive, il est marqué jeune par la mort de ses parents. Il écrit alors ses premiers poèmes et prend le nom de plume de Ny Avana en 1907. Il étudie dans les écoles protestantes, puis à l'école Le Myre de Vilers. C'est le temps où il s'imprègne des écrivains français du XIX^e^ siècle. Il collabore à de très nombreux journaux de 1910 à sa mort. Sa famille compte des militaires d'avant la colonisation et lui-même ressent le besoin de lutter pour la liberté. Il adhère donc aux VVS en 1913 avec Jasmina Ratsimiseta, Rodlish,

Ramangamalefaka. En décembre 1915, il est condamné à l'exil à Mayotte et à Nosy Kaomoro, jusqu'en décembre 1920. Ayant écrit des poèmes marqués par la nostalgie, il devient le chef de file du mouvement « Hitady ny very » (à la recherche des valeurs perdues) fondé en 1931. Sa vie personnelle est à nouveau marquée par la mort de ses proches. Rabearivelo a traduit certains de ses poèmes dans les années 1925 dans la revue tananarivienne *18° latitude Sud*, le présentant alors comme poète moderne. En 1931, il fonde avec Rabearivelo et Charles Rajoelisolo l'hebdomadaire littéraire *Ny Fandrosoam-baovao*, qui paraîtra pendant trois ans et dans lequel ils appelleront solennellement les écrivains à retrouver les valeurs authentiques traditionnelles perdues à cause de la colonisation. Il écrit de nombreuses pièces de théâtre dont une sur les paysans, *Tambanivohitra*, et *Haja Iombonana* jouée en 1926 à Ambatovinaky, des romans dont *Bakara*, T*ononkira telo*, des notices biographiques d'écrivains malgaches et français, des articles sur la culture malgache. Il travaille à l'imprimerie luthérienne de Tananarive. À sa mort, le poète Dox écrit un poème en son honneur, qui figure dans son premier recueil *Hirako* (1940).

Ny Onja (1896-) • Pseudonyme de l'écrivain Andriamboavonjy Benjamina Ranaivo. Il étudie la philosophie, la sociologie, la pédagogie, la littérature et la théologie protestante à Paris et à Bruxelles. Pasteur, il enseigne dans les écoles protestantes d'Ambohipeno, Ambohijatovo, aux collèges Paul Minault à Tananarive et Benjamin Escande à Ambositra. Il est aussi écrivain en langue malgache de nombreuses pièces de théâtre, dont *Asondrotry ny taranaka*, *Volavola ranomaso*, *Alahelo mody hery*, *Voninkazo loharano*. Il obtient un prix pour *Andriamihanta*. Il est connu pour avoir de longues années animé des émissions sur la littérature malgache traditionnelle (sur les proverbes en particulier) à la radio malgache. Il est membre de l'Académie chrétienne à Tamatave, de l'Académie Andrianampoinimerina, de l'Association des professeurs de français.

Odeam Rakoto (1922-1973) • Originaire d'Ambohidratrimo, il baigne très tôt dans une atmosphère artistique de musique et de théâtre. Dès l'âge de douze ans, il écrit des poèmes qu'il publie dans la revue protestante *Teny soa*, fait partie des scouts mais ne

poursuit pas ses études. Il est employé comme mécanicien d'avions puis dans le port de Tamatave et rentre en 1942 dans la capitale pour produire des émissions à Radio-Madagascar. En 1943, il joue au théâtre d'Ambatovinaky dans la troupe d'Albert Ramanda. C'est le début de ses succès.
Dramaturge, il écrit à partir de 1945 des pièces en malgache où il introduit le folklore et les danses, en association avec la troupe Railovy, par exemple dans la pièce *Sazy mihantona* (« Sursis »). Il écrit par ailleurs du théâtre plus militant, comme *Anakao*. Citons d'autres pièces : *Rabedasy mianakavy*, *Mifalia ny tany mamiko*, *Tra-boina*, *Diso fetsy*, *Ranoro*, *Any an-tanin'i Lala*, *Paika farany*. Il crée sa propre troupe en 1952 et, la même année, fait partie de l'équipe fondatrice de l'UPEM (Union des poètes et écrivains de Madagascar). Jouant de 1957 à 1960 en ouverture des représentations du théâtre de l'Union française, il adapte le répertoire classique français au public malgache et traduit Molière (L'Avare devient *Mitery ny akoho*, Le médecin malgré lui, *Dokotera tsy fidiny,* Les fourberies de Scapin, *Sambilo Kapetsy*). En 1957, sa troupe apparaît longuement dans le film français *La Bigorne, caporal de France*. En 1961, le gouvernement le charge de mettre sur pied et de diriger la troupe nationale folklorique « *Ravinala* », qui se produit dans de nombreux pays et dans tout Madagascar.
En 1964, il effectue des stages en France, en particulier au Théâtre national populaire (TNP) ; à son retour, il crée l'« Institut malgache d'art dramatique et de folklore » (Imadfolk). Son nom reste attaché au théâtre classique malgache dans lequel il y a toujours humour et réflexion. Ses enfants Ramaka, Doly, Landy ont créé la troupe « Landy volafotsy » dans ce même esprit. Basés à Ambohidratrimo, ils effectuent des tournées à grand succès dans tout Madagascar et à l'étranger. Son fils, Doly Odeamson, en est le chef.

PACKENHAM Thomas (-1883) • Anglais marié à une catholique française créole de la Réunion, il arrive à Madagascar peu après William Ellis en 1862 comme consul de Grande-Bretagne à Tamatave. Mais il est jaloux de la grande influence qu'exerce le missionnaire sur le roi Radama II et s'allie au français Laborde pour critiquer son rôle dans les affaires politiques. Les Anglais, par le général Johnstone, encouragent dès 1862 Radama II à libérer les

esclaves. À la mort du roi, en 1863, des rumeurs dont le jésuite français Boudou rend responsable Packenham accusent Ellis. Cette hostilité le rend très impopulaire, alors que le gouvernement anglais le charge de faire pression sur le pouvoir d'Antananarivo pour abolir l'importation d'esclaves africains (dits « Mozambiques »). Alors qu'un traité en a officialisé la fin en 1865, il se plaint pendant plusieurs années de sa non application, en particulier sur la côte Est. Il est récompensé de son obstination quand, en 1874, un décret annonce la libération des Mozambiques introduits clandestinement après 1865 mais celui-ci est aussi ignoré par les propriétaires qui jouent sur les dates d'arrivée. Il accuse le secrétaire des Affaires étrangères Rainimaharavo et continue sa pression jusqu'en 1877 où le ministre des Affaires étrangères, Rainandriamampandry annonce la libération totale des 25 000 esclaves africains. Malgré le choix qui leur est offert, peu d'entre eux quitteront l'île. L'abolition de tout esclavage ne sera effectif à Madagascar qu'en 1896, par un décret du résident français Laroche. Packenham meurt à Tamatave.

Parret John (1841-1918) • Missionnaire de la London missionary society, il arrive à Tananarive en 1862 afin d'assister William Ellis. Il apporte une nouvelle presse avec laquelle il publie les documents du gouvernement, de très nombreuses publications chrétiennes (livres, cantiques, journaux) et des outils destinés aux écoles (dictionnaires, manuels). Le travail s'étend à l'impression de journaux en malgache à partir de 1866 : *Teny soa,* puis *Ny Mpanolo Tsaina*, plus tard *The Madagascar Times* (1882) en anglais et malgache, *Ny Gazety malagasy* (1883), organe du gouvernement, *The Madagascar News* (1890) qui remplace *The Madagascar Times.* Il a la confiance du Premier ministre qui le choisit en 1881 ainsi que son compatriote Pickersgill de Majunga pour constituer une délégation secrète auprès des chefs sakalaves du Nord-Ouest. Cette région, revendiquée par la France, conquise en 1824, se plaint de l'autorité abusive des représentants merinas. Leur objectif officiel est donc une prospection minière. Les chefs sakalaves les reçoivent et confirment leur allégeance à Ranavalona II, envoyant même une escorte à leur retour. La même année, il est l'architecte du palais de justice situé entre le palais de la reine, le *Rova* et le palais du Premier ministre d'Andafiavaratra. Celui-ci se présente comme

un prétoire, soutenu par 16 colonnes. Engagé par la reine comme conseiller dans l'armée merina, il combat dans ses rangs à la bataille de Farafaty le 10 septembre 1885, avec Proctor, contre les Français. En 1887, il fait partie de la commission qui juge Willoughby, arrêté le 30 octobre et qui sera condamné le 10 avril 1888. Il sert en 1893 d'intermédiaire entre la cour merina et l'Angleterre pour acheter des armes. Avec Kingdom, il fait partie d'un complot appuyé par Londres contre le Premier ministre mais qui ne parviendra pas à le renverser.

PAULHAN Jean (1884-1968) • Professeur français de lettres et de philosophie. Il est nommé au lycée de Tananarive en 1908 pour enseigner aux enfants de colons. Il s'intéresse tout de suite à la langue malgache, aux coutumes et aux hain-teny qu'il part recueillir auprès des vieux dans les campagnes de l'Imerina. Il enquête aussi sur les mœurs et les croyances qui le fascinent. Il rencontre les sarcasmes des milieux coloniaux qui n'éprouvent aucune admiration comme lui pour la culture malgache. Il est élu à l'Académie malgache. Il rentre en France en 1911 et publie en 1913 une première édition bilingue des *Hain-teny merina* qui fera connaître ce genre aux milieux littéraires français et sera repris en 1939 et 1960 en France et en 1991 à Antananarivo. Ce recueil demeure l'ouvrage de référence sur le genre mais sa thèse ne sera jamais achevée. Pendant la guerre de 1914, il demande à rallier l'unité malgache. Après la guerre, il est à Paris, d'abord secrétaire (1920), puis directeur (1925) de la *Nouvelle revue française* (NRF) jusqu'en 1940. Il en reprend la direction en 1953. Il obtient pour son livre *Guerrier appliqué* de 1918 le Grand prix de la bourse nationale de voyage et publie *L'expérience des proverbes* en 1925, *Aytré qui perd l'habitude* en 1939 à Bruxelles et de nombreux ouvrages sur la création littéraire. Pendant la deuxième guerre, il vit dans la clandestinité et fonde en 1941 *Les Lettres françaises*. Il est élu à l'Académie française en 1963. *Les repas et l'amour chez les Merina* est publié en 1970 à titre posthume. Bien qu'il ne soit jamais retourné à Madagascar, toute son œuvre en a été imprégnée et il fut le plus grand intellectuel à en faire connaître la littérature en France. Sa correspondance adressée à sa famille a été publiée annotée sous le titre *Lettres de Madagascar*, 1907-1910 en 2007 (Éd. Claire Paulhan).

PEDRO Pablo Opeka (1948) • Prêtre lazariste né à Buenos Aires (Argentine) de parents immigrés de Slovénie (alors Yougoslavie), il grandit au milieu de six sœurs, excelle au football et exerce la maçonnerie. Il fait des études de philosophie en Slovénie et se destine à être prêtre. Il est envoyé par l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul (les Lazaristes) à Vangaindrano (Sud-Est) en 1970 ; il a 22 ans. En 1974, il retourne en Argentine pour suivre des études de théologie et revient en 1974 comme curé. Il reprend sa place à Vangaindrano puis poursuit une formation théologique en France. En 1984, il rencontre et obtient le soutien de Danièle Mitterand, la femme du président français. En 1989, il est envoyé à Antananarivo où il commence une œuvre parmi les «4 Mi» (enfants des rues) d'Ambohamahitsy, un mouvement qui deviendra Akamasoa avec des villages entiers, des entreprises fonctionnant comme un mini-État.

PFEIFFER Ida (1797-1859) • Exploratrice autrichienne, veuve d'un avocat, elle entreprend, après avoir élevé ses deux fils, des voyages autour du monde : Palestine, Islande, Brésil, etc. Ses compte-rendus lui assurent l'argent des expéditions suivantes. En 1857, elle rencontre au Cap (Afrique du Sud) le traitant Lambert qui rentre à Tananarive et l'accompagne. Elle vivra ainsi quelques mois dans le cercle de Rakoto (fils de Ranavalona I[ère]) avec Laborde, voyant les effets de la tyrannie de la reine. Expulsée comme tous les étrangers au moment du complot manqué de 1857, elle s'enfuit à Maurice, puis meurt à Vienne juste après son retour. Son journal *Voyage à Madagascar*, 1857 a été réédité en France en 1981 (Éd. Karthala).

PHILLIPS Frédérick (1626-1702) • Hollandais émigré tout jeune à New York, il devient le marchand le plus riche de la colonie anglaise en vendant des produits (surtout de la farine) de ses propriétés de l'Hudson. Il s'aperçoit que la route des Indes est fréquentée par des navires anglais remplis de marchandises précieuses et commence à y envoyer des navires de pirates qui lui rapportent ces marchandises à écouler à New York pour des bénéfices immenses. Il arme plusieurs navires de pirates et est à l'origine du comptoir de l'île de Sainte-Marie tenu par Adam Baldridge, son émissaire. Celui-ci construit des entrepôts, une maison, une plate-forme défensive avec une vingtaine de canons, transformant le site en un port qui est la plaque tournante du monde des pirates de la mer Rouge et de l'océan Indien jusqu'en

1700. Le port est à cette époque très animé, des navires arrivant de partout. Les pirates repartent avec leur butin venant des Indes, d'Asie (Mongol), du monde arabe, pour le vendre à New York. En 1697, Baldridge part vendre des esclaves et des marchandises aux colons de la Réunion (alors île Bourbon) ; pendant son absence une révolte des Malgaches s'attaque à sa propriété. Il retourne alors en Amérique, propose au nouveau gouverneur de créer une installation à Sainte-Marie mais son projet n'est pas retenu car les autorités anglaises n'ont pas confiance en lui. Les quelques témoins de son passage sont des mulâtres et le nom de la pointe de Masoala qui s'appelait « pointe Baldridge ». À Sainte-Marie, d'autres pirates prennent sa suite : l'anglais Edward Welsh, des Hollandais. Frédérick Phillips a d'autres capitaines, comme Samuel Burgess. En 1700, tous les pirates ont quitté l'île, et la piraterie cesse en 1702 avec les dernières condamnations par les Anglais des pirates repentis et la fermeture des ports américains. Le cimetière des pirates à Sainte-Marie est presque le seul vestige de cette époque alors que les pirates sont à l'origine de l'essor des ports de Fénérive, Foulpointe, Tamatave, et de la noblesse « malata » puis « zanamalata ». Un pirate nommé Tom fut le père du roi Ramaromanompo, fondateur du royaume betsimisaraka.

Picquié Albert (1853-1917) • Gouverneur général de Madagascar arrivant de l'Indochine, il succède à Augagneur en 1910. Comme son prédécesseur, mais de manière moins intransigeante, il lutte contre les missions pour favoriser l'enseignement laïc, mieux contrôlé par le pouvoir.
Il pratique la « politique des races », en limitant l'enseignement sur les Hauts-Plateaux (les Merina sont supposés être anti-français, on se méfie de leur niveau d'instruction plus élevé), en favorisant les populations des côtes. Il ouvre le palais de la reine au public en 1911, l'aménage en musée des Beaux-Arts des œuvres de France. La même année, il introduit l'aviation. Il encourage la production agricole par des concours, termine la ligne de chemin de fer Brickaville-Tamatave en 1913, commence celle vers Antsirabe en 1911 (inaugurée en 1923). Respectueux de l'identité spécifique de la société malgache, il préconise le retour à la structure du *fokonolona*. Il quitte Madagascar en 1914, après avoir ouvert le musée.

Pierre Joseph-Gustave (1827-1883) • Fils d'un négociant de Dijon, il est élève à l'école navale et embarque en 1843. Il participe à la campagne du Maroc en 1844, à l'exploration systématique des côtes orientales d'Afrique, des Comores, de Madagascar en 1846. Il navigue, de Bourbon au Brésil, à Terre-Neuve pour des relevés hydrographiques. Il participe à la guerre en Italie en 1859, à celle au Mexique en 1865. De 1874 à 1876, il est à Tahiti, aux îles Marquises, dans le détroit de Magellan. En 1879, il est à Paris au dépôt des cartes, promu contre-amiral en 1880. En janvier 1883, il prend le commandement de la division de la mer des Indes quand le ministre de la marine François de Mahy le désigne pour commander la force navale qui doit, sur ordre de Jules Ferry, détruire les postes merina de la côte Ouest. Il occupe Majunga le 16 mai 1883, Tamatave le 9 juin, adresse un ultimatum demandant la cession du Nord de l'île, une indemnité pour les héritiers de Laborde et le droit de propriété pour les Français. Il est repoussé, bombarde Tamatave et l'occupe, mais perd la bataille de Farafaty, ce qui aboutira aux négociations de 1885. Il est remplacé en novembre 1883 par le général Galiber et meurt sur le bateau qui le ramène à Marseille. La rue « Amiral Pierre » est dans le quartier d'Ambatonakanga à Antananarivo.

Platt William, Sir (1885-1975) • Général anglais commandant en chef les troupes britanniques au Soudan en 1938-1941 puis en Érythrée en 1941, il est de 1941 à 1945 commandant en chef des armées alliées en l'Afrique de l'Est. En mai 1941, lui et le général Cunningham ont chassé les Italiens de la Somalie et de l'Abyssinie. Après que l'opération Ironclad en mai sur Diego-Suarez a permis un premier débarquement, il dirige celui de Tuléar. Comme commandant des forces britanniques à Madagascar, il déclare le 23 septembre 1942 la juridiction militaire britannique sur le pays. Il a Jules Rakotomalala comme secrétaire à Tuléar en 1942. Dans cette ville, les troupes zoulous dirigées par le général Smuts participent au débarquement et emprisonnent, en novembre 1942, le gouverneur Annet qui est emmené prisonnier en Afrique du Sud. Platt rencontre en 1942 le pasteur Ravelojaona en tant qu'élu au comité des colonies et lui offre l'indépendance : celui-ci refuse, arguant que le pays n'est pas préparé et que les conditions de la guerre exigent

encore la solidarité. Ravoahangy cherche lui aussi à le rencontrer, mais Platt refuse car celui-ci n'est pas un élu (comme le pasteur Ravelojaona). Les contacts de ce type ne seront pas interrompus mais passeront après la guerre par le major Morris qui aurait promis armes et argent avant l'insurrection de 1947 et par des missionnaires de la LMS. À Paris, c'est Jules Rakotomalala qui est chargé d'entretenir la liaison entre les nationalistes (Jiny puis MDRM avec à leur tête le député Raseta) et les Anglais, en particulier en 1947 lors des préparatifs de l'insurrection.

POOL William • Architecte anglais de la London missionary society (LMS), il est envoyé à Antananarivo en 1865. Il s'agit, juste après la mort de Ranavalona I^ère^ et le retour de la légalisation du christianisme, de construire des églises sur les lieux des martyrs. En coopération avec les autres architectes anglais James Sibree et James Cameron il bâtit les églises de pierres dans la haute ville. Il édifie en 1870, à la demande de la reine Ranavalona II, l'église du palais dans l'enceinte du *Rova*. Inaugurée en 1880, on y célèbre la messe officielle de l'Indépendance en juin 1960. À la même époque, il construit à la demande du Premier ministre Rainilaiarivony le palais d'Andafiavaratra, sur l'emplacement d'un précédent palais en bois ayant appartenu à Rainiharo, le frère évincé en 1864. Il dote le palais construit en latérite et en briques de deux étages de colonnes et surtout de quatre dômes sur les tours d'angles et d'un vaste dôme central éclairant la salle de réception. Les enfants de Rainiharo habitèrent ce lieu, qui fut sous la colonisation l'école militaire préparatoire des enfants de troupes de Madagascar puis l'État-major du général commandant l'île. Il fut le lieu de deux grands procès (les VVS en 1916, les MDRM en 1948) et accueillit, le 26 juin 1960, la réception célébrant l'indépendance en présence de tous les diplomates. Le président Tsiranana y installa ses bureaux de 1960 à 1972 ; c'est là que la foule réclama sa démission et qu'il confia le pouvoir au général Ramanantsoa en 1972. De 1972 à 1975, ce fut un musée des arts traditionnels, puis le Premier ministre Joël Rakotomalala s'y installa de janvier à septembre 1976 ; à cette date le palais fut complètement ravagé par un incendie. Reconstruit entre 1981 et 1991, il abrite actuellement un musée avec les restes des collections du *Rova* sauvées de l'incendie de 1995.

PREMJEE Nathoo Mourdjee Soumar (1865-1919) • Indien né à Draffa, dans la province de Jamnagar. Il part vers 1880 à Zanzibar où il est employé par un autre Indien, Nourmamode, qui l'envoie à Nosy Be pour ouvrir une succursale commerciale. Après avoir travaillé 10 ans, il fonde sa propre affaire à Majunga en 1895. Il devient un important commerçant, possède des boutres qui assurent la ligne avec l'Afrique (Bagamoyo). Il part se marier en Inde. Agakhanistes tous les deux, ils se convertissent à la religion ithna ashri à Madagascar. Il facilite le recrutement massif par les Français d'Indiens pour les travaux du chemin de fer et du port de Majunga entre 1900 et 1906 ce qui l'enrichit. Son neveu l'aide dans son commerce, pour lequel il va souvent en Inde. En 1912, il y retourne afin que ses enfants reçoivent une éducation religieuse, un premier cycle d'études en gujerati suivi du diplôme Metric, en anglais. Il s'installe à Porbandar, grand port tourné vars l'Afrique et Madagascar d'où il fait partir ses boutres à voiles pour Majunga au rythme des moussons. Il encourage ses compatriotes khodja ithna à émigrer à Madagascar qui représente un pays de pionniers, ouvrant une maison de transit pour les voyageurs. Outre les immigrants, il amène à Madagascar ou en Afrique des épices, des herbes médicinales, du ghee (beurre clarifié) ; au retour, il emporte des bois parfumés (santal) destinés au culte hindou. Sa famille côtoie à Porbandar les Barday, Ismael, Banjee, qui ont tous des affaires à Madagascar et dont les descendants créeront de grandes entreprises dans différentes branches industrielles et commerciales. Ses fils retournent à Majunga et tous les membres de la grande famille sont impliqués dans le commerce qui traverse le siècle.

PRONIS Jacques (1619-1655) • Militaire français, né à la Rochelle, protestant, il arrive à Sainte-Luce en 1642 et transfère à Tolagnaro l'établissement français qui devient Fort-Dauphin en 1643. Le groupe de douze colons est divisé, violent, veut pratiquer la traite, reste isolé de l'Europe car la Compagnie des Indes Orientales, dont il dépend, ne le ravitaille pas. Pronis ne réussit pas à le maîtriser, doit céder devant ses pratiques de razzias. Il envoie les hommes les plus turbulents en expéditions lointaines (chez les Mahafaly) mais d'autres quittent le groupe. En 1644, il reçoit 60 hommes en renfort. Il épouse « Dian Ravela » une parente du roi

local, Andrian Ramaka qui est hostile à la présence des Français. En 1616, Pronis mis aux fers pendant cinq mois par ses hommes n'est délivré que quand un navire arrive. En 1648, Flacourt lui succède comme gouverneur et l'envoie fonder sur la côte Est deux forts, qui n'auront qu'une brève existence : le « Fort français des Antaveres » et le « Fort français des Matatanes » aux alentours de Mananjary. Il quitte Madagascar en 1650 puis y revient en 1654 pour prendre le commandement de la colonie en l'absence de Flacourt. Il meurt à Fort-Dauphin en 1655.

RABARY Jean-Joseph (1864-1947) • Fils du pasteur du *Rova*, élevé en anglais dès 1879 à la *normal school*, il enseigne dans les écoles des missionnaires anglais (LMS). Il donne des cours de malgache au résident français Laroche en 1894. En 1896, il fait partie du groupe de huit jeunes gens qui sont les premiers envoyés par les missions protestantes à Paris pour étudier la théologie mais il doit vendre ses livres et ses biens pour rassembler l'argent nécessaire au voyage. Absent lors de l'exécution de Rainandriamampandry (1896), il est resté très choqué de cette mort et écrira en 1957 : *Rainandriamampandry, na Ilay maritioran'ny tanindrazany Tamin'ny Taona 1896* (« Rainandriamampandry, martyr pour sa patrie en 1896 »). Rentré à Madagascar en 1897, il est pasteur, enseigne le français, les mathématiques et la théologie. Il devient écrivain en malgache : il publie un roman en 1904, *Raketaka zandriko*, adapté pour le théâtre et joué en 1955, 1960 puis 1985, des nouvelles, des poèmes, des feuilletons dans *Ny Mpanolotsaina*, des ouvrages de théologie : *Ny Fanahy*, *Ny Baiboly*, *Ny tsy fahafatesanan'ny fanahy*, des livres d'histoire : *Daty malaza* (1929), *Rasalimo sy Raketaka*, *Antananarivo zato taona lasa izay*, des pièces de théâtre. Il collabore régulièrement à différentes revues chrétiennes : *Ny Teny soa*, *Ny Sakaizan'ny Tanora*, *Ny Fiainana*. Accusé d'être l'un des trois chefs des VVS avec Ravelojaona et Razafimahefa, il est disculpé mais prône un nationalisme fervent dès 1937 dans l'association *Ny ho avy* (« L'Avenir ») créée avec d'anciens communistes. L'ensemble de sa bibliothèque est disponible à la Bibliothèque nationale malgache, à Ampefiloha.

Rabary Njaka Henri (1916-1996) • Acteur, metteur en scène, directeur de la troupe « Antananarivo Teatra ». Il commence à jouer au théâtre municipal d'Ambatovinaky en 1934 puis interprète le rôle principal dans *Le Cid* en malgache en 1936. En 1944, Albert Ramanda fait appel à lui pour sa troupe nouvellement créée, « Antananarivo Teatra » ; il lui succède à la direction en 1959 et reste à ce poste jusqu'en 1996. Il suit divers stages de formation théâtrale en France. Il écrit des pièces et traduit en malgache *Le Revizor* du dramaturge russe Gogol. En 1987, il joue dans le film *Ilo tsy very* de Solo Randrasana.

Rabearivelo Jean-Joseph (1901-1937) • Issu de la caste noble des Zanadralambo, il est élevé par sa mère seule et doit, après de très brèves études, en 1915, gagner sa vie à Tananarive. Il apprend seul le français. Après une certaine instabilité, en 1924, il est correcteur dans une imprimerie, ce qui le met au contact permanent d'un milieu qu'il aime. C'est dès 1915 qu'il manifeste un don pour la poésie ; il commence vers 1920 à collaborer au *Journal de Madagascar*, hebdomadaire bilingue, puis il écrit une pièce de théâtre, *Jean Osmé*, en vers, en 1921. En 1932, une revue autrichienne *Anthropos* publie de lui une étude en français sur la poésie malgache. Il épouse en 1926 Marguerite Razafitrimo, née en 1903, dont il aura cinq enfants. Son activité littéraire est intense, au point de ronger ses finances et toutes ses pensées : il se constitue de manière boulimique et désordonnée une culture occidentale, en français, espagnol, en faisant venir à grands frais tous les livres qu'il peut. Il s'identifie surtout à Baudelaire et à son malaise intérieur. Il écrit lui-même en français et en malgache, ne publie qu'en français une poésie imprégnée des thèmes traditionnels malgaches selon une technique de versification française. Ses recueils sont nombreux : *La coupe de cendres* (1924), *Sylves* (1927), *Volumes* (1928), *Presque-Songes* (1934), *Traduit de la nuit* (1935), *Vieilles chansons du pays d'Imerina* (posthume, 1939). Il compose aussi une cantate sur une légende, *Imaitsoanala* (1935, qui fut rejouée à Antananarivo en 1999), et deux romans qui resteront inédits de son vivant, *L'aube rouge* (1925, édité en 1988) et *Interférence* (1928, édité en 1987), qui décrivent la société merina à la veille de la colonisation. Rabearivelo est un écrivain de l'Imerina, uniquement. Il publie aussi dans des

journaux francophones divers articles sur la poésie, la peinture, la musique et traduit des auteurs étrangers en malgache : Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Rilke, Whitman, Tagore, Valéry, Laforgue... Ses opinions politiques sont inattendues ; il est fier de sa culture et de ses origines nobles et, pourtant, abaissé par sa situation, il cherche à intégrer la culture occidentale, se déclare royaliste, correspond avec de nombreux intellectuels français. En 1935, une de ses filles, Voahangy, meurt jeune. Il ne s'en remettra pas, cultivant même une tenace morbidité. En 1937, sa situation matérielle se détériore, il est définitivement refusé par l'administration coloniale, ses dettes l'écrasent. Le 22 juin 1937, il s'empoisonne, consignant ses derniers instants dans ses *Calepins bleus*, journal intime resté inédit jusqu'en 2010. Il reste l'auteur malgache le plus connu en France, et le plus célèbre à Madagascar. Sa bibliothèque est déposée à la Bibliothèque nationale malgache à Ampefiloha.

RABEFANIAN ou **RABEFIENA** • Chef de la région de Fort-Dauphin en 1819, quand les Français y débarquent à nouveau. Le voyageur français Hugon le décrit dans son journal de voyage comme un ivrogne et un despote qui tient en son pouvoir les traitants de la côte Sud-Est. D'origine Zafindraminia, de la branche Andonakavarana, il émigre en 1852 vers le pays mahafaly, lors de l'exode que provoque la formation du groupe dit des « Antanosy émigrés ». L'Anosy, en 1819, compte environ 52 000 habitants et environ 20 chefs. Lui-même commande environ 150 guerriers mais la prise de la ville par les Français le laisse maître des populations locales. Il aurait écrit, par Hugon, en signant avec des caractères arabes, au roi de France pour l'assurer de la tranquillité des lieux si une colonie française s'installait à Fort-Dauphin. Ce projet n'est pas réalisé et, seuls, cinq militaires restent en 1824. Il pratique le commerce d'esclaves avec des Blancs. Maître des terres, il accepte que ceux-ci les cultivent mais ne les vend jamais. En 1825, les troupes merina s'installent, capturent les Français qui, finalement, partent le 18 avril. Dès cette date, il a perdu tout son pouvoir, c'est pourquoi il émigre en 1852 avec d'autres Antanosy, dans la vallée de l'Onilahy.

RABEMANANJARA Jacques (1913-2005) • Natif de Maroantsetra sur la Côte Est d'une famille noble, il quitte sa région natale pour suivre des études dans des institutions catholiques et francophones dont un passage au séminaire d'Antananarivo. Fort de cette culture classique, il commence à écrire de la poésie, fréquente Jean-Joseph Rabearivelo et Robert Boudry et fonde en 1935 La Revue des jeunes de Madagascar où il affirme son double attachement à Madagascar et à la France. Entré au service de la colonie, il devient le porte-parole des fonctionnaires et leur moraliste dans ses discours. L'administration l'en récompense en l'envoyant en France en 1939 pour assister au 150è anniversaire de la Révolution française. Il s'y installe, travaille au cabinet du ministre des colonies Georges Mandel puis auprès de ses successeurs à Vichy et Paris jusqu'en 1944. Il produit des émissions radiophoniques et écrit de la poésie. Il fréquente les autres étudiants africains à Paris dont le sénégalais Alioune Diop qui sera son grand ami et Senghor. A la fin de la guerre, il rejoint les nationalistes malgaches et fonde avec eux le MDRM en février 1946. Investi par le parti, il rejoint Madagascar comme candidat aux élections législatives françaises sur la Côte Est. Largement élu en octobre 1946, il poursuit son engagement lors de tournées dans tout le pays au cours desquelles il prononce des discours enflammés. Le 27 mars 1947, il rédige et signe la version française du télégramme d'apaisement qui sera ensuite considéré comme le signal du déclenchement de l'insurrection du 29 mars. Arrêté, il est se défend de toute implication mais est condamné à perpétuité à l'issue du procès d'octobre 1948 qui condamne à mort 6 autres responsables du MDRM dont les deux autres députés Raseta et Ravoahangy. Il passe 9 années dans diverses prisons (Tananarive, Nosy Lava, Marseille), y écrit de nombreux poèmes, dont le plus célèbre est « Antsa », et des pièces de théâtre. Libéré en mars 1956, il rejoint ses amis africains à Paris pour le 1er Congrès des écrivains et des artistes noirs à La Sorbonne en septembre. En 1960, il est ramené à Madagascar par le premier président Tsiranana, rallie son parti pro-français le PSD et suit une brillante carrière de ministre (économie, agriculture, santé, affaires culturelles, affaires étrangères) jusqu'en 1972. Exilé en France à partir de 1973, il tente un retour aux affaires en se présentant aux élections présidentielles de 1993. Il reste pour les uns le symbole

de l'insurrection nationaliste de 1947, pour les autres l'un des plus grands poètes malgaches. Ses principales œuvres sont les recueils de poésie (Œuvres complètes, Présence africaine, 1978), Thrènes d'avant l'aurore (1985), Rien qu'encens et filigrane (1987), le théâtre (Les dieux malgaches, Agapes des dieux, Tritriva), un recueil de conférences (Témoignage malgache et nationalisme, 1959), un témoignage (Le prince Razaka, 1985).

Rabemananjara Raymond-William (1917) • Né à Tananarive dans une famille de planteurs de la côte Est, il arrive en France comme lycéen en 1929. Après ses études puis la guerre en France, il s'engage à Paris dans une association politique regroupant des étudiants des colonies. En 1946, il est parmi les sept fondateurs du MDRM (Mouvement démocratique pour la rénovation malgache) dont il rédige les statuts qui seront adoptés lors du serment de la Montagne (montagne Sainte-Geneviève, 22 février 1946 à Paris). Les autres membres sont : le docteur Ramamonjy Raherivelo, Jacques Rabemananjara, Joseph Raseta, Albert Rakoto-Ratsimamanga, Joseph Ravoahangy, Maurice Razafindramasina. Il est alors secrétaire général adjoint du bureau politique. En France, il est secrétaire parlementaire. De retour à Madagascar en 1955, il se présente aux élections parlementaires puis fait partie du conseil municipal de Tananarive sous l'autorité du maire Stanislas Rakotonirina. Ami intime du prince Ratsimamanga, il crée avec lui le centre scientifique de recherches appliquées de Tananarive en 1957. En 1958, il est le secrétaire du Congrès de Tamatave où se sont rassemblés tous les partisans de l'indépendance. En 1960, celle-ci le trouve au Niger comme conseiller technique. Il se fixe à Reims (France) à partir de 1964, comme enseignant, mais ne cesse d'écrire des ouvrages sur Madagascar et de collaborer à plusieurs journaux. Citons son roman, *Rendez-vous au Capricorne* (1963), des essais *Histoire de la Nation malgache* (1952) *Madagascar sous la rénovation malgache* (1953), *Le monde malgache, sociabilité et culte des Ancêtres* (2001), une biographie du prince Ratsimamanga *L'enfant aux pieds nus qui regardait les étoiles* (1994), *Rakoto* (1994) et *Un fils de lumière* (1998), texte repris en 2003 dans *Prince Albert Rakoto-Ratsimamanga*, des écrits personnels, *Chronique d'une saison carcérale en Lémurie* (1987), *Le Temps sans retour* (1998), *Géopolitique et problèmes de Madagascar*

(1998), *Entretiens madécasses* (1999), *Madagascar au fil du temps* (2003) des documents historiques, *Madagascar 1895 : documents politiques et diplomatiques* (1996), *Madagascar : l'affaire de mars 1947* (2000).

Rabemanantsoa Naka (1892-1952) • Compositeur de chansons théâtrales, il est le fils de Rajaonson, compositeur de chants religieux durant le règne de Ranavalona III. Il apprend la musique très jeune et joue du valiha et de l'harmonium. À 15 ans, il compose la chanson « Dia veloma Ikaky sy i Neny » célèbre jusqu'à aujourd'hui. Pendant la guerre de 1914-1918, il compose des chansons produites lors des concerts organisés pour soutenir la métropole. Sa célébrité commence alors à se répandre à Tananarive. Après la guerre, il fonde la première troupe professionnelle malgache avec Justin Rajoro, « Kintana Telonohorefy », qui connaît un large succès. Il fonde ensuite « Lisin'Iarivo » puis, en 1928, « Analamanga ». Il déploie en son sein ses talents de compositeur, écrivant quelque 200 chansons avec solo, duo et chœur. Il est également écrivain de théâtre et acteur. Il forme à l'écriture et à la composition son successeur Rafimanantsoa.

Rabenoro Césaire (1923-2002) • Fils d'un ancien membre des VVS, après ses études en français au lycée de Tananarive, il gagne la France pour des études de pharmacie puis de sciences politiques. En 1960, il fait partie de la délégation de 24 membres qui négocie avec la France les modalités de l'accession à l'indépendance. En 1960 il est membre du premier gouvernement malgache en qualité de commissaire général au Plan, jusqu'en 1967 où il est nommé ambassadeur à Londres. Rappelé au pays en 1970 pour être secrétaire d'État aux affaires étrangères en tandem avec Jacques Rabemananjara, il devient ensuite ministre de l'Industrie et du commerce, puis ministre de la Santé publique et de la population. De 1973 à 2002, il est président de l'Académie malgache. Le portefeuille des Affaires étrangères lui est de nouveau confié dans le gouvernement de transition de 1991 à 1993. Enseignant à l'école de journalisme de l'université d'Antananarivo, ainsi qu'à la

Faculté de théologie protestante, il a publié *Les relations extérieures de Madagascar de 1960 à 1972* (1986), qui est sa thèse de sciences politiques.

Rabesahala Gisèle (1929-2011) • Issue d'une famille noble, elle grandit en France, en Tunisie et au Mali au fil des affectations de son père militaire français. Elle rentre à Madagascar en 1940 à la mort de celui-ci et grandit ensuite à Tananarive. En 1946, elle est envoyée comme secrétaire aux réunions électorales du MDRM et devient le témoin privilégié du bouillonnement politique puis de la répression. En 1948, elle découvre les activités syndicales et collabore avec les communistes français du syndicat CGT avant de fonder en 1956 la Fédération des Syndicats des Travailleurs Malgaches (FISEMA). Elle est aussi militante active en faveur des prisonniers politiques et de leur famille et accompagne comme secrétaire les avocats français venus défendre les membres du MDRM. Ce soutien se poursuit après le procès avec la création en 1950 du Comité de Solidarité dans le cadre duquel elle voyage en France et visite les prisonniers MDRM à Grasse. A travers ce comité et les associations de femmes militantes, elle développe de nombreuses relations avec les membres de partis communistes du monde, à La Réunion puis à Cuba, au Vietnam, un Union soviétique, en Chine, en Europe de l'Est et en Afrique. Elle est marxiste co-fondatrice des partis UPM (Union du Peuple Malgache, fondé en 1956) puis l'AKFM dont elle est secrétaire générale de 1958 à 1998. Elle intègre les équipes des journaux communistes successifs, Itenimiera en 1948, Lalam-Baovao en 1953, Imongo vaovao en 1955 qui devient l'hebdomadaire de l'AKFM. En 1956, elle est élue conseillère municipale de Tananarive, milite pour l'indépendance, reste opposée au pouvoir de Tsiranana. A partir de 1975, elle soutient ardemment les orientations socialistes du président Ratsiraka. Elue député en 1977, elle reste son Ministre de la culture et des arts révolutionnaires de 1977 à 1991 puis conseiller du premier ministre Pascal Rakotomavo entre1997 et 1998. Dans le même temps, elle anime le Comité de Solidarité qui, avec l'aide des organisations communistes étrangères, collecte des témoignages sur 47 et en entretient la mémoire, développe des actions sociales et envoie des étudiants malgaches dans les pays communistes.

Son militantisme se porte sur toutes les causes tiers-mondistes et les luttes de la guerre froide. A partir de 2001, elle siège au Sénat comme vice-présidente et lors de la crise politique de 2009 initie le conseil des sages Ralamandreny Mijoro.

RABEZAVANA (1852-1900) • Un des chefs de la rébellion contre les Français lors de la conquête coloniale. D'origine mainty, il est né à Ambodiamontana dans une importante famille marofotsy. Dès la fin des années 1880, il rassemble une armée privée pour la protection de son district et devient populaire en repoussant les attaques de pillards et en refusant à la compagnie Suberbie de recruter de la main d'œuvre pour les mines d'or. Il est fait gouverneur d'Antsatrana en 1892. En 1895, il refuse de rejoindre l'armée nationale et se bat contre les Français avec son propre contingent. En septembre 1895-février 1896, il monte une armée de déserteurs et prépare une insurrection nationale. Il donne à son mouvement le nom de « Menalamba » pour bien marquer que les vêtements des rebelles étaient couverts de la terre rouge de l'Imerina sacré. Il en est le chef avec Rabozaka. Le mouvement commence dès novembre 1895 près d'Arivonimamo par le massacre des missionnaires anglais Johnson. Mais en août 1896, son fils de douze ans est capturé par les Français et incarcéré à Ambohimanga où vivent les missionnaires anglais Peill. Ceux-ci intercèdent en sa faveur auprès des autorités et le sauvent de l'exécution. L'enfant s'enfuit et raconte cela à son père qui dorénavant ordonne aux rebelles d'épargner les Anglais. Ayant été gouverneur provincial de la Reine, il ne voulut pas paraître un rebelle, mais un patriote, c'est pourquoi il fit souvent mention de Ranavalona dans ses documents. On ne sut jamais si celle-ci commanditait effectivement ce mouvement, elle ou Rainandriamampandry, ce dont l'accusa Galliéni avant de l'exécuter. Il prit pour nom de guerre « Ravaikafo », « M. la Braise ». À la fin de l'année 1896, 50 à 100 000 malgaches des zones insurgées meurent de la famine et des fièvres. Il entre en négociation avec un émissaire de Lyautey, Rainianjanoro, dans le Nord de l'Imerina, et le 31 mai 1897, il se rend puis est contraint de recommencer sa soumission publiquement devant Galliéni. Cette fois, il accuse Ratsimamanga et Rainandriamampandry, déjà fusillés, de lui avoir donné des ordres. Galliéni le grâcie, ce qui justifie les exécutions de

l'année précédente. Il s'échappe deux fois, est recapturé puis exilé à la Réunion en 1898. À la demande du gouvernement colonial, il rentre en 1899, devient un collaborateur des Français et est tué en 1900 par un officier français dans des circonstances non élucidées.

Rabibisoa Marc • Un des trois secrétaires du Premier ministre Rainilaiarivony, il est un des personnages incontournables du royaume, filtrant les dossiers en fonction des cadeaux reçus. En 1887, il accompagne l'ambassade malgache à Paris. Élevé par les jésuites français, il est bilingue et, à ce titre, sert d'interprète, en particulier dans les entretiens entre le Premier ministre et le résident Laroche (1894). En 1885, il avait déjà assisté aux négociations précédant le traité de la fin de la guerre franco-hova, pendant laquelle il avait pris la tête des catholiques malgaches privés du clergé français expulsé. Il envoie un de ses fils étudier à Montpellier.

Rabozaka (1870-1920) • Issu d'une famille respectée mais pas riche de l'Imerina, il fait des études au Friends' High School de Tananarive, devient pasteur puis retourne dans la campagne. Vers 1894, il est gouverneur de Mandanja. D'abord dans les rangs du gouvernement, il refuse de rendre les armes en novembre 1895 et prépare une insurrection nationale. Les 15-16 mars 1896, il la déclare et devient, comme Rabezavana, un des chefs des Menalamba sous le nom de Ramasoandromahamay. Il sera le dernier à se soumettre, en public et devant Galliéni, le 4 mars 1898. Il est aussi compositeur de cantiques et considéré comme le plus instruit des chefs menalamba. Mais il a délaissé la foi chrétienne pour participer à la renaissance de la religion traditionnelle afin d'anéantir toute influence étrangère à Madagascar. Après sa reddition, il est exilé à la Réunion, d'où il revient en 1900 à la faveur d'une mesure de clémence. Il se reconvertit au christianisme.

Radama Ier (1793-1828) • Fils d'Andrianampoinimerina et de Rambolamasoandro, frère cadet de Rabodosahondra, son vrai nom est Lahidama. Désigné comme successeur par son père, il accède au trône d'une Imerina en cours d'unification en 1810 et poursuit les campagnes de conquête de son père : 1810 la région bezanozano, l'Est en 1813, le pays betsileo en 1815, l'Ouest puis l'Est en 1823-

1828 (prise de Majunga en 1824). Il veut conquérir toute l'île et installe des postes militaires dans les provinces soumises : 500 hommes à Mahabo, à Marovoay, 1 500 à Fort-Dauphin et 2 000 à Tamatave. Pour cela, il a besoin d'une armée régulière qui compte 14 000 hommes et accepte l'aide des instructeurs anglais Hastié et Brady, puis du Français Robin. Il tire ses ressources du commerce des esclaves, qui sont les prises militaires. En 1817, il accepte la venue de missionnaires anglais qui ouvrent des écoles, communiquent des techniques artisanales mais font pression sur lui afin qu'il renonce à la traite, ce qu'il fait. Radama accepte tout l'apport des Anglais, oblige même sa famille puis ses sujets à suivre leur enseignement mais ne s'engagera jamais dans la foi chrétienne. Il connaît l'écriture sorabe et laisse les Anglais fixer par écrit le malgache en écriture latine. Le chroniqueur malgache Raombana a laissé une œuvre en anglais qui décrit sa vie en détails. Il meurt rongé par l'alcool que lui fournissaient en abondance des Anglais.

Radama II (1829-1863) • Fils de Ranavalona I[ère] né longtemps après la mort de son père officiel Radama I[er], le jeune Rakoto fait l'objet de l'adoration possessive de sa mère alors même que celle-ci déploie ses ravages en tuant quiconque, jusqu'à ses amants. Il reçoit les conseils de plusieurs Français : Laborde, industriel amant de la reine, Lambert commerçant français qu'il appelle « Papa », et le jésuite Finaz. En 1855, il signe avec Lambert une charte qui laisse celui-ci en situation de quasi monopole pour l'exploitation des mines. Elle sera à l'origine de conflits avec la France. Impuissant devant le despotisme de sa mère, il envoie Lambert demander de l'aide à Napoléon III pour la renverser mais celui-ci refuse par crainte de froisser les Anglais. Radama tente alors un coup d'État le 20 juin 1857, mais celui-ci échoue, entraînant le renvoi immédiat par la reine de tous les étrangers, y compris Laborde. En 1862, il monte sur le trône, rouvre la voie à tout ce qui vient de l'Occident (églises, commerçants, modes) de manière excessive et non contrôlée ; il abolit les droits de douane, la pratique du *tangena* (poison utilisé comme jugement), signe des traités qui laissent les mains libres aux étrangers. Il fait édifier dans l'enceinte du *Rova* la maison de bois appelée *tranovola*, brûlée le 6 novembre 1995. Jouant de la valiha et du piano, il est le premier Malgache à composer des airs de

danse et de musique pour piano dans les années 1855-1863 ; on lui doit par exemple les chansons « Makatejy » et « Raodro ». Il mène une vie personnelle dissolue, vivant dans l'alcool et les fêtes entouré de jeunes gens, ses *menamaso* auxquels il distribue terres, honneurs et esclaves. Tous ces renversements provoquent la jalousie et des querelles de clans au sein de la cour, on l'accuse de vendre le pays, ce qui aboutit en 1863 à un complot au cours duquel il est étranglé par un cordon de soie et enterré de nuit à Ilafy. Ses *menamaso* sont tués. Plus tard, une rumeur relayée par des écrivains fera courir le bruit qu'il a échappé au massacre et vit clandestinement dans des grottes. Après sa mort, le pouvoir passe aux mains des reines, qui ne l'exercent pas vraiment, au profit du Premier ministre et des roturiers du clan d'Andafiavaratra.

RADAODY-RALAROSY Paul (1908-1973) • Fils du gouverneur Radaody, petit-fils du docteur Ralarosy, premier professeur de médecine malgache à l'hôpital de Soavinandriana puis d'Ankadinandriana. Après des études primaires à l'école Flacourt, puis secondaires au lycée Gallieni à Tananarive, il débute des études de médecine à Montpellier en 1927. Il y présente sa thèse en 1938 et sera couronné lauréat de l'Académie de médecine après avoir été externe des hôpitaux de Montpellier et interne des hôpitaux de Nimes (1934). Il intègre alors l'institut Pasteur de Paris dès 1936, devenant le premier pastorien malgache. À la demande du docteur Girard, il est affecté à celui de Tananarive qu'il rejoint en septembre 1938. Il crée alors le laboratoire d'anatomie pathologie où il effectuera de nombreuses recherches et publiera de nombreux travaux sur des sujets divers : la tuberculose, la microbiologie, l'hématologie. Quoique de formation scientifique, il n'oublie pas qu'il était d'origine littéraire, ayant été un latiniste et un helléniste. Rédacteur en chef puis président de la société mutuelle du Corps médical malgache, il est secrétaire du syndicat de la presse de Madagascar de 1939 à 1949. Polyvalent et d'esprit très ouvert, il est membre de nombreuses sociétés savantes : Académie des sciences d'Outre-mer, Société des sciences médicales de Madagascar, Société de biologie. Il entre en 1941 à l'Académie malgache et en devient le premier président malgache en 1956. Historien de la médecine à Madagascar, il publie des études sur les plantes médicinales, les biographies de certains médecins tel Ranaivo d'Isotry, Ramisiray,

Joseph Rajoelina, Hyppolyte Rafidison, Charles Ranaivo, ainsi que d'un naturaliste Mose Bibikely. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages tels *Proverbes et pathologies*, ainsi que d'un lexique sur le vocabulaire médical malgache. En 1957, au moment de la loi-cadre, il quitte l'institut Pasteur pour rejoindre le ministère de la Santé publique et de la population afin d'exercer la fonction de directeur du service de coordination sanitaire en remplacement du médecin général Le Rouzic, poste qu'il occupe pendant une décennie. Ces fonctions administratives ne réussissent pas à l'enfermer dans un bureau, il parcourt tout le pays et effectue de nombreux voyages à l'étranger. Atteint par la limite d'âge en 1968, il sert comme conseiller technique à l'institut Pasteur d'Antananarivo jusqu'à son décès le 1er juillet 1973.

RADO (1922-2008) • voir **ANDRIAMANANTENA Georges**.

RAFARALAHINDRAINIALY • Gouverneur merina qui dirige les travaux de construction de la ville de Fianarantsoa en 1830, alors un poste avancé du royaume merina. Il choisit le site sur la hauteur afin que les soldats merina en garnison dans le Betsileo n'aient pas la nostalgie de l'Imerina et adopte une structure semblable à Tananarive. On déplace même les tombes des *tompo-tany*.

RAFARAVAVY Marie (1808-1848) • Fille d'un Andriambaventy, grand juge des officiers, cette jeune fille est parmi les premiers convertis au christianisme malgré l'interdiction formelle de la reine Ranavalona Ière. Elle est dénoncée par ses domestiques en 1836 et doit s'enfuir de nuit puis vivre cachée survivant grâce au réseau de croyants. En 1838, grâce au pasteur Johns, elle réussit à prendre un bateau pour l'île Maurice en compagnie de cinq autres chrétiens ; elle gagne l'Angleterre où elle alerte les églises des persécutions perpétrées à Madagascar. En 1842, elle revient à Maurice dans l'espoir de rentrer à Madagascar mais elle y meurt.

RAFIRINGA Louis-Raphaël (1854-1919) • Fils du chef des forgerons à la cour, il s'appelle Firinga ; il reçoit l'éducation des frères catholiques arrivés à Tananarive en 1866 ; ceux-ci le baptisent du nom de Raphaël en 1869. Animé de la passion pour les jeunes,

il enseigne au collège de Mahamasina à partir de 1874 puis en 1878, devient frère des écoles chrétiennes. Encouragé par Victoire Rasoamanarivo, il dirige les catholiques malgaches dans les années 1883-1886 de la guerre franco-hova, quand le clergé français est expulsé, prenant en particulier la direction du mouvement « L'union catholique » et des écoles en français. Entre 1894 et 1896, il reprend la tête des 827 écoles catholiques quand les Français sont à nouveau chassés. À leur retour, il est chargé d'enseigner le malgache au gouverneur Laroche.
En 1902, quand Galliéni crée l'Académie malgache, il le nomme membre. En 1915, il est parmi les accusés soupçonnés de diriger les VVS. Il est arrêté et emprisonné à la prison d'Antanimora de Tananarive pendant deux mois. Il meurt à Fianarantsoa en 1919 ; son corps est ramené à Tananarive en 1933, avec des cérémonies dans toutes les villes placées sur le trajet. Aujourd'hui encore, il reste un des frères catholiques les plus connus. Une école à Antananarivo et une rue à Fianarantsoa, portent son nom.

RAHAINGO Bruno (1923-2004) • Voir **NHIRY-LANTO**.

RAHAINGOSON Eugène Bella (1901-1973) • Contemporain exact de Rabearivelo, cet écrivain est élevé à l'école anglicane, puis au collège protestant Paul Minault où il est condisciple de Jean Narivony. Une enseignante remarque très vite son amour de la littérature et l'encourage dans son talent. Son père tient une boutique à Tananarive; il l'aide puis en ouvre une pour lui-même. Simultanément, il écrit des poèmes, des réflexions, des nouvelles dans de nombreux journaux : *Ny Mpanoro-lalana*, *Ny Akon'Iarivo*, *La grande Ile*, *Tsara hafatra*, *Franco-Malgache*, *Fanala*, *Ny Fandrosoam-baovao*. Il prend différents pseudonymes : Virginie Bella Rahantamalala, Phare de l'hémisphère, Rabesapaoritra.

RAHAJARIZAFY Antoine de Padoue (1911-1974) • Jésuite, pédagogue, enseignant en malgache, il publie de nombreux ouvrages sur l'histoire merina : *Ny ohabolana malagasy*, *Ny kabary* sur la morale traditionnelle : *Hanitra nentindrazana* et sur la langue elle-même : *Essai sur la grammaire malgache*, *Filozofia malagasy*.

Raharisoa Norbert • Auteur de l'arrangement d'un hymne de guerre de la reine Ranavalona Ière afin d'en faire l'hymne national malgache, avec des paroles de Rahajason : « Ry tanindrazanay malala o ! ». Cet hymne est joué pour la première fois à Paris en 1946 lors d'une conférence donnée par Ratsimamanga, son grand ami, alors qu'il n'est pas encore question d'indépendance. Il est chanté à Madagascar comme tel le 27 avril 1959, à l'école Normale de Tananarive devant Philibert Tsiranana et enfin à Mahamasina lors de la prestation de serment du président, le 1er mai 1959.

Rahidy Basilide (1839-1883) • Betsimisaraka, fils de l'ampanjaka Linta à Nosy-Be, il est alphabétisé par le R. P. français Dalmond qui l'emmène en 1846 à Bourbon (la Réunion) afin d'être formé à la maison « La Ressource » dans l'espoir d'en faire un prêtre. Il le devient effectivement en 1874, étant ainsi le premier prêtre malgache. Il écrit ensuite dans une revue catholique pour enfants, *Resaka*.

Rainandriamampandry (1836-1896) • Petit-fils de Ramahery, gouverneur, fils de Ratsimiziva, officier du palais à Antananarivo, il appartient à la caste des Tsimiamboholahy et s'appelle à sa naissance Rabezandry. Dès l'âge de onze ans, il entre au palais dans la suite du prince Rakoto. À 25 ans, il est officier, secrétaire, fait partie de la mission diplomatique envoyée à Paris et à Londres. Formé au collège pastoral de la LMS (London missionary society), il est en 1869 un des premiers évangélistes de l'église du palais, qu'il représente à Ambohidratrimo en 1872. Il exerce ce ministère de pasteur-évangéliste de 1862 à 1881, date à laquelle il entre au gouvernement de la reine comme ministre adjoint aux Affaires étrangères. Il est ensuite nommé gouverneur à Tamatave où il possède des plantations sur lesquelles travaillent des esclaves ; sa fortune est estimée, en 1895, à 300 000 F. En 1877, il est à l'origine d'une loi, promulguée à Tamatave, qui libère les esclaves mozambiques (Masombika) d'origine africaine. De 1882 à 1885, il est général des forces royales pendant la première guerre franco-hova, où il gagne la bataille de Farafaty (côte Est). En 1895, il est ministre de l'Intérieur. Il est connu comme anglophile, ayant appris l'anglais à la cour avec l'historien Raombana ; il avait édité en 1868

à Maurice un dictionnaire *An english and malagasy vocabulary*. Écrivain, il signe en 1880 du pseudonyme de Rabezandriana une *Histoire de Madagascar* restée inédite, comme le second ouvrage, *Ny tantara ny fomban-drazana* sur les hain-teny écrit en 1896. En 1896, Galliéni, qui veut briser la sourde opposition des Merina à la colonisation, choisit deux personnes les plus admirées pour les faire fusiller : ce seront le prince Ratsimamanga pour les nobles et lui pour l'oligarchie merina et les protestants, toujours soupçonnés d'être acquis aux Anglais. Ils sont officiellement accusés de soutenir la rébellion menalamba et fusillés en public à Mahamasina le 15 octobre 1896. Il est assisté du pasteur protestant français Lauga. Les protestants l'ont déclaré martyr, Rabary écrivant en 1957 *Rainandriamampandry, na Ilay Maritioran'ny tanindrazany tamin'ny taona 1896* (« Rainandriamampandry, martyr pour sa patrie en 1896 »). Galliéni reconnut plus tard qu'il avait eu tort de l'exécuter, s'étant par là attiré l'hostilité définitive de l'élite protestante ; il fit verser de grandes sommes à sa veuve et accorda des faveurs à son fils aîné, Ramaherilanja, qui avait fait des études en Norvège grâce à la Norvegian missionary society, et était aussi officier supérieur à Toamasina avant la conquête. Un autre fils, Rajaonah, est envoyé à Edimbourg en 1871, et deviendra le premier médecin malgache. À sa mort, il laisse treize enfants.

RAINDRATSARA (règne 1795-1805) • De son vrai nom Ramaharo-Raindritsara, il est roi du Lalangina, dont la région de Mandranofotsy comprend six villes. L'une d'entre elles, Kianjasoa, est sur la dorsale du Mont Kianja érigé contre les agressions des Bara d'un côté et des Tanala de l'autre. Après sa mort, son royaume est réparti entre ses enfants, dont la princesse Rabolobolo, qui se soumet en 1830 à la reine Ranavalona I^{ère} et offre à son gouverneur le dôme cristallin d'Ivognea, sur lequel il commence l'édification d'un palais de bois, puis d'une ville qui sera Fianarantsoa.

RAINIBETSIMISARAKA (-1902) • Riche fermier à Ambohimirary, (Vakinankaratra), il est emprisonné en 1886 suite à un différend avec le pasteur luthérien Robena. De 1886 à 1895, il opère comme chef de bande sous la protection d'une importante famille. En 1896, il est le troisième chef de l'insurrection menalamba, posté

dans le Sud. En 1896, il proclame une insurrection nationale et fait le siège d'Antsirabe en mai. Il se rend à Galliéni en même temps que Rabezavana, le 31 mai 1897. Contre sa vie, il prétend avoir reçu des ordres de Rainandriamampandry. Il est exilé à la Réunion, puis bénéficie d'une mesure de clémence en 1900. Il rentre à Madagascar, mais est jugé en 1902 pour vol armé et meurtre, condamné à perpétuité et meurt trois mois plus tard.

RAINIHARO (-1852) • Fils d'Andriantsilavo, conseiller du roi Andrianampoinimerina, il est roturier, du clan Tsimiamboholahy. Il contribue au complot qui aide Mavo, la future Ranavalona I[ère] à s'installer au pouvoir en 1828. Il est son deuxième mari et connaît une ascension fulgurante, comme conseiller indispensable, commandant en chef des armées, décoré de 13 honneurs, Premier ministre à partir de 1835. Sa famille inaugure une nouvelle caste, les Andafiavaratra-Tsimiamboholahy, qui seront au sommet du pouvoir grâce à leur mariage avec les souveraines successives et qui habitent au Nord du Palais, le quartier d'Andafiavaratra. Sur le plan personnel, il devient très riche, possédant des maisons dans Tananarive, associé au traitant Arnoux sur la côte Est pour des affaires de vente de bétail et d'esclaves. Il se fait construire un palais en bois ayant presque la même allure que le *Rova* d'Andafiavaratra. Celui-ci sera rasé après 1864 par son frère, qui fera édifier un autre palais d'Andafiavaratra, en pierre, qui sera reconstruit sous sa forme actuelle après l'incendie de 1976. Il a deux fils : Raharo (Rainivoninahitriniony), chef de gouvernement et époux de la reine en 1863, mais brusquement accusé de haute trahison le 14 juillet 1864, il est démis de ses fonctions et déporté, remplacé par son jeune frère, Rainilaiarivony (Radilifera), qui sera lui aussi époux (de trois reines) et Premier ministre, commandant en chef des armées jusqu'à la reddition de 1895. Son tombeau, construit par Jean Laborde, existe toujours à Isotry.

RAINIHIFINA Jessé (1888-1980) • Né à Sahanilo-Mahasoabe, à l'Est de Fianarantsoa. Ses parents sont parmi les premiers chrétiens convertis par le ministère du missionnaire anglais James Richardson arrivé récemment en pays betsileo. Il étudie à l'école de la mission LMS de Sahamalaza entre 1897 et 1904, devient catéchiste en

1905-1907 puis évangéliste (1913-1915) à Fianarantsoa en même temps qu'instituteur. Après deux années de formation (1916-1918) à Tananarive, il est pasteur pendant 30 ans au travers de tout le pays betsileo. Au contact des Anglais qui s'intéressent à la culture locale, il commence des recherches sur l'histoire du Betsileo. Il mène des enquêtes, recueille des traditions dans une vaste région entre le Vakinankaratra et Ambalavao. Il réussit à éditer *Lovatsaina I, Tantara betsileo* en 1958, suivi du tome II, *Fomba Betsileo* en 1959, du tome III, *Fitetena Betsileo* en 1961. Ces deux derniers ouvrages sont réédités en 1975. L'Académie malgache a accueilli des communications sur son œuvre, celle de Fianarantsoa a organisé des manifestations dans le village de Mahasoabe.

RAINIJOHARY • Roturier merina du clan des Tsimahafotsy, il est jeune militaire en poste à Majunga sous Radama I^{er}. Lorsque le roi meurt en 1828, il est un des chefs du complot qui permet à Mavo de prendre la succession de Radama I^{er} et de régner sous le nom de Ranavalona I^{ère}. Il appartient au clan rival de Rainiharo, les deux se disputant le titre de conseiller et d'amant préféré. En 1857, lors du complot ourdi par Rakoto contre sa mère, il est du côté de la reine, et l'encourage à expulser les étrangers. Il passe toute sa vie dans les intrigues de la cour.

RAINILAIARIVONY (1828-1896) • Frère de Raharo, il est d'abord secrétaire à la cour de Ranavalona I^{ère}, dirige des expéditions militaires, intrigue avec son frère Raharo alors Premier ministre puis contre lui. Il arrive au pouvoir en 1864 et peu à peu concentre tout entre ses mains si bien que l'on a parlé de son « despotisme ». Il épouse successivement les trois dernières reines, Rasoherina, puis en 1868 Ranavalona II aux côtés de laquelle il est baptisé par un pasteur protestant en 1869, enfin Ranavalona III qu'il choisit en 1883 pour la mettre sur le trône alors qu'elle n'était nullement désignée pour cela. Sous le règne de Ranavalona II, il fait construire par l'Anglais Pool l'actuel palais d'Andafiavaratra, où il réside de 1864 à 1895. Il entreprend une organisation du royaume en cherchant à conserver à tout prix l'indépendance de Madagascar. Il est l'initiateur en 1878 du « code des 101 articles » sur les affaires publiques, des cours judiciaires, puis en 1881 du « code des 305 articles » qui

crée des ministères et une organisation rationnelle mais centralisée de l'État merina, enfin en 1884 des conventions donnant une importance précise au *fokonolona*. Son intransigeance vis-à-vis de la France déclencha les deux guerres franco-merina, en 1883-1885 sur la côte Est, puis en 1894. Toute sa vie se déroule dans une atmosphère de luttes de clans, de conjurations et de menaces. En 1885, il est obligé d'accepter à Tananarive un résident français qui confisque les relations extérieures de Madagascar, Le Myre de Vilers. Il doit aussi consentir à verser une très lourde indemnité de guerre, pour laquelle un emprunt ruineux est souscrit en France. En 1892, son fils fait partie d'un complot qui vise à le renverser : avec ses associés, il l'exile à Ambositra. Sa carrière l'a rendu très riche : il possède des comptes en banque en Italie et en Angleterre, il a des intérêts commerciaux dans des affaires importantes, il est le plus gros exportateur de bœufs sur pied (vers la Réunion) et possède de très nombreux esclaves, sa résidence est à Tsarasaotra. Mais la conquête française achèvera son déclin. Il est destitué le 15 octobre 1895 et part en février 1896, sans la reine, pour l'exil en Algérie où il meurt 5 mois plus tard.

RAINIMAHAROSOA James • Peintre qui envoie de nombreuses œuvres à l'exposition internationale de Paris en 1900 et obtient une mention pour cet ensemble. Il reçoit également le deuxième prix (derrière Ratovo) au premier concours d'art organisé à Tananarive par le gouverneur Augagneur.

RAINISOALAMBO (mort en 1904) • Betsileo, prêtre de la religion traditionnelle, fabricant de talismans et guérisseur, il reçoit un enseignement chrétien par des pasteurs protestants mais son adhésion reste superficielle. Dans la nuit du 15 octobre 1894, il a la vision de Jésus-Christ, tout en blanc, qui lui demande de jeter ses talismans. Converti, il lit la Bible, commence à prêcher, et en juin 1895, douze hommes sont guéris par lui. Ils fondent ensemble le mouvement des *Fifohazana* à Soatanana, complètement indépendant des missions venues de l'étranger. Rainisoalambo a laissé ses souvenirs écrits mais inédits. Depuis cette date, cette cité est un centre de prière pour les malades, on y forme des pasteurs, tous les

membres sont habillés en blanc. Ce mouvement ne cesse de croître dans toute l'île, instituant des écoles, des centres de soin, prêchant l'Évangile.

RAINITAVY (mort en 1898) • Roturier, né à Ambohimanarina, il se bat une première fois contre les Français entre 1883 et 1885. En 1886, il est gouverneur de Mampikony et devient commandant en second de la région du Boina où il recrute pour la corvée d'or. Chef menalamba dans le Nord de l'Imerina, en 1896, il rassemble 1200 guerriers dans les vallées de Mahajamba et du Bemarivo. En 1897, il incite les Sakalava et les garnisons merina de l'extrême-Nord à la révolte. Il se rend en novembre 1897 dans le Nord-Ouest, après des combats où un lieutenant nommé Bergé est tué : on donne depuis à ce lieu le nom de Port-Bergé. Début 1898, il est exécuté.

RAINIVONINAHITRINIONY (-1868) • De son vrai nom, Raharo. Fils aîné de Rainiharo, frère de Rainilaiarivony, il succède à son père comme Commandant en chef de l'armée merina, à la tête de 6 000 hommes dans la campagne contre les Antasaka et les Antefasy. Il est le Premier ministre de Radama II qu'il tente d'avertir des dangers que représentent son groupe de *menamaso* et le règlement de la justice par le duel. Le roi refusant de les renvoyer, il organise en mai 1863 le complot qui aboutit à tuer ses *menamaso* et à étrangler Radama II. Mais il a à gérer une cour remplie de luttes intestines, se comporte en despote, est renvoyé par la reine Rasoherina, qui lui préfère en 1864 son frère Rainilaiarivony. En 1865, il tente, pour chasser son frère, un complot qui est découvert ; il est alors envoyé, les fers aux mains, en exil à Antsirabe. En 1868, il fomente un autre complot, qui lui vaut cette fois d'être envoyé plus loin, à Ambohimandroso, où il meurt.

RAJAOBELINA • Pasteur, il est également un fervent nationaliste, membre des VVS. Il accueille en 1936 des militants du parti communiste dans sa maison de Mahamasina afin que des chefs du Sud leur soient présentés par Monja Jaona. Le 22 juillet 1937, à Tananarive, il fait partie du groupe fondateur de l'association des intellectuels *Ny Ho Avy* (« L'Avenir »), qui envisage d'envoyer des

jeunes se former en Angleterre et en Allemagne. La plupart de ses membres sont issus du Parti communiste ou d'un autre parti de gauche.

RAJAOBELINA Prosper (1913-1975) • Fils d'un médecin merina, après ses études à l'école protestante Paul Minault, il poursuit par les lettres et la théologie. De 1941 à 1957, il dirige l'école d'Ambohijatovo, de 1953 à 1957 les écoles de la mission protestante française et de 1954 à 1957 il est secrétaire général des écoles des autres missions. Il suit ensuite une carrière politique, comme conseiller à l'Assemblée provinciale de Tananarive de 1957 à 1960, directeur du cabinet du ministre des Finances de 1957 à 1959, sénateur. Il fait partie de la délégation qui négocie les accords avant l'indépendance. Il crée et dirige l'école nationale d'administration malgache (ENAM) de 1960 à 1967, puis est secrétaire exécutif adjoint à la commission économique pour l'Afrique de 1967 à 1973. Parallèlement à ces activités, en 1938 il collabore à la revue *Antso*, publie des ouvrages sur la langue malgache, dont le célèbre manuel *Parler malgache* (1966) destiné aux étrangers et qui est toujours utilisé, des manuels scolaires. Il n'a pas eu le temps d'achever son *Dictionnaire des synonymes de la langue malgache*. Il est membre de l'Académie malgache.

RAJAOFERA Fredy (1902-1968) • Écrivain de Tananarive, il commence dès quatorze ans à écrire des poèmes dans de nombreux journaux qui décèlent son talent : *La Grande Ile, Ny Fandrosoambaovao, Ny Telegrafy, Ranovelona*. Il publie des recueils : *Kintana ny mamatonalina* (« L'étoile de minuit », 1930), *Sahondran'avoko* (« Fleur d'orchidée », *Iarivo mena masoandro* (« Tananarive au coucher du soleil », 1942). Il est le premier Malgache à introduire le vers libre ; sa poésie est marquée par son engagement chrétien, la joie de la vie, l'attachement à la tradition merina. Il poursuit une carrière de journaliste, responsable du *Courrier de Madagascar*. Il fonde avec Pierre Rapiera l'Amicale des journalistes et écrivains malgaches. Il laisse une pièce de théâtre, *Razanaboromailala*, rejouée en 1995 par la troupe Jeannette à Antananarivo. Il reçoit de nombreuses distinctions : officier d'Académie et membre de l'Académie malgache en 1938, officier de l'Instruction publique en

1943, commandeur de l'Ordre national en 1968. Sa femme fonde en 1983 le quotidien *Midi-Madagascar* qui a le plus gros tirage du pays.

Rajaona Siméon (1926-2013) • Descendant de la noblesse merina, sa famille est de citoyenneté française et compte des ecclésiastiques catholiques. Son père était écrivain-interprète des colonies. Il poursuit toutes ses études en français, à Tananarive puis à Paris, où il devient le premier Malgache agrégé de grammaire en 1955. Il enseigne les lettres classiques mais à partir de 1958 se spécialise dans la conception de programmes scolaires visant à réhabiliter la langue malgache comme langue d'enseignement et de culture. Il prépare des manuels, crée et dirige en 1958 le « Centre d'études et d'information sur la langue et la civilisation malgache », ouvre et dirige de 1960 à 1970 le département des Lettres malgaches de l'université dont il deviendra en 1970 le premier doyen. En France, il est membre du Conseil international de la langue française, consultant sur la réforme de l'enseignement du français. En 1970, sa thèse de linguistique *Structure du malgache*, marque l'étude de la langue. On lui doit les deux tomes de l'anthologie littéraire *Takelaka notsongaina* (1962, rééditée en 2000) où figurent des textes lisibles nulle part ailleurs. Il publie aussi des ouvrages de linguistique, *Structure du malgache*, *Problèmes de morphologie malgache*, des recueils de prière *Manina anao aho*, *Tompo* (1967), *Mon corps soupire après Toi* (un essai sur la prière, inédit). Il a participé à la traduction œcuménique du Nouveau testament en malgache. Il est le dédicataire d'un recueil de mélanges de l'université de Tuléar, où il enseigne, *Raki-pandinihana* publié en 1998. Membre permanent de l'Académie malgache, il est invité dans de nombreuses universités du monde.

Rajaonah Gabriel (1895-1972) • Fils d'un aide de camp du ministre Rainilaiarivony, mort en 1898, il est élevé par un couple de missionnaires anglais protestants, les Collins. Il poursuit ses études à l'école Benjamin Escande d'Ambositra, puis au collège théologique Ampohipotsy de Tananarive. Pasteur, il est responsable de plusieurs églises, animateur de radio, professeur, écrivain, journaliste et philosophe. Il enseigne la psychologie et la morale

chrétienne au collège théologique, la philosophie et la civilisation malgaches à l'école nationale d'administration de Madagascar (ENAM) et à l'université, le malgache et l'anglais dans des collèges d'Antananarivo. L'axe principal de son œuvre manifeste le souci de promouvoir une pensée complexe en malgache pur, sans emprunts ni néologismes, et de fournir pour cela des outils qui réhabilitent la langue. À la radio nationale, il donne des cours de malgache et anime des émissions de civilisation et d'histoire. Il écrit des articles sur l'économie, l'agriculture, l'hygiène, les sports, l'art, la littérature, dans les revues *Fiainana*, *Mpanolo-Tsaina*, *Mpandinika*. En 1921, il écrit *Fomba fitondrantsaina* (« Principes pour discipliner l'intelligence ») qui est un ouvrage de réflexion, un plaidoyer sur la façon disciplinée dont l'intellectuel doit trouver des règles pour chercher la vérité en exerçant son libre examen. Il veut donner là un exemple de la capacité de la langue malgache à exprimer une réflexion complexe, et ainsi rendre leur fierté aux Malgaches.
Il écrit les biographies, d'Andrianampoinimerina, d'Ilaidama (Radama), de Galliéni, d'Alfred Grandidier. Son œuvre principale, inachevée, est l'immense encyclopédie conçue avec le pasteur Ravelojaona, *Firaketana ny fiteny sy ny zavatra malagasy* (« Trésor de la langues et des choses malgaches »), publiée entre 1937 et 1972, qui comprend 271 fascicules et 3 627 pages. Membre de l'Académie malgache, il représente celle-ci à Moscou, Londres, Brazzaville, et Paris.

Rajemisa-Raolison Régis (1913-1990) • Tananarivien, il grandit dans le pays betsileo. Élève des jésuites jusqu'en 1932, il connaît une carrière littéraire très importante. À l'âge de quinze ans, il écrit ses premiers poèmes en français. Dans les années 1930, il collabore au journal littéraire et politique *Anivon'ny riaka* avec Elie-Charles Abraham. En 1935, il fonde avec Jacques Rabemananjara la revue littéraire francophone à tendance nationaliste *La Revue des jeunes de Madagascar*, puis, entre 1945 et 1948, *Antson'ny Nosy* (« L'île australe »). En 1953, il écrit dans la revue *Tatamo*, aux côtés de Charles Abraham, Flavien Ranaivo, qui publient des poèmes et des nouvelles en français et en malgache. Ses poèmes sont publiés en recueils : *Les fleurs de l'Île Rouge* (1948, réédité en 1984), *Mba olom-banona* (1951, réédité en 1974). Il publie des nouvelles :

Kilalaon'Afo en 1948, 1953, 1964. En 1952, il est parmi les fondateurs de l'UPEM, l'Union des poètes et des écrivains de Madagascar, qu'il préside de 1952 à 1983. Il est l'auteur d'un *Dictionnaire historique et géographique de Madagascar* en 1966, d'un *Dictionnaire des synonymes*, de manuels scolaires, *Grammaire de la langue malgache* (1958), d'un ouvrage *Les poètes malgaches d'expression française* en 1983. Il écrit aussi des pièces de théâtre en malgache : *Tsingerimpanina* (1955), *Ady anaty* (1956), *Rivo-doza* (1957), *Ratolojanahary* (1983), *Misy very anjara* (1983), *Mamy ve ny miaina* (1984). En 1958, il est le secrétaire et l'assistant de Siméon Rajaona quand il fonde le « Centre d'études et d'information sur la langue et la civilisation malgache ». Avec lui, il travaille à la réalisation de l'anthologie *Takelaka notsongaina* qui fera connaître de nombreux auteurs, et sur un traité d'orthographe malgache qui fait toujours autorité. Il est membre de l'Académie malgache. Engagé politiquement, il appartient en 1959 au bureau du parti d'Alexis Bezaka, le RNM (Rassemblement national malgache), parti nationaliste non marxiste. Il demande alors que le malgache soit choisi comme langue officielle de la future République malgache. Son souvenir reste vivace, entre autre par des lectures publiques de ses œuvres.

RAJOHARY (1896-1968) • Pseudonyme de Charles Rajoelisolo. Son père enseigne au collège anglais de la mission protestante de Faravohitra puis à l'école d'Ambohijatovo-Atsimo. À partir de 1923, il s'occupe du journal *Ny sakaiza ny tanora*, ce qui l'inspire pour écrire le roman *Sodifafana*. Il fréquente les célébrités des arts et des lettres, devient l'ami de Rabearivelo, Bolespara, Ny Avana. Il fonde en 1932 l'hebdomadaire littéraire *Ny Fandrosoam-baovao* où tant d'écrivains du mouvement *Hitady ny very* trouveront une place, il réfléchit à la vie intellectuelle et à l'expression de l'âme malgache dans la littérature. De 1933 à 1949, il est enseignant dans l'école protestante, puis de 1933 à 1949, employé dans un magasin. Il publie en 1937 un recueil de poèmes, *Aubes imeriniennes* traduit en français par Chapus, qui est une reconstitution historique du règne de Radama I^{er} (1819) et une réflexion sur l'ouverture de la société malgache. Il écrit des biographies : *Ny Avana Ramanantoanina* et *Tantaran'ny Maritiora malagasy*. Il s'engage en politique avec les nationalistes, aux côtés du pasteur Ravelojaona.

RAJON Auguste (1890-1957) • Pseudonyme de Rajaonarivelo Auguste, écrivain formé dans les écoles protestantes, puis à « Le Myre de Vilers », avant de poursuivre une carrière d'enseignant (de 1907 à 1950) et d'écrivain. Il commence à écrire à 18 ans, des poèmes tristes, puis des histoires pour les jeunes. Notons ses poèmes et nouvelles publiées dans les journaux *Ny Basivava*, *Akon'Iarivo*, *Fandrosoam-baovao*, *Gazetim-panjakana*, et qui sont parfois ironiques *Havesatry ny harena*, ses romans policiers à succès, dont *Robin'Ikamadonto*. Son roman *Bina*, qui fut primé en 1933 au premier concours des « Belles-Lettres » organisé par l'association des journalistes malgaches qui reste un texte de référence dans les écoles. Il est chevalier de la Légion d'honneur française.

RAJONAH dit **TSELATRA** (1863-1931) • Jeune auteur prolifique, appelé à 20 ans au cabinet du Premier ministre pour y écrire les *kabary* de Ranavalona III. En 1897, il publie des *hain-teny* dans les revues qui s'adressent aux jeunes, *Ohabolanan'ny Tanora*. Il se spécialise ensuite dans le théâtre. Sa pièce *Zephine sy Armand* est jouée au théâtre municipal de Tananarive en 1899, c'est la première pièce connue d'un Malgache. Il collabore longtemps avec Romain Andrianjafy, directeur de la troupe « Tananarivo-théâtre ». Il laisse environ 60 pièces de boulevard, dont *Fitiavana mahery* (« Amour violent ») en 1907, *Velona ahy, maty ahy* (« Il est à moi, vivant ou mort ») une comédie de 1909 *Ny tovovavin'Iarivo* (« Les jeunes filles d'Iarivo »), une opérette de 1910, *Diso hanta ka ratsy fiafona* (« Trop gâtée, tragique destin »), *Prince Marco*. Il est rédacteur du journal officiel *Vaovao frantsay* (« Nouvelles françaises ») de 1902 à 1916 dans laquelle il introduit la littérature traditionnelle malgache.

RAKOTOBE (1810-1828) • Petit-fils d'Andrianampoinimerina, fils cadet de sa fille Rabodosahondra et du prince Ratefy, il est désigné par le grand roi, à la veille de sa mort, comme le successeur de Radama I^er^. Celui-ci le fait donc élever à la cour et adopter par sa première femme, Ramavo. Il est alors le concurrent de Rainiharo, fidèle à Mavo, la future Ranavalona I^ère^. À la mort de Radama, celle-ci veut s'emparer du pouvoir et le fait assassiner ainsi que tous ses proches susceptibles de connaître la volonté d'Andrianam-

poinimerina ou de prétendre au trône, soit sa sœur, ses parents, sa grand-mère. Seuls les princes Razaka et Ramanetaka parviendront à s'enfuir.

Rakoto de Monplaisir (1895-1939) • Pseudonyme de Rajaonson Charles, dramaturge des années 1920-1930, auteur de nombreuses pièces, *Ny Voromailala*, *Lefero ny anjara* (« Acceptons le destin »), tragi-comédie de 1931, *Dokotera X*, drame de 1934, *H.M.*, comédie de 1935, avec des airs de Ratianarivo, et reprise par la Troupe Jeannette de Tananarive en 2000, *Domiverina* (« Choc en retour »), opérette de 1939.

Rakotomalala Jérôme (1914-1975) • Évêque de Tananarive, il est le premier archevêque malgache. Nommé à Tananarive en 1960, il est le signe de la moindre dépendance de l'église catholique malgache vis-à-vis des missionnaires étrangers. Il devient cardinal en 1969.

Rakotomalala Louis (1901-1968) • De père français et de mère malgache, cet homme suivra une carrière bancaire au Crédit foncier avant d'opter pour la politique à l'époque de l'indépendance. Nationaliste modéré, libéral, catholique, il est toujours dans les organes de dialogue. En 1944, il siège déjà dans une commission franco-malgache sous la direction du gouverneur Pierre de Saint-Mart. En 1946, il appartient au parti catholique MSM (Mouvement social malgache). Lors des élections provinciales de 1952, il conduit dans le district de Tananarive une liste composée de catholiques et de protestants qui est citée en exemple d'harmonie. Il poursuit cet effort de rapprochement au sein de l'« Action madécasse », association tananarivienne fondée en avril 1954 qui cherche le rapprochement entre les différentes tendances de la société (syndicalistes, notables, nationalistes modérés, journalistes, Réunionnais, Tsiranana en fait partie). En 1955, il est président de l'« Association des citoyens français d'origine malgache » et vice-président de l'Assemblée représentative. En 1959, il devient ministre des Relations avec les États de la Communauté, puis en 1960, ministre des Affaires étrangères. Il prépare l'admission de Madagascar à l'ONU, puis en est le représentant permanent à

New York, accrédité auprès de Washington, Tokyo, Ottawa, Séoul, mais non résident. Il suit les dossiers de la Banque mondiale et les programmes de développement aux Nations Unies. Il meurt à Washington.

RAKOTOMALALA Jules (1919-1995) • Membre des «*zanadra-navelona*» d'Imerimanjaka, ce merina protestant est engagé en 1942 comme secrétaire des forces anglaises à Tuléar. Là, il rencontre Raseta et adhère sans doute à la société secrète Panama. En 1946, il est le secrétaire particulier du député à Paris. En plus de ce travail officiel, il est chargé de nouer des contacts avec les Anglais en vue d'achat d'armes et de prêt d'argent pour le soulèvement que préparent les sociétés secrètes sous couvert du MDRM à Madagascar. En 1947, il envoie aux députés malgaches, alors en tournée électorale à Madagascar, un appel pressant pour qu'ils rentrent à Paris. Il organise le voyage-éclair et secret de Raseta à Londres pour confirmer les préparatifs.
Il a ensuite vécu à Madagascar. À sa mort, il était le président des anciens combattants «MDRM 47».

RAKOTONDRABE Samuel (1901-1947) • Né en Imerina, c'est un industriel prospère dans le secteur du tabac, possédant une usine à Tananarive et une autre à partir de 1944 à Fianarantsoa. Il est citoyen français depuis 1944. Militant nationaliste, membre du parti Panama, il est recruté pour le MDRM en avril 1946 par Ravelanahina et adhère à la société secrète Jina en juillet. Il connaît Raseta depuis 1930, verse des fonds pour sa campagne électorale et le suit dans le projet d'organisation d'une insurrection armée quand le discours de Ravoahangy du 7 septembre 1946 déçoit les plus radicaux des nationalistes. Il démissionne du MDRM le 24 et prépare la rébellion armée, cachant des responsables recherchés, accueillant les réunions chez lui, payant les déplacements des militants, connaissant le code secret pour correspondre à Paris avec Raseta qui le nomme «généralissime» des troupes. Son pseudonyme est «Bateravola». Malade, il n'assiste pas le 27 mars 1947 à la réunion du bureau MDRM qui envoie le télégramme controversé mais disparaît juste après. Pendant l'insurrection, l'État-ma-

jor de guerre et le poste de commandement sont dans son usine à Antanimena. Il est arrêté le 23 mai, condamné à mort en décembre et fusillé le 19 juillet 1947.

RAKOTO-RATSIMAMANGA Albert (1907-2001) • Petit-fils du prince Ratsimamanga fusillé en 1896 par Galliéni et fils de Razanadrakoto, membre des VVS, mort en 1919. Son enfance à la campagne reste très simple, il suit ses études dans l'école anglicane de Tananarive. Une bourse du gouverneur Cayla lui permet de poursuivre des études de médecine à Tananarive, puis en France. Arrivé à Paris en 1931 pour l'Exposition coloniale, il y achève deux doctorats, en médecine et en sciences. Ses travaux scientifiques sur la vitamine C, la tache pigmentaire des enfants malgaches puis sur les plantes malgaches lui vaudront une renommée internationale. Dès 1939, il est chercheur au CNRS (Centre national de la recherche scientifique) à Paris, puis s'engage dans l'armée française pendant la guerre, aux côtés des soldats malgaches. Il est un des animateurs en France de l'Association des étudiants d'origine malgache (AEOM). En 1946, il est parmi les 7 fondateurs du MDRM (Mouvement démocratique pour la rénovation malgache) et s'implique beaucoup dans le dialogue et la réflexion sur l'indépendance tout en maintenant un contact étroit avec les milieux français. Il rentre à Madagascar en 1957, appuie Tsiranana lors du référendum de 1958, crée à Tananarive le centre de recherches appliquées où il élabore de nombreux médicaments à partir des plantes malgaches. En 1960, il est maître de conférences à la Faculté de médecine de Paris. Il fait partie de la délégation malgache qui prépare pendant deux mois les accords fixant les modalités de l'indépendance, il est ensuite le premier ambassadeur malgache à Paris. Sa longue vie lui donna le statut d'un sage unanimement respecté. Madagascar lui a réservé des funérailles nationales en 2001. Son ami Raymond-William Rabemananjara lui a consacré trois ouvrages biographiques : *L'enfant aux pieds nus qui regardait les étoiles*, *Rakoto* (1994), et *Un fils de la lumière* (1998), textes repris en 2003 sous le titre *Prince Albert Rakoto-Ratsimamanga*.

RAKOTOVAO Gaston • Peintre de la première génération formée par les Français, ami de Ratovo. Selon les techniques occidentales, l'huile et la sanguine, il cherche à exprimer la malgachitude par des scènes de genres (le *sikidy*, des paysans) et des allégories. Il obtient un deuxième prix du concours d'art en 1913. En 1934, il expose une série de tableaux historiques concernant le passé de Madagascar : le palais d'Ambohimanga, l'assassinat de Radama II. Professionnel dans son atelier, il est employé à l'école des Beaux-Arts de Tananarive entre 1922 et 1925 et membre de l'organisation de la foire de 1923 où 218 œuvres modernes sont exposées. Il reçoit de nombreuses commandes de l'administration coloniale.

RALAIMONGO Jean (1884-1943) • Très célèbre militant de gauche, c'est un Betsileo qui a vécu toute sa vie dans le Nord. En 1904, il sert d'interprète auprès des militaires français réprimant une révolte tanala. En 1910, il obtient, en France, le diplôme d'instituteur. Rentré à Madagascar, il veut être payé comme ses collègues français et, devant le refus, démissionne. Il réclame dorénavant la naturalisation pour les Malgaches, soit l'assimilationnisme, qui est la thèse défendue par les socialistes depuis 1905. Il a rencontré en France le père du coopératisme, Charles Gide, a animé un journal coopératiste, *Le Paria*. À son retour, il veut créer une entreprise de commerce sur ce principe. Il est mobilisé en 1914 et connaît la vie de poilu dans les tranchées. De retour dans le Nord, il s'installe à Diégo et commence une carrière politique de journaliste. Il mène des actions contre les vols de terres, s'occupe des petits planteurs (ex-esclaves ou originaires des Hauts-Plateaux), ce qui le rend célèbre dès les années 1920. Il crée « La ligue française pour l'accession des Indigènes de Madagascar aux droits du citoyen » qui se situe dans la suite des VVS dont il réclame l'amnistie. En 1923, il est directeur du nouveau journal *Le Libéré*, qui paraît à Paris, appuyé par l'extrême gauche. C'est le « premier journal des colonisés », la tribune du peuple malgache, dont le gérant est un ancien combattant connu de Ralaimongo. Après son échec, il fonde en 1927 à Diégo *L'Opinion*, soutenu par la gauche de la métropole, alimenté en informations par son large réseau de relations en France et bien diffusé. Il y répand ses idées sur l'assimilation, idée qu'il abandonne en 1931. En 1929, il assiste à Tananarive à une manifestation où Dussac a évoqué l'indépendance : il est condamné par le gouverneur général

Cayla à cinq ans de résidence fixe à Port-Bergé, où il crée une action du Secours rouge international dans la section de Majunga. Il entretient de très nombreuses relations épistolaires, envoie des articles à plusieurs journaux, reçoit des visiteurs dont il recueille les doléances. Le premier, il tente la synthèse entre le socialisme et la structure sociale traditionnelle du *fokonolona*. Il crée en 1935 avec Dussac et Ravoahangy un autre journal, *La Nation malgache*, qui ne paraît que jusqu'en 1936. Libre-penseur, franc-maçon, il est peu enclin à se plier à une discipline de parti quelconque et, pourtant, adhère au parti communiste en 1936 (il est en prison lors de sa fondation) par manœuvre politique. Repéré comme dangereux pour le pouvoir, il est mis en prison en février 1936, libéré par le Front populaire, il fait en août une entrée triomphale aux côtés de Dussac dans Tananarive, dans une voiture munie d'une escorte. Il effectue des tournées de propagande au cours desquelles on le reçoit comme un *Mpanjaka* (roi). En 1939, il soutient la candidature du pasteur Ravelojaona aux élections au conseil supérieur des colonies. À sa mort, il est enterré dans le Nord, puis en juillet 1960, ses restes sont transférés en grande pompe dans son Betsileo natal sur ordre de Tsiranana, ce *famadihana* étant présenté comme le symbole de la réconciliation nationale indispensable à l'Indépendance. Son fils Samuel avait fondé à Paris en 1931 la première association malgache, «l'Amicale des Malgaches en France», avec Foissin et Ramananjato.

RALAMBO (1575-1615) • Fils d'Andriamanelo, roi d'Alasora. Il eut deux fils qui sont à l'origine des castes de nobles : l'aîné Andriantompokoindrindra à Ambohimalaza, abdiqua en faveur de son frère cadet Andrianjaka, à Tananarive et qui est l'ancêtre des Andriamasinavalona. Après avoir fait la guerre aux roitelets des villages environnants, il s'installe à Ambohimalazabe, y fait parquer des taureaux sauvages, et découvre que l'on peut manger leur chair grillée. Il se réserve alors la bosse et la culotte qui sont devenus les morceaux nobles. L'endroit supposé de cette scène reste visible à Ambohimalaza. Il institue aussi la fête du *fandroana* (bain royal) et choisit le premier jour du mois Alahamady pour cette célébration de la nouvelle année. Il inaugure la coutume d'y abattre des bœufs gras, les rites du sacrifice du coq rouge, le nettoyage des tombeaux,

les ablutions purificatrices. Cette fête a consolidé l'unité du peuple pendant trois siècles. Elle a été abolie par la colonisation qui l'a remplacée par la fête nationale, le 14 juillet 1897.
Ralambo est à l'origine de l'utilisation de la première arquebuse à Ambohipeno, ce qui a fait de ses descendants, les Andriandranando, les spécialistes de la fabrication des armes.

Ralambo Emile (1879-1963) • De son vrai nom Ralambondrainy, il est peintre autodidacte dès son plus jeune âge. Il broie des feuilles et des fleurs pour en faire des couleurs avant de pouvoir vendre, à partir de 1897, ses premiers tableaux. Il est instituteur pendant 30 ans dans la province de Fianarantsoa, pratique de nombreux sports, parle couramment anglais et français. Il se spécialise dans l'huile et l'aquarelle et aime rendre tous les détails avec réalisme. Il est paysagiste, portraitiste, et représente des scènes de petits métiers. Il bénéficie de nombreuses commandes de l'administration, en particulier pour la foire de Tananarive de 1923. Ses tableaux sont appréciés des étrangers de passage à Tananarive si bien qu'actuellement il s'en trouve en France, en Norvège, en Amérique et en Angleterre. Il est aussi un fervent évangéliste et un patriote engagé, exilé après le procès des VVS à Nosy Lava entre 1915 et 1918.

Ralivao-Ramiaramanana Marthe (1910-1997) • Originaire d'Ambohimalaza, elle fut une fervente militante nationaliste au sein du MDRM avant de devenir la première femme malgache médecin. Elle est aussi très engagée dans les mouvements protestants.

Ramahatra (1858-1938) • Prince à la cour de Ranavalona III dont il est le cousin et qu'il avait refusé d'épouser jeune car elle était pauvre, il est membre de la caste Andriamasinavalona. Il est élevé par les jésuites français qui l'envoient étudier en France. Viveur et brillant militaire, il est le rival du Premier ministre. Éloigné de la cour et envoyé en 1889 à la tête d'une expédition militaire de 900 Merina, il part de Tamatave en bateau sur la vapeur « Normandy » acheté par Madagascar pour Fort-Dauphin puis Tuléar. La reine est sûre qu'il sera tué mais il sort victorieux des Sakalaves puis des Mahafaly. Une fête est donnée en son honneur à la cour en 1890. Comme gouverneur de Tuléar, il organise l'administration

de la province. En 1889, lors de son envoi sur les côtes, sa femme, la princesse Razafindrazaka, est donnée par la reine au prince Ratsimamanga « pour raison d'État », et devient Grande dame de la cour. Le clan de sa famille était, à la cour, moderniste et plutôt francophile, opposé à celui de Ratsimamanga. En 1895, il lutte contre les Français lors de l'expédition, puis se range à leurs côtés et aide Galliéni à vaincre les *Menalamba* en étant à l'origine des négociations entre eux et Lyautey en 1897.
Il contribue, avec Rasanjy, à accuser Rainandriamampandry et Ratsimamanga en 1896. Il profite de leur condamnation à mort et des purges contre les protestants qui la suivent pour installer son propre réseau parmi les fonctionnaires au service des Français. Il est nommé gouverneur de l'Avaradrano, et en 1896, est le premier maire de Tananarive. Il est également le premier Malgache promu chevalier de la Légion d'Honneur en 1898. Il reste gouverneur de Manjakandriana jusqu'en 1913, et entre, comme premier Malgache encore, au conseil d'administration de la colonie. Dans sa vieillesse, il devient le chef vénéré de la haute aristocratie merina. Ses funérailles sont grandioses, le gouverneur Cayla lui rend un hommage qui montre combien il a représenté la collaboration la plus étroite avec les Français.

Ramaholimihaso Ulysse (1891-1968) • Médecin, il est aussi écrivain et journaliste et fervent nationaliste. En 1907, il commence à écrire des poèmes et des nouvelles dans *Basivava* puis dans de nombreux autres journaux : *Ny Loharano*, *Firaisana kristiana*, *Ny Mpandinika*. Il est engagé dans les VVS, arrêté, condamné à cinq ans d'exil aux Comores, à Dzaodzy, de 1916 à 1922. Il écrit des pièces de théâtre, comme *Raoly sy ny rendez-vous mampididoza*, une tragi-comédie en 1921. Il possède sa propre imprimerie. En 1947, comme il appartient au MDRM, il est de nouveau emprisonné pendant un an et demi : il écrit alors des biographies d'hommes célèbres : Hagamainty, Rainifiringa, Ralaimaholy. Il ne s'engagera plus désormais. Il continue à écrire des nouvelles, sous de nombreux pseudonymes différents : Radium-Rhosalis, RMS, Masolavitra, Razanakolona, Tsimiamboholahy... Il milite en faveur d'une littérature en langue malgache qui forme l'identité des jeunes.

RAMAKA Andrian (1602-1651) • Fils de l'Ampanjaka Tsiambahiny qui règne sur les Matakasy, dans l'Anosy, prince de la province de Fanjahira, il est aussi appelé Dian Ramach. Ces nobles dominent les populations, se disent les descendants des Zafi-Raminia et conservent, par les sorabe, des éléments de l'islam. En 1614, alors qu'il n'a que douze ans et malgré le refus de son père, il est embarqué par des jésuites portugais (dont Luis Mariano) qui l'emmènent aux Indes en espérant le faire devenir un chrétien puis un évangéliste parmi son peuple. Il arrive à Goa en 1614, y reste deux ans pendant lesquels il est instruit et baptisé catholique. De retour en 1616, il est repris par son père et rompt tout lien avec l'enseignement occidental et le christianisme. Quand le français Flacourt débarque en 1648 accompagné du lazariste Nacquart, il accueille celui-ci en récitant des textes en latin. Sa capitale, Fanjahira, est située au Nord de Fort-Dauphin ; plusieurs voyageurs y ont été reçus, par exemple en 1642 pour l'inauguration de sa maison. Mais il ne supporte pas la mainmise de la colonie française dirigée par Flacourt (qui ne compte plus que 60 hommes) et prend la tête d'une rébellion générale en 1648. Flacourt décide la destruction de sa capitale en 1651 : celle-ci est brûlée par Angeleaume, son principal lieutenant. Ramaka est tué avec un de ses fils. Son successeur, Dian Panolahé, poursuit la guerre contre les Français dont les derniers évacueront Fort-Dauphin en septembre 1674.

RAMANANKAMONJY Joseph (1898-1984) • Peintre issu de l'atelier de Supparo au début du siècle, il est déjà peintre à 16 ans, suivant Ratovo, Ratrema, et Rakotovao. Portraitiste, paysagiste, il représente la vie quotidienne des Malgaches. En 1923, il est membre du comité d'organisation de la foire de Tananarive puis en 1925 visite le Sud en compagnie de Jean d'Esme, président de la société des écrivains français.
En 1931, il représente Madagascar à l'exposition coloniale de Paris et voit des peintres modernes. Il inaugure la technique de l'aquarelle sur soie. En 1947, il est médaillé d'argent à Marseille. Il participe à des expositions en divers lieux : la Réunion, et Maurice (1948), Paris (1959). Le général de Gaulle le décore de la Légion d'honneur, il reçoit de nombreuses décorations. En 1936, il est membre fondateur de la Société des artistes peintres sculpteurs de Madagascar (SAPSM).

RAMANANTSOA Gabriel (1906-1979) • Il est élève-officier en France, à l'école de Saint-Cyr en 1931, participe à la deuxième guerre mondiale, dirige l'école militaire de Fianarantsoa (1943 à 1946), est envoyé en Indochine puis en 1959 est lieutenant-colonel de l'armée française à Paris. En 1959-1960, il fait partie des 24 membres de la délégation malgache qui négocient les modalités de l'accession à l'indépendance. De 1960 à 1972, il est chef d'État-major des armées malgaches, chargé par le président Tsiranana d'organiser l'armée. Il est présenté comme autoritaire et avare de mots. En mai 1972, il est appelé à remplacer Tsiranana, et devient chef du gouvernement. Le référendum d'octobre est un plébiscite en sa faveur quoiqu'il n'ait pas été préparé à devenir chef d'État. Son gouvernement rompt les accords de coopération avec la France, en signe de nouveaux en 1973, nationalise les grandes entreprises (surtout étrangères), réoriente la politique étrangère en direction des pays non-alignés, se retire de la zone-franc, met en place un Conseil national de développement populaire qui assure les fonctions d'Assemblée nationale, supprime l'impôt *per capita* (*hetra isan-dahy*). Malgré son nationalisme, sa rigueur et sa volonté de dialogue, il est très critiqué, en particulier par les Côtiers et doit faire face à la rébellion de militaires au camp d'Antanimora avec à leur tête le colonel Rajaonarison (camp GMP, Groupe mobile de la police). En février 1975, il remet son pouvoir au ministre de l'Intérieur, le colonel Ratsimandrava. Il meurt à Paris.

RAMANDA Albert (1901-1959) • Fils d'un compositeur de cantiques traditionnels (*hira zafindraony*) aux temples d'Anatirova, Tranozozoro Antranobiriky, il est engagé volontaire lors de la guerre de 1914-1918 en France. À son retour, il rejoint l'association *Iarivo Sport Hova*, qui fait du théâtre et joue dans différentes troupes : *Tropy Bazoly* puis *Tropy Vorombola*. En 1944, il fonde sa propre troupe *Antananarivo teatra*, puis en 1951, le *Fikambanan'ny Mpanao Teatra Malagasy*. Il est une des figures marquantes du théâtre traditionnel malgache. Parmi ses œuvres, citons *Ny fahasambarana*, de 1942, rejouée en 2001 à Isotry, *Voninkazon'ny Madagasikara* en 1943, *Ny any aminay* et *Ny namoizako an'i Dada sy Neny* en 1945, *Tsy maty fa matory* en 1946, rejouée en 2001, *Ny Fandrosoana* en 1948, *Olom-baovao* en 1949. Il compose également

des chansons pour le théâtre. Il est en plus peintre, élève de Henri Ratovo, et participe en 1947 à la foire-exposition du Progrès au cercle franco-malgache où il reçoit un diplôme d'honneur. Plusieurs de ses œuvres furent exposées à Paris, au musée de l'Homme du Trocadéro, jusqu'à l'incendie qui ravagea ce bâtiment en 1999. Il est sculpteur, les personnages érigés devant la *tranompokonolona* d'Analakely figurant parmi ses œuvres. Son portrait est visible dans la galerie du théâtre municipal d'Antananarivo à Isotry.

RAMANETAKA • Cousin de Radama I[er], il est en 1824-1825 le général qui conduit 60 000 soldats merina à la conquête du royaume sakalave dirigé par Andriantsohy. Après la chute de Majunga en 1824, il est installé comme gouverneur du Boina. Il crée alors la ville hova de Majunga à partir du poste militaire qui ne comporte qu'une maison en pierre et un camp sur la colline de Saribenzo. En 1828, à la mort de Radama, la reine Ranavalona veut le tuer afin d'exterminer la famille complète de son mari. Il réussit à s'enfuir par boutre et atteint les Comores, l'île d'Anjouan. À Madagascar, son nom est déclaré *fady*, et n'apparaît plus jamais dans les généalogies officielles (comme Razaka). À Anjouan, il se convertit à l'islam, se met sous la protection du prince Abdallah qu'il aide dans ses querelles de clans. Devenu sultan de Mohéli, il participe à de nombreuses intrigues qui rendent Abdallah son rival et ennemi. En 1836, il le fait prisonnier ainsi que ses proches et les laisse tous mourir de faim dans sa prison de Fombani. Il utilise des mercenaires merina dans les luttes de clans comoriens, tout comme son rival, le sakalave ex-roi du Boina, Andriantsohy, qui bénéficie des services d'un betsimisaraka, Andriantavy. Il pratique également la traite d'esclaves. Le contexte de sa vie à Anjouan a inspiré une pièce de théâtre à Wast Ravelomoria en 1933, *Noro Kaima*.

RAMANGAMALEFAKA (1886-1938) • Vrai nom du journaliste et écrivain aux différents pseudonymes, par exemple celui de DMN. En 1906, il collabore au premier journal qui appartienne à des Malgaches, *Ny Basivava*, avec Ramaholimiaso, Dondavita, Ny Avana. Il écrit de nombreux poèmes et des nouvelles qui sont éditées dans différents journaux. Arrêté en 1915 lors de l'affaire des VVS, il est exilé 5 ans à Mayotte.

RAMANIA • Personnage arabe qui serait arrivé de La Mecque entre le X^e^ et le XIII^e^ siècle, débarquant sur la côte Sud-Est, près de Vohémar, puis serait allé plus au Sud. Il est le héros de légendes musulmanes dont se réclament toutes les tribus islamisées. Des groupes Antanosy prétendent être ses descendants, comptant les générations, en vertu des sorabe dont ils ont hérité : ce sont les Zafi-Ramania, par exemple Andrian Ramaka se disait, en 1642, de la 17^e^ génération.

RAMAROMANOMPO (1691-1751) • Né d'une mère princière des environs de Foulpointe, Rahena, et d'un père pirate prénommé Tom, ce roi s'appelle Ratsimilaho. Il commence par soumettre les clans de la côte Est, en particulier les Tsikoa de Fenoarivo. Vainqueur, il prend avec ses hommes le nom de Betsimisaraka et installe sa capitale à Toamasina. Il jouit ensuite d'un règne paisible entre 1711 et 1751, entretenant de très bons rapports avec les commerçants européens de la traite, pouvant lever une armée de 10 000 combattants. Il épouse la fille du roi sakalave. En 1750, son royaume s'étend de la Baie d'Antongil à l'embouchure de la Mangoro. Il est enterré à Sainte-Marie avec tous ses bijoux. Ses deux enfants se disputent et se séparent : son fils reste à Foulpointe, fait la guerre à ses voisins et meurt assassiné, et sa fille va vivre à Sainte-Marie.

RAMASINDRAZANA (-1924) • Sœur du prince Ratsimamanga, elle est la tante de la reine Ranavalona III qui est orpheline et, à la cour où elle tient le premier rang, lui sert de mère et de mentor, surtout à partir de 1896, quand le Premier ministre est exilé à Alger. Elle a reçu une éducation chrétienne à l'âge adulte grâce aux visites régulières de l'anglaise Miss Herbert qui tenait des réunions bibliques chez elle, dans son hôtel particulier d'Andohalo, chaque semaine jusqu'à l'arrivée des Français. Mariée à Ralaikizo, elle en a divorcé en 1888. Elle participe à des œuvres de charité à Tananarive. Elle est arrêtée en octobre 1896, en même temps que le prince Ratsimamanga et Rainandriamampandry. Les deux hommes sont fusillés, elle est sauvée par l'intervention en sa faveur auprès de Galliéni du pasteur français Lauga et envoyée à Sainte-Marie. Elle partage l'exil de la reine et quitte la Réunion en 1897 pour Alger

avec le groupe des fidèles. Ils y vivront tous de 1899 à la mort de la reine en 1917. Elle a suivi la reine dans tous les instants de son exil et termine sa vie en France, à Nice, dans les Alpes-maritimes. À son départ en 1896, sa maison, proche du *Rova*, devient le premier cercle français. Elle est ensuite détruite et l'on construit en 1908 un lycée, lui-même remplacé par le lycée Galliéni.

RAMBOLAMASOANDRO (-1828) • Femme préférée (parmi 12) du roi Andrianampoinimerina, elle eut avec lui cinq enfants, dont l'aînée Rabodosahondra épousa le prince Ratefy et Radama Ier. En 1821, elle ouvre sa maison située dans le *Rova* aux missionnaires anglais Griffiths et Jones afin qu'ils y démarrent une école. En 1828, à la mort de Radama, Mavo, la première épouse, la fait assassiner ainsi que sa fille, son gendre et son petit-fils, Rakotobe, désigné comme successeur.

RAMITRAHO (règne de 1796 à 1823) • Fils du roi du Menabe Mikala, roi sakalave du royaume de Sahadia, qui était né d'une séparation du royaume du Menabe. Ce royaume était une puissance militaire avec une cour à Mahabo. En 1823, il vient de succéder à son père quand Radama Ier fait la conquête de l'Ouest. Il le rencontre à Miandrivazo, lui donne sa fille Rasalimo en mariage comme signe d'une dépendance consentie. La légende affirme qu'ils s'aimèrent dès le premier instant, mais Rasalimo resta en retrait des autres femmes du roi à la cour. Vassal de Radama, il est resté en poste à Mahabo.

RANAIVO Charles (1905-1954) • Grand érudit, il est formé à l'école pastorale d'Ambatomanga jusqu'en 1936. À Paris de 1938 à 1945, il poursuit à la fois des études de théologie protestante et soutient une thèse de lettres à La Sorbonne sur Calvin. Rentré à Madagascar en 1945, il y est d'abord pasteur et enseignant à Ambohimalaza (école Vinet). De 1946 à 1954, il enseigne à l'école pastorale d'Ambatomanga. Parallèlement, il traduit des œuvres théologiques comme *L'Institution chrétienne* de Calvin, l'œuvre majeure de la réforme française, le théologien allemand Karl Barth, bien que ce projet reste inachevé. Il veut intégrer la foi chrétienne à la réflexion sur la vie du pays, et écrit : *Le fokonolona rural* en

1950, *Le Fokonolona* en 1951, *La culture des peuples colonisés* en 1953, ainsi que des ouvrages de réflexion chrétienne : *Ny fiainana kristiana*, *Ny Fisian'Andriamanitra*.

RANAIVO Flavien (1914-1999) • Fils d'un gouverneur à Arivonimamo, ce poète est issu de la caste noble des Zanadralambo. Il passe sa jeunesse à Tananarive, sensible à un environnement qui inspirera sa poésie et ses chansons. Il apprend la musique avant la lecture, la culture malgache avant le français, qu'il commence à quatorze ans. Il enseigne quelques temps, puis est engagé dans les postes, travaille à la section de la presse, et dirige l'hebdomadaire *Vaovao-Frantsay-Malagasy*, le quotidien de langue française *Information de Madagascar*, devient le rédacteur en chef de *La Revue de Madagascar*. Admirateur de Rabearivelo, il découvre le livre de Jean Paulhan sur les *hain-teny*, se passionne pour le folklore malgache et en approfondit le contenu grâce à sa formation européenne. Il commence alors à écrire de la poésie en français, suivant une structure inspirée du malgache. En 1946, il fait paraître dans *La Revue de Madagascar* sa « Recommandation à de jeunes mariés », et il est lauréat de la section « Lettres » à l'exposition de Madagascar. En 1947, il publie avec succès son premier recueil de poésie, *L'ombre et le vent*. De 1950 à 1959, il travaille en France, reçoit à Paris le Grand Prix littéraire de Madagascar pour *Mes chansons de toujours*, paru en 1955. Rentré en 1959, il est directeur de l'information. En 1962, paraît *Le retour au bercail* et, en 1975, *Hain-teny*, une traduction. Il publie aussi un conte, *La jalousie ne paie pas*, en 1952, une étude historique, *Un testament de Rasoherina*, en 1950, collabore avec Jean Valette au *Grand dictionnaire de Madagascar* (1968), réalise des films, tel *Tananarive aux mille visages* en 1967. Il reçoit en 1965 le Grand Prix littéraire Akbaraly pour l'ensemble de son œuvre. Il passe la fin de sa vie en France dans la plus grande discrétion.

RANAIVO Jules • Militant de gauche, il est journaliste et homme politique, citoyen français, membre du Secours rouge international (SRI). De 1930 à 1934, il est le gérant du journal de Paul Dussac *L'Aurore malgache*, qui, après son interdiction en 1933, devient une structure d'accueil pour les militants. Il est le propriétaire de nombreux journaux, fondateur en particulier de *Ny Rariny* (« La

Justice ») diffusé dès 1936 sur la côte Est dans lequel il écrira encore après 1945. En 1947, il est sénateur et membre du MDRM. Sa femme, journaliste, prend la responsabilité de sections de femmes militantes qui vont répandre la propagande du MDRM dans les villages. Le 30 mars 1947, il est élu conseiller de la République dans la circonscription de Tuléar mais est arrêté aussitôt puis jugé au procès de Tananarive en 1948. En 1951, on le retrouve député de Madagascar au Collège indigène, apparenté au MRP.

RANAVALONA Ière (1789-1861) • Première épouse de Radama Ier, elle est alors appelée Mavo, et n'a pas l'air de nourrir d'ambitions. À la mort du roi, en 1828, elle met en place, avec l'aide de Rainiharo et Rainilaiarivony (hova), un complot qui la met sur le trône au détriment de la famille du roi, qu'elle fait assassiner. Commence alors un long règne de 33 ans, marqué par un pouvoir discrétionnaire fait de rivalités, d'arbitraire, de tueries, de mises en esclavage, d'expéditions guerrières devenant des hécatombes, qui affaiblissent considérablement le royaume. On lui attribue la mort de 200 000 de ses sujets. Son souci principal est la peur de voir Madagascar tomber entre les mains des étrangers, en particulier les commerçants et les missionnaires, qu'elle accuse de faire perdre l'identité malgache. Étant très attachée aux idoles, elle remet toutes ses décisions entre les mains des devins. Elle ferme le pays aux étrangers, interdit en 1835 le christianisme qu'elle considère comme dangereux, se lance dans de violentes persécutions contre les chrétiens malgaches. Elle fait construire le palais de Manjakamiadana dans l'enceinte du *Rova* par le Français Jean Laborde qui trouve grâce à ses yeux car c'est un industriel qui lui fournit de très nombreux produits dans ses différents sites de production (poudre, savon, porcelaine, fonte, etc.). En 1857, son fils Rakoto tente de la renverser, mais le complot échoue, et Laborde est chassé avec les derniers Français. Elle suscite toujours un mélange de fascination et d'horreur, exprimé dans les nombreuses œuvres littéraires qui l'évoquent : Pierre Sogno, *Ranavalo, reine cruelle* (1990), Jean Decampe, *L'ombrelle écarlate* (1998), Sonia Ranaivo, *Mavo, reine de l'Occident* (2000).

Ranavalona II (1829-1883) • Princesse Ramoma, deuxième femme de Radama II, elle succède à Rasoherina en 1868, mise sur le trône sur l'instigation de Rainilaiarivony, qu'elle épouse et aux côtés duquel elle est baptisée par le pasteur protestant malgache Andriambelo en 1869. Le protestantisme devient alors religion d'État. À son couronnement, elle ose mettre en évidence une Bible là où reposaient les idoles royales, puis pose la première pierre du temple d'Anatirova. Elle aime le luxe de la cour et se laisse éblouir par les cadeaux reçus des commerçants étrangers. Docile mais de santé fragile, elle laisse faire son Premier ministre, promulgue les codes des 301 et 305 articles en 1881. Elle meurt en 1883.

Ranavalona III (1851-1917) • Née Razafindrahety, petite-fille de Rasalimo, fille de Raketaka, elle n'était pas du tout destinée à monter sur le trône (la couronne devait revenir à Ramasindrazana), et vivait à la campagne, veuve de Ratrimoharivony, mort à 25 ans. Mais Rainilaiarivony l'installe le jour même de la mort de Ranavalona II et l'épouse (il a 54 ans, elle 22). Déposée par Galliéni en 1897, elle est exilée à Alger, où elle vit dans l'inaction entourée d'un petit cercle de fidèles. Elle devient un personnage pittoresque utilisé dans les publicités en France, où elle séjourne à plusieurs reprises. Le rapatriement de ses cendres en octobre 1938 par le pouvoir colonial donne lieu à des cérémonies grandioses.

Randafison Sylvestre (1928-2003) • Virtuose de la valiha et artisan de recherches sur les instruments de musique malgache. Il est issu d'une famille de musiciens : son père joue du violon et sa mère chante. Il joue de l'harmonium, puis du piano, et enfin de la valiha. Il fonde avec son frère Rémy (1915-1967) et Bernard Razafindrakoto le célèbre trio « Ny Antsaly » qui fait connaître en Europe la musique traditionnelle malgache, effectue de très nombreuses recherches sur le patrimoine musical et vocal malgache, diffusant celle-ci à la radio nationale. En 1962, le groupe obtient le 2e Grand Prix international musical Eisteddfod à Llagollen en Angleterre, devant 36 pays. Sylvestre est aussi compositeur de chansons, parmi les fondateurs du Centre national d'enseignement

de la musique (CNEM), enseignant à l'université de Washington. Parmi ses œuvres, citons les chansons « *Izay sy malala* », « *Lanitra mangamanga* », « *Miangaly* ».

RANDRIAMAROMANANA Albert (1913-1948) • Issu d'un milieu protestant aisé de Tananarive, il fréquente l'école d'Ambohijatovo, puis suit une formation militaire. Il accède à des responsabilités dans l'armée, en particulier lors de l'avance des troupes britanniques pendant la guerre. Il est imprégné de la culture française, en même temps qu'il garde un vif sentiment national, ce qui le conduit à mener campagne en faveur de Ravoahangy en 1946 à Fianarantsoa, et à y prendre contact avec le MDRM. Muté à Majunga, il y devient membre de la société secrète Jina et prête serment le 8 mars 1947. Envoyé officiellement par l'armée en mission à Tananarive, il y est en fait secrètement responsable de l'offensive qui doit être déclenchée le 29 mars contre les camps des soldats de l'armée coloniale à Tananarive. Estimant que les conditions sont défavorables, il suspend au dernier moment l'assaut, alors que celui-ci est déclenché ailleurs (Moramanga). Arrêté, il est condamné à mort en juillet 1947, fusillé le 28 avril 1948 à Ankatso. Pendant son incarcération, il a écrit un livre *Tsangambato*, où il laisse des conseils, des réflexions sur la philosophie malgache, sur le pouvoir, la culture. Cet ouvrage est encore inédit. Certains nationalistes n'ont pas compris son attitude qui visait à protéger la population tananarivienne d'un massacre probable et l'ont qualifié de « traître ». En 1962, la mairie de Tananarive a donné son nom à l'avenue du Maréchal Foch à Tsiazotafo et, en 1998, l'« Association des étudiants en histoire de l'Université de Tananarive » a fait ériger une stèle dans le campus, à l'emplacement exact de sa mort.

RANDRIAMIADANARIVO (1916) • Pasteur, il est surtout connu comme écrivain. Il écrit une pièce de théâtre à thème biblique, *Voadin'i Dada sy ny zanak'Jefta* (« Les vœux de mon père, ou l'enfant de Jephté »), en 1937, deux essais sur l'éducation traditionnelle malgache : *Sekolin'ny Ntaolo* (1957) et *Isa ny Amontana* (« Vu du sycomore »), qui obtient un prix littéraire en 1975. Il écrit aussi deux romans historiques sur la société merina au XIX^{e} siècle et les exactions des administrateurs coloniaux : *Sikajin'i Dadabe* (« La

piastre de mon grand-père »), écrit en 1958, mais censuré et publié en 1975, et *Vorom-by* en 1977 qui connaît sa cinquième réédition en 1992.

Randzavola Henri (1873-1953) • Écrivain et pasteur. Merina, il est élevé à Fianarantsoa chez les missionnaires protestants anglais puis à l'école française. Il commence sa carrière comme commis interprète puis devient pasteur. Il reste 30 ans au temple d'Ampamarinana de Tananarive où il est célèbre pour ses prédications vibrantes. En parallèle, il publie sous différents pseudonymes (Nataolozandriny, Andriamahefa, Posterior, Historicus) des articles de journaux et des histoires, parmi lesquelles *Itovohery* publiée dans *Mpanolo-tsaina* qui reçoit un prix en 1913. À partir de 1928, il entreprend de nombreux voyages : la Palestine et Jérusalem, la France, la Grande-Bretagne, le pays de Galles, la Suisse. Il en fait le récit dans *Voasarin'i Namehana* (« Les oranges de Namehana ») en 1929. Il écrit aussi des ouvrages chrétiens : *Teology tsotsotra* (trois volumes en 1922), *Diksionera amin'ny Baiboly*. Il étudie de près la société malgache et en particulier la culture betsileo, publie *Fomba malagasy* (1931) et des articles publiés dans le *Bulletin de l'Académie malgache* dont il fait partie. Il est l'éditeur du trimestriel *Ny Mpanolo-tsaina* où de très nombreux écrivains trouvent une tribune pour leurs poèmes ou leurs nouvelles.

Rangita (règne de 1520 à 1540) • Reine d'Imerimanjaka, elle inaugure la règle exigeant que le roi désigne de son vivant son successeur et fasse prêter serment d'allégeance aux autres, ceci afin de limiter les risques de guerre de succession. Elle utilise le caractère sacré du roi, capable, vivant ou mort, de punir les contrevenants. Elle introduit le serment « *misotro vokaka* », qui s'accompagne de l'absorption d'un breuvage fait d'eau et de terre prise sur les tombeaux royaux.

Ranivoson (1915-1981) • Peintre, formé par Razanamaniraka (1900-1943) à l'école des Beaux-Arts de Tananarive vers 1935, il obtient le premier prix du Salon de Madagascar en 1937, puis bénéficie d'une bourse pour la France en 1938. Il est directeur de l'école provinciale de dessin et de peinture de Tananarive entre 1952 et

1956, puis poursuit sa formation à Paris. Il ouvre en 1966 l'Académie de dessin et de peinture de Tananarive. Il subit l'influence des Français Duffy et Bernard Buffet, travaillant les formes et les couleurs en s'émancipant d'un réalisme figé. Il laisse des portraits au pastel et à l'huile à la pâte épaisse. Sculpteur, il est l'auteur de la stèle commémorative érigée le 26 juin 1960 à Antsirabe. Il est considéré comme le maître de la génération actuelle.

Raoelina Andriambololona (1936) • Né à Tamatave, ce Merina est un scientifique formé à l'école des sciences de Tananarive, puis en 1958, à Marseille, en mathématiques et physique. Il travaille au Centre national de recherches scientifique (CNRS), et rentre à Madagascar en 1967, muni d'une thèse en physique théorique. Il ouvre alors la maîtrise des sciences physiques à l'Université de Tananarive. En 1976, il crée le laboratoire de physique nucléaire et de physique appliquée (LPNPA), et en 1992, il fonde l'Institut national des sciences et techniques nucléaires utile à l'industrie (mesure de radioactivité, du contrôle des normes de qualité). Il est membre de l'Académie des sciences du tiers-monde et a énoncé une théorie du sous-développement. Il est le seul à œuvrer dans le domaine du nucléaire à Madagascar. Il est vice-président de la section « Sciences fondamentales » à l'Académie malgache.

Raombana (1809-1855) • Jumeau de **Rahaniraka** (1809-1862) : Les deux enfants, de famille Andriamasinavola, fils de Rataloha, furent envoyés à l'âge de sept ans, en Angleterre par Radama I^er^. Ils étaient accompagnés de six autres enfants nobles, conformément au traité signé avec les Anglais. De 1820 à 1829, ils acquièrent une solide culture générale à Londres puis à Manchester, dans des écoles de la « *British and foreign school society* ». De retour à Madagascar à 16 ans, ils ont oublié le malgache, qu'ils doivent réapprendre. Raombana est officier à la cour de Ranavalona I^ère^, comblé d'honneurs, secrétaire particulier au palais royal tandis que Rahaniraka est ministre des Affaires étrangères. Les deux frères ont donc quasiment la charge de la diplomatie, lisent et écrivent les missives, reçoivent les étrangers en même temps que la reine, sont les intermédiaires entre elle et les commerçants étrangers. Raombana est spécialement chargé de l'éducation du prince

Rakoto. Il est le maître du futur Rainandriamampandry, qui vit comme lui à la cour, aura une éducation anglaise et laissera comme lui une œuvre d'historien. Il écrit en anglais des milliers de feuillets demeurés inédits, son *Journal*. C'est une chronique sur la vie à la cour et les événements politiques du règne de Ranavalona Ière. Il laisse une *Histoire*, rédigée entre 1853 et 1855, retraçant les règnes de Radama et de Ranavalona Ière, puis plus généralement de l'Imerina. Cette œuvre reste la seule jamais écrite en anglais par un Malgache. Raombana vit, ainsi que son frère, à Anosy, et aura onze enfants de ses trois femmes, tous instruits dans le protestantisme. Il aime le luxe à la londonienne, les livres et la culture, et jouit d'une fortune solide, constituée en partie par des fiefs reçus des souverains. Un de ses fils, Razanakombana, mourra en 1895 à la Réunion, suivant en exil Ranavalona III, ayant emmené les manuscrits de son père, qui seront dispersés ensuite. Aujourd'hui, 6 000 feuillets manuscrits sont regroupés et leur édition annotée est achevée depuis 1993 par Simon Ayache.

Rapatsalahy Paul (1891-1988) • Connu sous son nom comme sous son pseudonyme de Idealy-Soa, il cumule les fonctions de journaliste, romancier, imprimeur et producteur. En 1933, il fonde avec Emile Parson et dirige le journal *Takariva* (« Crépuscule »), dans lequel il publie de très nombreux romans en feuilletons, en commençant par *Azalida*. Entre 1933 et 1986, il publie 64 romans populaires très bien diffusés, dont voici quelques titres : *Ilay kintana mainty*, dont l'action débute en 1869, *Mantasoa*, *Vinanto efatra* (« Les quatre gendres »), *El-Fadar*, *Zazavavy mangata-bady* (« La jeune fille qui cherche un mari »), *Misiterin'Analakely*, *Raharaha 47*, *Ilay endrika manaitra tao amin'ny metro Odeon* (« Le visage fascinant du métro Odéon »), et le dernier *Myra*. Dans tous ces livres, il expose les problèmes de la société urbaine, menant à bien son projet de proposer de la littérature populaire. Son imprimerie publie son journal, ses romans et un almanach, *Takariva*. Il est cofondateur avec Rabearivelo, Marcel Rasolofo, Félix Rakotomalala, du premier magazine malgache, *Mahafinaritra*. Il travaille 10 ans à l'hebdomadaire *Ikatsikana*. En 1958, il fonde la première société malgache de production de disques, la SEM, avec Frank Ramamonjisoa. En 1960, il crée le concours littéraire « Grand Prix Takariva », doté

de 100 000 F. La même année, il est le président et le promoteur de la première organisation de « Miss Madagascar », accompagne la lauréate à Londres pour le concours de Miss Monde, puis aux États-Unis pour celui de Miss Univers. Il est attaché de presse de la délégation malgache à l'UNESCO, à Paris. En 1961, il est le premier Malgache boursier du « State departement » et va aux USA. Il crée à Tananarive le premier musée privé au service des arts, de l'histoire et de la culture, le « Musée Rapatsalahy ». Il est promu commandeur de l'Ordre national malgache en 1983. En 1963, c'est lui qui avait défini les « 10 points sacrés » à propos de l'identité malgache : la reconnaissance du Dieu Créateur, la foi en la bénédiction de Dieu et des Ancêtres, le respect des aînés, la droiture de l'État, l'attachement à la vérité, le respect du *Tsiny* et du *Fondro*, la reconnaissance de la sacralité de la bénédiction, la peur du *Tody*, la recherche du *Fihavanana*, enfin le respect des serments (*velirano faditra*). Une rue de Tananarive a été baptisée à son nom en 2001. En 2002, son roman *Ilay kintana mainty* paraît en feuilleton dans le journal *L'Express* de Madagascar.

RASALAMA (1799-1837) • Une des premières victimes de la persécution déclenchée par Ranavalona I[ère], elle est sagayée jeune le 14 août 1837 en public, à Ambohipotsy. Sa beauté et la constance de sa foi ont impressionné durablement les témoins et encouragé les chrétiens à tenir malgré la persécution. Un collège protestant d'Antananarivo porte son nom.

RASALIMO • Fille du roi Ramitraho, princesse du royaume de Sahadia, elle est donnée en mariage à Radama I[er] en 1823 comme gage de traité de paix quand celui-ci conquiert l'Ouest. Leur rencontre a lieu à Miandrivazo et la légende raconte que ce fut le coup de foudre. Elle vit à la cour de Tananarive, mais reste maintenue à l'écart, en particulier par Mavo, la première femme qui était sans enfant. Elle eut deux enfants ; Rabobalahy, qui fut déclaré mort par Ranavalona I[ère] mais resta caché et dont le tombeau est à Amparany et une fille, Raketaka (1824-1886). Celle-ci était promise à son cousin Rakotobe assassiné par la reine en 1828 ; elle devint ensuite la mère de Ranavalona III ; son tombeau est à Ambohidratrimo.

Rasamuel Maurice (1886-1954) • Après avoir fait ses études de lettres et de théologie chez les Anglicans, il est professeur dès l'âge de 20 ans. Grand défenseur de la langue malgache, il est reçu à l'Académie malgache en 1922. Écrivain, il commence en 1926 par *Kabary de mariage*. Il est ensuite l'auteur d'un roman historique moralisant, *Tao Manjakamiadana* en 1947. En 1947-1948, il publie un ouvrage en cinq fascicules sur la littérature traditionnelle malgache, *Ny fitenin-drazana*, qui reste une référence dans le domaine. Entre 1948 et 1952, une étude ethno-historique sur le groupe Zanakantitra et les résistants menalamba paraît en sept fascicules.

Rasamy Gitara (1899-1977) • De son vrai nom Rasamoely, il doit son pseudonyme au fait qu'il était toujours une guitare à la main et jouait des sérénades avec ses amis dans les rues de Tananarive. Il est comédien dans les troupes « Kintana Telonohorefy » puis « Analamanga », « Ravaozelina », et se fixe dans la troupe Jeannette en 1936 où il devient célèbre dans des rôles principaux avec comme partenaire Madame Jeannette. Il y restera jusqu'à sa mort. Il compose des chansons théâtrales et enseigne la danse traditionnelle dans la capitale. En 1970, les étudiants de l'Université font appel à lui pour apprendre et fixer les chants des pièces du théâtre classique qui seront ensuite appelés « *Kalon'ny fahiny* », toujours appréciés.

Rasanjy Ombalahivelo (1851-1918) • Élevé par les quakers protestants anglais à Tananarive, il entre au service de la reine Rasoherina dès 1866 et devient le premier des trois secrétaires du Premier ministre Rainilaiarivony, son interprète pour l'anglais. En 1877, il est présent à Tamatave pour entendre le *kabary* d'affranchissement des esclaves masombika. En 1881, il fait partie du gouvernement, où il est chargé de concevoir puis de rédiger le « code des 305 articles » promulgué par Rainilaiarivony. En 1885, après la première guerre franco-hova, il est le principal négociateur auprès du Comptoir national d'escompte français auquel Madagascar doit emprunter le montant de l'indemnité de 10 millions de francs-or exigée par la France. Il touche au passage une commission substantielle. En 1886, il est un des juges dans le procès contre l'instructeur militaire anglais Willoughby, qui a été le responsable des

échecs militaires, puis de l'échec de l'emprunt à l'Angleterre. En 1887, il est envoyé avec le fils du Premier ministre en ambassade pendant deux mois, mandaté pour acheter des armes et un bateau en Angleterre et en France. En fait, bien qu'aucune affaire diplomatique n'ait été conclue officiellement, Rasanjy a compris que les Européens (Français et Anglais) sont de connivence pour ne pas aider Madagascar. Il a sans doute placé l'argent du Premier ministre dans des banques européennes et a préparé l'achat et l'envoi d'armes (en 1891) à Madagascar. Lors de la guerre de 1895, il est envoyé à Andriba pour la dernière bataille, une déroute, le 26 septembre, et c'est encore lui, avec Razanakombana, qui signe, le 1er octobre, au nom de la reine, le traité de protectorat de la France sur Madagascar. C'est le début pour lui d'une autre ascension politique : devenu le collaborateur de Laroche, il est rejeté par la cour. En 1896, les Français se méfient de son excès de collaboration, et hésitent entre lui et Rainandriamampandry comme victime hova à fusiller. Finalement il profite de l'arrestation pour remplacer les protestants partisans du gouverneur de Tamatave par des hommes de son réseau.

En 1897, au lendemain de l'abolition de la royauté, Galliéni le nomme gouverneur général de l'Imerina, ce qui le laisse libre d'éliminer tous ceux qui gênent ses réseaux, mais la colonie lui confisque ses terres dans Tananarive, afin d'y construire la résidence de France et l'hôpital. Il seconde Galliéni, profite de l'arrestation des chefs menalamba pour leur acheter à bas prix des milliers de bœufs et les revendre à Tananarive, qui souffre de pénurie de viande. Il suggère au pouvoir colonial de marquer symboliquement la fin de la royauté merina en ouvrant les tombeaux des rois à Ambohimanga, ce qui est fait le 14 mars 1897. Les objets et les corps sont ramenés au *Rova*, qui est transformé en musée. Il est le concepteur du décret de 1902, qui calque les structures coloniales sur le modèle des *fokonolona*. La même année, il est parmi les deux seuls Malgaches (avec Rabasihanaka) à siéger à l'Académie malgache nouvellement créée par Galliéni. Il est aussi l'un des soutiens de l'Église « *Trano-zozoro* » à Tananarive, et encourage la scission qui aboutira à la création d'Ambohitantely en 1901. À la fin de sa vie, il reçoit des décorations, est membre du Comité d'hygiène publique du docteur Fontoynont, fait citoyen de la République française, mais meurt

appauvri et délaissé. On a de lui des lettres manuscrites, ainsi qu'un carnet de route d'un voyage en *filanjana* entre Tananarive et Tamatave.

Rasoamanarivo Victoire (1848-1894) • Épouse de Radriaka (1847-1887), elle fait partie de la cour de Ranavalona II en 1869 ; elle est aussi la nièce et la belle-fille de Rainilaiarivony, la pupille de son cousin germain Raimaharavo, qui est farouchement anti-catholique. Chargé de l'éducation de sa nièce, il la fait traîner de force à l'école protestante en 1865, mais elle refuse et reste fidèle au catholicisme. Elle fréquente le mouvement « les enfants de Marie ». En 1883 et de nouveau en 1894, au début des guerres contre la France, Madagascar expulse les missionnaires français, catholiques pour la plupart. Les fidèles étant alors sans responsables, Victoire, ainsi que d'autres dont le frère Raphaël Rafiringa, prennent en main ces mouvements, rassurent les membres, organisent les réunions, et effacent ainsi l'assimilation entre Français et catholiques. Il s'agit d'un défi, puis d'une preuve que les Malgaches savent se prendre en main malgré les obstacles. Le catholicisme ne souffrira pas de ces deux périodes. À sa mort en 1894, la reine Ranavalona III et le Premier ministre paraissent à la balustrade du palais pour saluer le cortège qui se dirige vers la cathédrale d'Andohalo. Elle est enterrée à Isoraka au tombeau des Premiers ministres, puis, en 1961, ses restes sont transportés à Ambohipo dans celui des missionnaires ; enfin le 30 avril 1989, elle est béatifiée par le pape Jean-Paul II lors de sa visite à Madagascar. Elle repose depuis devant la cathédrale d'Andohalo, à Tananarive.

Raseta Joseph (1886-1979) • Merina né à Marovoay, il est fils d'un ancien aide de camp de Rainilaiarivony. Issu d'une famille protestante, il fréquente les écoles confessionnelles puis l'école de Médecine de Tananarive. À partir de 1922, il est installé comme médecin à Tuléar, et devient un farouche nationaliste, réputé orateur enflammé assez extrémiste. Dans les années 1930, il est correspondant à Tuléar de *L'Humanité*, journal du Parti communiste français, du *Prolétariat malgache*, et de *L'Opinion*, *L'Aurore malgache*, *La dépêche africaine*. Il collecte et envoie des informations à tous ces organismes. En 1936, dès la fondation du Parti

communiste, il s'inscrit comme membre. Pendant la guerre, il est interné dans un camp à Moramanga, libéré par les « anglo-gaullistes » débarqués en 1942. Dès 1945, il adhère à un programme radical pour un « État libre », rédigé par le communiste Johnson. Il est élu en 1945 à la première Assemblée constituante française à Paris, comme « élu de statut personnel ». En février 1946, il est membre fondateur du MDRM (Mouvement démocratique pour la rénovation malgache), fait campagne sur la côte Ouest, et est élu député MDRM à l'Assemblée nationale en novembre 1946 avec le soutien discret mais actif des sociétés secrètes Jina-Panama, qui voient en lui leur chef suprême. Il entretient des relations avec les Anglais par l'intermédiaire de son secrétaire Jules Rakotomalala et effectue un bref et mystérieux voyage à Londres au début de 1947. Seul député malgache présent à Paris lors du soulèvement de mars 1947, il a le temps de faire un vibrant discours à la Chambre où il nie sa responsabilité, avant d'être arrêté le 6 juin et amené à Tananarive pour y être jugé avec les autres députés. Il est condamné à mort comme Ravoahangy, puis déporté aux Comores de 1949 à 1955. En 1959, il regagne clandestinement Madagascar, d'où il est refoulé.
En juillet 1960, il rentre triomphalement et s'oppose rapidement à Tsiranana, si bien qu'il est éloigné de la vie publique en 1965 après son échec aux présidentielles face à Tsiranana.

RASOHERINA (1815-1868) • Rabodo, la première femme de Radama II, monte sur le trône sous le nom de Rasoherina à la mort de celui-ci en 1863 mais a du mal à contenir les rivalités entre clans à la cour. On peut dire qu'elle n'a pas vraiment le pouvoir. Elle accepte une charte où elle abolit l'épreuve du *tanguin* (justice par le poison), la justice en duel, elle rompt la charte Lambert de 1855 qui donnait des avantages énormes au Français, ce qui entraîne une rupture diplomatique avec la France. Pour Madagascar, elle tente de maintenir l'équilibre difficile entre indépendance et ouverture. Tout en n'étant pas chrétienne, elle protège la liberté de culte. Elle a d'abord comme Premier ministre Rainivoninahitriniony, qui se montre insolent avec elle ; il est dégradé et remplacé par son frère, Rainilaiarivony, qui l'épouse et lui survivra.

RASOLOMANITRA Robert (1911-1953) • Ce peintre a obtenu de grands succès dans les années 1930 : il est lauréat du Salon de Madagascar chaque année de 1931 à 1936. Disciple de Cézanne, il travaille sur des paysages des Hautes-terres, décomposant les nuances et les volumes.

RATANY Samuel (1901-1926) • Fils de Ratsimamakitany, un ancien haut militaire de la période royale qui entend maintenir le système hiérarchique de la société, il est un jeune homme sensible qui souffre de ces contraintes. À 15 ans, élève à l'école protestante Paul Minault de Tananarive, il se lie avec les futurs poètes Jean Narivony, Ny Avana, E.-B. Rahaingoson, Benja Ratsitohaina. Il apprend la musique et commence à écrire des poèmes sous le pseudonyme de Tanicus. Il publie des poèmes puis des nouvelles dans de nombreuses revues, *Ny Mpandinika*, *Ny Tanamasoandro*, *18° latitude Sud, Journal de Madagascar, Revue de Madagascar* mais pas de recueil personnel. La plupart de ses écrits sont en malgache mais quelques poèmes paraissent en français. Il est aussi l'auteur de chansons sur les modèles traditionnels des Anciens. Il tient une librairie, ce qui nourrit ses liens avec la littérature. Quand son père s'oppose à son mariage, son écriture prend une tonalité encore plus nostalgique. Ce ton grave et cette exaltation des Anciens ne cessera de s'accentuer car, malade, il sent la mort venir. Durant les derniers mois de sa vie, il correspond avec son ami Rabearivelo auquel il dédie des textes et qui assiste à sa mort le 9 octobre 1926. Rabearivelo le cite comme exemple en ce qu'il sut faire vivre l'esprit malgache dans sa langue malgré les limites de la colonisation, apprécier et utiliser les anciennes formes de poèmes (*hainteny*) ou chansons (*sasy, antsa, rary*), ce que fera Rabearivelo dans *Vieilles chansons de l'Imerina*. Ses textes influenceront les intellectuels du mouvement des années 1930 « *Hitady ny very* » (À la recherche des valeurs perdues).

RATEFY (-1828) • De son vrai nom Ratefinanahary, il est le fils du roi Andriamary de l'Imamo occidental qui fut l'allié d'Andrianampoinimerina. En retour, il est marié à la fille aînée du roi, Rabodosahondra, puis en tant que gendre, est associé à toutes les expéditions. Le roi décerne à sa descendance le titre de noblesse

zazamarolahy (famille royale). Il a trois enfants : le prince Razaka, la princesse Rasoananahary et Rakotobe. Quand Radama accède au trône en 1810, il le vénère comme le deuxième personnage du royaume et comme père de Rakotobe, qu'Andrianampoinimerina avait désigné comme son successeur et qui est élevé à la cour entouré de tous les égards. Il accompagne le groupe de trois adultes et dix enfants (dont Raombana et son frère) envoyés en Angleterre en 1820 afin d'y recevoir une éducation occidentale. Il est reçu à la cour de George IV, auprès duquel il représente Radama avec succès. Il accompagne Radama à la tête des armées merina et assure la domination sur le Sud-Est. Il est nommé en 1828 gouverneur de Tamatave, mais est appelé à Antananarivo par la nouvelle reine Ranavalona, qui le fait exécuter ainsi que toute sa famille. Seul son fils Razaka s'enfuiera dans la forêt de l'Est, et trouvera refuge parmi les Betsimisaraka. Son nom sera déclaré « fady » par la reine ; il est l'aïeul de l'écrivain Jacques Rabemananjara.

RATIANARIVO Andrianary (1895-1949) • Fils d'un musicien du palais royal, il est chef d'orchestre de formation classique et compositeur de musique et de chants pour le théâtre. Il est en 1929 le co-fondateur de la troupe Jeannette à Tananarive avec Rakaramanga et Jeannette. Il compose plus de 500 chants pour le théâtre, chants mélodieux, comportant des duos, accompagnés par le piano, marqués par des contretemps et des syncopes. Les thèmes sont presque toujours l'amour et la morale dans la vie. Il compose en particulier les chants de l'opéra de Rabearivelo, *Imaitsoanala*, en 1935, qui est encore l'unique opéra malgache, le fox-trot *Lozanao mirefarefa* (« Méfie-toi des promesses »), les chansons « *Fitiavana dia voninkazo* », « *Arahaba rey olona, arahaba* », « *Lasa tokoa re* », « *Diso lalana* », « *Inona no antony* ». Son portrait trône dans la galerie des fondateurs du théâtre malgache, au théâtre municipal d'Isotry à Antananarivo. Ses chants ont toujours beaucoup de succès, ils représentent le charme un peu suranné de la culture traditionnelle dite *Kalon'ny fahiny*, et accompagnent les représentations de théâtre classique.

RATOVO Henri (1881-1929) • Peintre célèbre, de son vrai nom Ratovo Ramboafiringa. Orphelin très jeune, il est élevé par les frères catholiques, qui remarquent son talent d'artiste. Il enseigne

quelques temps au collège Saint-Michel puis est proposé par la mission catholique comme gouverneur madinika à Ambatolampy. Il abandonne la carrière administrative et se rend à Mananjary, en 1901, il revient à Tananarive, où il commence à avoir du succès. Dès l'arrivée de Supparo en 1906, il est parmi ses élèves, et enlève tous les prix. Ses œuvres sont collectionnées par des fonctionnaires de la colonie. On a pu admirer de lui un portrait de Galliéni qui ornait l'hôtel de ville, ses chemins de croix qui sont en la chapelle du collège Saint-Michel et dans la cathédrale de Hell-Ville à Nosy-Be. Son atelier à Mahamasina est fréquenté par de nombreux artistes : Ramanda, Razanamaniraka, Ramanakamonjy, Rambinintsoa (1899-1986). Il a aussi formé des enfants, dont plusieurs, comme Joséphine Razafindrasoa, sont devenus peintres par la suite. Il est membre du comité d'organisation de la foire de Tananarive en 1923, où 218 œuvres de peintres modernes français sont présentées. Il peint des huiles sur une gamme de couleurs étendue et avec un réalisme issu d'une observation attentive : sujets de nuit, charretiers, scènes de travaux des champs. Il laisse plusieurs tableaux du *Rova* datant de 1914. Il veut que son art contribue à la recherche de la « malgachitude » et exprime, non seulement sa recherche personnelle, mais encore l'état d'esprit d'une époque et d'un peuple. Il est classé comme un des « premiers maîtres » de la peinture malgache. Il meurt en 1929, alors que son œuvre était retenue pour l'exposition coloniale de 1931, sa femme emportera les tableaux.

RATREMA Antoine (1881-) • Peintre, il participe au premier concours d'art de Tananarive en 1908 et appartient à la première génération de maîtres, caractérisée par le réalisme de ses œuvres. Il laisse des portraits de la cour de Ranavalona III, et des scènes de genre de l'Imerina. Il est membre du comité d'organisation de la foire de Tananarive en 1923, où 69 artistes français modernes exposent 218 toiles.

RATSIFANDRIHAMANANA Clarisse (1926-1987) • De son vrai nom Andriamampandry-Ratsifandrihamanana Clarisse, née à Fénérive. Initiée à la littérature par le poète Jean Narivony, elle écrit de nombreux romans, nouvelles, poèmes, contes, et une pièce de théâtre (*Velan'angana*). Elle est révélée au public par son premier roman, *Fahavaratra* (« Saison des pluies »), en 1960, qui obtient le

prix Akbaraly, suivi de *Ny Zanako* en 1969. Ses recueils de poésie, engagés politiquement, sont *Tamberintany* (« Vertiges » en 1961), *Salohy* (« Epi » en 1970), *Ari-tory* (« Veillées » en 1977), *Pitik'onja* en 1994. Ses poèmes sont traduits en russe par l'association des écrivains afro-asiatiques.

RATSIMAMANGA (1818-1896) • Oncle de Razafindrahety, qui devient Ranavalona III en 1883, il appartient à la caste des Andriamasinavalona et vit modestement au village d'Ambohipiara, comme collecteur d'impôts, marchands de bœufs et boucher. La reine lui impose de venir vivre à la cour en rompant avec sa famille. Il doit donc épouser une femme noble, ce sera la princesse Razafindrazaka. Élevé au grade de 15 honneurs, il appartient au conseil de la Couronne, mais n'aime pas les manières de cour et garde sa famille au village. Il appartient au clan conservateur et anglophile, confie l'éducation de son fils aux Anglicans. C'est une des raisons pour lesquelles Galliéni le désigna comme victime, afin de décourager la noblesse merina de lutter contre la colonisation française. Comme le général Rainandriamampandry, il est accusé d'être complice des Menalamba et fusillé à Mahamasina le 15 octobre 1896, après avoir accepté, *in extremis*, le baptême catholique. Sa sœur, la princesse Ramasindrazana accompagnera Ranavalona en exil en Algérie. Il laisse sept enfants ; un de ses petits-fils sera le prince Albert Rakoto-Ratsimamanga.

RATSIMANDRAVA Richard (1931-1975) • Merina, malgré son origine modeste, il a toute la confiance des Français. Militaire de carrière des armées françaises, formé aux écoles de Saint-Cyr et Coëtquidan, il sert au Maroc et en Algérie. À partir de 1959, il est le chef de la gendarmerie malgache et en 1971-1972 participe à la répression de l'insurrection qui secoue le Sud. En 1972, nommé ministre de l'Intérieur du général Ramanantsoa, il organise le territoire sur le modèle traditionnel du *fokonolona*. Après la démission de Ramanantsoa, il reçoit les pleins pouvoirs, désigné comme chef de l'État le 5 février 1975. Le 11 février 1975, il est assassiné à Antananarivo. L'enquête n'aboutira jamais.

RATSIMBAZAFY Henri (1933) • Chanteur célèbre depuis les années 1960. Formé au temple protestant d'Ankadifotsy, il poursuit des études en France, tout en jouant toujours de la musique pour gagner sa vie. Rentré à Madagascar en 1959, il chante d'abord des chansons françaises, puis compose lui-même en français. Il gagne des concours, est soutenu par un réseau de tournées. 40 ans plus tard, plusieurs de ses chansons, telles « *Revoir Tana* », « *Ton lamba blanc* », « *Au zoma* », « *Ao an-trano falafa* », deviennent des classiques de la culture contemporaine, et mêlent souvent le français et le malgache. Il a publié le texte de 99 d'entre elles sous le titre *Hira ho anao* en 1992. Sa silhouette tout de blanc appuyée des danseuses à l'arrière, est célèbre. Son style reste celui de la variété gaie.

RATSIMBAZAFY Olivier (1949-1990) • Acteur, humoriste, chanteur, marionettiste, il est le fils d'un comédien de la troupe Jeannette. Il chante dès l'âge de 8 ans en duo avec son père, puis joue du théâtre dans les années 1970. En 1975, il accompagne le chanteur Henri Ratsimbazafy. Sa voix pouvant changer de registre, il a des dons d'imitateur et d'humoriste. On le nomme « Big » à cause de sa taille. Il suit des formations de comédiens, et tourne dans des films : « *Ilo tsy Very* » de Solo Randrasana en 1987, « *Le prix de la paix* » de Charlotte Rafenomanjato en 1988, « *Monsieur de Pourceaugnac* ». Il suit également des stages de marionnettes avec les Russes et les Français, mais la mort interrompt cette carrière variée.

RATSIRAKA Didier (1936) • Né à Vatomandry dans une famille fixée à Tamatave, son père militait au sein du PADESM. Il poursuit ses études au collège Saint-Michel de Tananarive, puis en 1960 en France, à l'école navale de Brest. En 1970, il est attaché militaire auprès de l'ambassade de Madagascar à Paris. Le 27 mai 1972, ministre des Affaires étrangères du général Ramanantsoa, il dirige la délégation malgache lors de la révision des accords de coopération (signée en 1973), encourage le retrait de la zone-franc, le départ des forces françaises des bases militaires malgaches. En 1973, il représente Madagascar au sommet des pays non-alignés à Alger et rompt les relations diplomatiques avec Israël, l'Afrique du Sud, Taïwan, le Sud-Viêtnam, avant d'en nouer avec Cuba (1974), la Corée du Nord et la Libye (1981). Il est capitaine de corvette

malagasy en 1975. En février 1975, il est parmi les 18 officiers du directoire militaire qui, le 15 juin, le nomme président du Conseil suprême de la révolution et « Chef de l'État ». Son programme d'inspiration marxiste développé dans le *boky mena* (« livre rouge »), est largement diffusé et étudié, puis plébiscité au référendum du 30 décembre 1975 avec 94,66 % des voix. Le 31 décembre 1975, il promulgue la nouvelle constitution et la République démocratique de Madagascar. En mars 1976, il crée l'AREMA (l'Avant garde de la révolution malagasy), dont il est le secrétaire général, et qui présentera des listes uniques aux élections législatives de juin 1977. La malgachisation s'intensifie, une police politique assure la supériorité totale du régime (DGID : Direction générale d'investigation et de documentation). En 1981, la situation économique s'est beaucoup dégradée, Madagascar fait appel au FMI pour un rééchelonnement de la dette. En novembre, des accords sont signés avec la Corée du Nord, suivis d'une conférence à Antananarivo sur la pensée de Kim II Sung, et d'accords avec la Libye. En novembre 1982, il est réélu contre Monja Jaona, par 72 % des voix, puis encore en 1991, avant d'être contraint au départ par les soulèvements massifs et 7 mois de grève en 1991, où l'opposition unie au sein des « Forces vives » dénonce son régime qualifié de « dictature ». Le 10 août 1991, une foule d'un million de personnes s'avance pacifiquement vers son palais de Iavoloha, mais est mitraillée par des hélicoptères. C'est la fin du régime socialiste. Après une période dite « de transition », il s'exile à Paris, puis rentre triomphalement en 1996, après l'échec de son adversaire, le professeur Albert Zafy (1993-1996). Il est réélu en 1997, mais sous la troisième République, qualifiant son régime de « République écologique et humaniste ». Il se représente aux élections présidentielles du 16 décembre 2001 contre Marc Ravalomanana, mais les résultats sont l'objet d'une épreuve de force. Après six mois de manifestations, grèves, barrages, violences, il doit s'incliner et quitte le pays le 5 juillet 2002. Il arrive en France le 7 juillet avec de nombreux membres de son entourage. La communauté internationale reconnaît définitivement la victoire de son adversaire.

RAUVILLE Camille de (1910-1986) • Journaliste mauricien qui a surtout vécu à la Réunion. Il est le théoricien de l'indianocéanisme, terme qu'il définit en 1961 dans *Les cahiers littéraires de l'Océan Indien*, après le premier congrès des historiens et archivistes de l'océan Indien, qui a lieu à Tananarive en 1960. À la suite d'Hermann, il croit au mythe du continent perdu « Lémurie », et recherche les éléments communs aux cultures des pays de la région, qui prouveraient qu'ils ont une origine commune. Ces éléments sont les suivants : un « apport hindou », la Lémurie (thème repris de Hart, Hermann, Chazal), une « nature enivrante », des « races en fusion » (thème des frères Leblond, à la Réunion). Ces éléments sont constitutifs d'une identité qu'il pense reconnaître. Il cherche à discerner une « pensée australe francophone », qui serait le fruit d'une psychologie commune. À Madagascar, il écrit dès 1937 dans la revue *Les cahiers malgaches* de l'Amicale des journalistes et écrivains français de Madagascar, avec Rabearivelo, Hart, Boudry, Mannoni, Decary, puis plus tard avec Robert Mallet et Armand Guibert, en 1961-1962. Sa grande œuvre, maintes fois reprises, est *Littérature et anthologie de l'Océan Indien (1773-1980)* terminée en 1980, publiée à Maurice en 1990.

RAVAHINY • Reine du royaume sakalave, contemporaine d'Andrianampoinimerina (qui règna de 1794 à 1810). Son royaume alors prospère vit du commerce avec les Arabes qui arrivent dans le port de Majunga. Elles s'inquiète de la montée en puissance des commerçants zafimbazaha, métis arabes d'origine Antalaotra, édicte donc une loi qui leur interdit de construire en dur ; ils choisissent alors d'émigrer vers les Hautes-Terres, et s'installent dans l'Atsimondrano, à Andramasina et à Behenjy, d'autres plus au Sud. En 1808, elle rend visite au roi Andrianampoinimerina à la cour de Tananarive, en lui offrant trois canons, 20 fusils et sept barils de poudre. En retour, le roi lui présente 370 bœufs, 1 500 piastres et 70 *lambamena*. À sa mort (entre 1808 et 1810), le roi merina envoie une délégation de 1 200 hommes et offre 400 zébus à sacrifier. Son petit-fils Andriantsohy sera le dernier roi du Boina, exilé à Mayotte en 1832, après la conquête de la région par Radama I^{er} (1824) et l'annexion définitive de Ranavalona I^{ère}.

RAVALOSON Charles (1915-1985) • Personnage actif dans le milieu théâtral à Madagascar, il est issu d'une famille d'artistes puisque ses père et grand-père étaient des musiciens et des chanteurs. Dès l'âge de 9 ans, il joue des pièces religieuses au temple de Tranozozoro à Tananarive. En 1931, il apparaît avec succès au théâtre municipal d'Ambatovinaky dans la troupe Ravaozelina ; cela le décide d'y consacrer sa carrière. En 1935, il enregistre des disques en duo avec Célestine Razafindratsiory. Leurs chansons deviennent des tubes dans la capitale. Dès 1937, il quitte son emploi de fonctionnaire et joue à temps plein dans la troupe Jeannette, avec Jeannette comme partenaire. Quand les artistes se constituent en association en 1951 avec Albert Ramanda, il est vice-président et prend la succession en 1959 du FMTM (*Fikambanan'ny Mpanao Teatra Malagasy*), rôle qu'il gardera jusqu'à sa mort. Il est le premier Malgache à suivre des cours de théâtre en France en 1962-1963, et à son retour, il introduit des changements dans la formation des acteurs, valorise le travail de mise en scène. Son projet d'école d'art dramatique à Tananarive ne s'est pas réalisé mais il a formé de très nombreux acteurs des différentes troupes (Jeannette, Georgette), incité à des mises en scène plus dynamiques, effectué de nombreux voyages d'études en Russie et aux États-Unis. Trois de ses enfants continuent dans sa voie : Mbato Ravaloson est comédien, metteur en scène de la troupe Jeannette et président de la FMTM, Lija Ravaloson est acteur de théâtre et a joué dans plusieurs films (« *Quand les étoiles rencontrent la mer* », « *Ilo tsy very* »), Haja Ravaloson est comédien, metteur en scène de la troupe Georgette et formateur des jeunes acteurs dans l'atelier « *Ny Koloina* ».

RAVELOJAONA (1879-1956) • Issu d'une famille de quatorze enfants, ce fils d'évangéliste a connu une triple carrière, de pasteur protestant, de nationaliste farouche en politique, et de journaliste. Éduqué dans les écoles protestantes, il est envoyé en 1904 en tournée en Europe avant d'être nommé secrétaire général des UCJG (Unions chrétienne de Jeunes Gens), mouvement de jeunesse protestant. Il est pasteur du temple d'Ambohitantely de 1908 à 1956, pendant 48 ans. Bouillant nationaliste, il milite pour l'émancipation de l'Église protestante malgache de la tutelle des missions ; de même au niveau national, il combat la colonie, impliqué dans

la société secrète VVS tout en refusant d'en être le chef officiel. Ce mouvement né à l'école de Médecine de Tananarive regroupe des étudiants qui se réunissent pour lire ses articles sur le Japon parus dans *Ny Mpanolotsaina*, où il exalte ce pays qui a su rester lui-même tout en accédant au progrès occidental. Il donne des conférences dans les foyers de jeunesse protestants et raconte qu'il y a dans tous les pays des « mouvements d'indépendance ». Il est admiré et consulté par les jeunes protestants de l'Imerina. Arrêté en 1915, condamné, libéré suite à l'intervention du pasteur Mondain, il peut quitter Madagascar pour rejoindre au front les troupes malgaches et devenir leur aumônier. Rentré en 1920, il commence une carrière politique. Il écrit dans *Ny Teny soa*, *Ny Mpanolotsaina* (1927-1929), dans *Ny Mpandinika*, hebdomadaire d'actualité politique et sociale fondé en 1923. Il fonde son propre journal, *Ny Fiainana,* en 1928. En 1937, il collabore à l'encyclopédie *Ny Firaketaka* avec Gabriel Rajonah et devient correspondant de l'Académie malgache. En 1939, élu au Conseil supérieur des colonies, il n'y siège qu'une fois car la guerre éclate. En 1946, il est parmi les membres fondateurs du MDRM (Mouvement démocratique pour la rénovation malgache) à Paris, et recrute pour ce parti parmi les protestants. Avec le journaliste Gabriel Razafintsalama, il fonde le journal *Le nouveau Progrès*. Il est favorable à l'indépendance, mais de manière plus progressive que le MDRM. Il subit des échecs électoraux et cesse sa carrière politique en 1951, après les élections législatives françaises. On l'appelle « le Pape du nationalisme ».

Ravelomoria Wast (1886-1951) • Écrivain, il est en 1913 le directeur de l'école régionale d'Anjouan. Il écrit quelques romans : *Rakatralahy* (1929), *Tsy misy antonona* (1931), *Resy aho* (1941), mais surtout de nombreuses pièces de théâtre qui sont toutes des pièces de l'époque classique, marquées par la présence des chants, une mise en scène soignée, et un contenu moralisateur. Citons *Ny kiry manimba be*, (« L'entêtement désastreux »), un drame de 1923, *Ilay hohalahy tian'Andriana* en 1931, *Andriana tsy roa* (« Il n'y a pas deux rois »), une tragédie et *Zaza niangarana* en 1936, *Tsy mitempo* en 1940, *Finoana na Fitiavana* (« Foi ou Amour »), un drame et *Rabemangahazo*, une comédie, en 1943. La pièce la plus célèbre jusqu'à aujourd'hui est *Noro-kaima*, jouée par la troupe

Analamanga en 1933 et 1939, publiée en 1942, dont l'action se déroule à la cour d'Anjouan. Elle fut censurée par le pouvoir colonial, puis rejouée en 1997. De nombreux chants de ces pièces font désormais partie du répertoire des *kalon'ny fahiny*.

Ravelonahina Edmond (1893-1973) • Né à Tananarive, il grandit à Fianarantsoa, aux côtés de Ravoahangy. Comme il apppartient aux VVS, il est arrêté en 1915, condamné puis déporté à Mayotte avec 32 autres hommes. Libéré en 1922, il connaît de graves difficultés financières, devient agent de renseignements au profit de la colonie. Il change souvent de situation et de ville, allant de Tuléar à Ambatondrazaka et Manakara, où il rencontre en 1943 Monja Jaona, lui-même exilé politique. Les deux hommes préparent alors l'organisation de la société secrète *Jiny* (ou Jina), du nom d'un oiseau du Sud-Est dangereux qui ne vole que la nuit, ce qui évoque l'ombre d'une révolution en préparation. L'objectif de cette société est de faire prendre conscience aux employés des concessions (de café surtout) de leurs droits, et du tort que leur fait la colonisation. Le mouvement est d'emblée violent, et revendique une indépendance rapide et totale. Il fait paraître des articles enflammés dans *Ny Fitariko*, dont il est rédacteur. Il en est le premier président, Monja Jaona le vice-président, lors du bureau central en 1945. À cette date, il milite au sein du comité Ravoahangy et fait ardemment campagne pour le MDRM, en même temps qu'il recrute (avec l'accord du bureau MDRM) pour la société Jiny. Déçu, en septembre 1946, par la prudence avec laquelle les députés demandent l'indépendance, il entre dans une phase active de préparatifs d'un mouvement insurrectionnel, appuyé par les deux sociétés Panama-Jiny, sous les ordres de Raseta. Il fait partie de ceux qui ont décidé de la date du 29 mars 1947, mais quitte Tananarive le 27 mars, et ne sera arrêté que le 29 septembre 1948. Il niera son implication, rejetant les responsabilités sur les parlementaires, au procès desquels il témoigne. Condamné à mort par le tribunal militaire, envoyé au bagne de Nosy-Lava jusqu'en 1956, il rentre au bénéfice de l'amnistie. Il reprend des activités de journaliste, fonde en 1966 le journal *Ny Firenena Afaka*, et exerce le métier d'acupuncteur.

Il reste un personnage controversé, certains le tenant comme un agent double, d'autres comme un fervent nationaliste. Il meurt à Tananarive.

RAVOAHANGY • Chef vazimba qui habitait un village au pied d'Analamanga, d'où il fut chassé en 1610 par le roi Andrianjaka, qui traça la nouvelle ville. Le quartier de Tananarive « Andravoahangy » correspond au site de son village et rappelle son nom.

RAVOAHANGY Andrianavalona Joseph (1893-1970) • Issu d'une famille andriamasinavalona, neveu de Ranavalona III, il est médecin et mène une carrière politique mouvementée toujours marquée par ses origines. En 1913, il fait partie des sept fondateurs du mouvement VVS né de la lecture des articles du pasteur Ravelojaona sur le Japon, avec Robin Ramiandrasoa (betsimisaraka), Joseph-Louis Ratsimbazafy, Louis Rason, Joël Rajaonarivo (merina), Raphaël Raboto (antaimoro), Boniface Ramasy (betsileo). Lors du procès en 1916, il est condamné à 20 ans de travaux forcés, déporté aux Comores. Il est libéré en 1922 mais reste en résidence surveillée. En 1923, il s'installe comme médecin à Tuléar, dirige le journal *L'Opinion*, et adhère en 1929 à la SFIO. Après la manifestation de 1929, il est condamné par le gouverneur général Cayla à cinq ans de résidence dans le Sud. En 1930, il adhère dès sa fondation au premier comité du Secours rouge international, fondé par l'avocat français Foissin, et crée une section à Maintirano. En mai 1930, il rédige un premier projet de société indépendante : *Mémoire sur l'action économique à faire dans la lutte contre l'impérialisme*. Le contenu est surtout économique, exprimé avec le vocabulaire marxiste. Cette année-là, il est président du Syndicat des agriculteurs et des éleveurs des Hautes-Terres. Journaliste, il signe en 1931 la « Pétition des indigènes de Madagascar » publiée dans *L'Opinion* qui prône l'assimilationnisme. Il appartient, avec Dussac et Ralaimongo, au triumvirat de ce journal de gauche. En 1935, il crée avec eux *La Nation malgache*, qui ne paraîtra qu'un an. En 1936, il est le rédacteur en chef du journal *Le Prolétariat malgache* ; quand celui-ci devient l'organe du Parti communiste fondé en août et auquel il adhère. Il en devient le directeur politique, y remplaçant même Dussac lors du départ de celui-ci pour la France en 1937. En

1938, premier secrétaire général de la CGT, il dirige *Ny Fanilon'ny mpiasa*. Déjà élu député le 21 octobre 1945 à l'Assemblée nationale française à titre d'élu de « statut personnel », il demande au ministre Soustelle une « large autonomie ». En 1946, il appartient au groupe fondateur à Paris du MDRM, y est considéré comme plus diplomate que Raseta, quoique prisonnier de ses manières aristocrates hautaines. Élu de ce parti en novembre 1946 avec l'appui efficace de la société secrète Jiny qui a milité au sein du MDRM, il acquiert dans le peuple une aura de puissance secrète. En 1947, il fait campagne pour les assemblées provinciales dans la région du Centre. Avant le 29 mars, une réunion secrète le désigne comme le futur chef du gouvernement issu du mouvement armé. Arrêté le 12 avril, les Français le considérent comme « meneur », le condamnent à mort au procès de 1948. Il est emprisonné aux Comores puis en Corse jusqu'en 1956. En 1958, toujours en résidence en France, il se prononce pour le « non » au referendum. En 1960, il se rallie à Tsiranana avec Jacques Rabemananjara, et rentre à Tananarive avec les deux autres députés le 20 juillet. Élu député, il devient ministre de la Santé. Ayant adhéré au PSD en 1961, il est conseiller municipal de Tananarive depuis 1964, et reste ministre d'État entre 1965 et 1969. À sa mort, le pays organise des obsèques nationales.

Razaf Andy (1895-1973) • Il est le petit-fils de John Waller, ancien esclave noir américain, libéré en 1871, devenu consul des États-Unis auprès de la cour de Ranavalona III de 1891 à 1893. Relevé de ses fonctions, John Waller reçoit de la reine une concession près de Fort-Dauphin, mais hostile aux Français, il est arrêté puis emprisonné en France jusqu'en 1896. Ses parents sont la fille de John Waller, Jennie et Andriamanantena Paul Razafinkarefo, un neveu de Ranavalona III mort pendant les combats contre les Français lors de la conquête en 1895. Il naît à Washington où s'était réfugiée sa mère. Il devient musicien de jazz, chanteur, poète, et effectue toute sa carrière aux USA, en particulier à Harlem, quartier de New York. Il est l'auteur de 800 compositions dans lesquelles revient le thème du racisme. Il est contemporain et du même milieu que Louis Armstrong et Duke Ellington, et compose

de nombreux tubes en duo avec le pianiste Thomas Waller. Sa renommée est grande entre 1925 et 1943. Il ne viendra jamais à Madagascar.

RAZAFIMAHATRATRA Pierre (1910-1975) • Peintre issu des ateliers d'arts appliqués de Tananarive, marqué par le travail des formes, il se distancie du réalisme pour introduire les formes géométriques dans ses tableaux à l'huile. On connaît de lui « *Le joueur de fanorona* », de 1932. Il obtient le second prix du Salon de Madagascar en 1932 et 1933.

RAZAFIMAHEFA Charles (1880-1936) • Voir **DONDAVITA**.

RAZAFINDRABE Victorien (1898-1948) • Originaire de Lakato, un village bezanozano, cet exploitant forestier à Moramanga est aussi fonctionnaire de l'administration coloniale. Nationaliste et membre de la société secrète Jiny, il est un des chefs de l'insurrection en mars 1947 à Moramanga. Il crée même une sorte d'État parallèle à Berapasy, installe son quartier général à Lakato, salue un drapeau rouge et blanc à 18 étoiles (nombre des ethnies), passe en revue des troupes le 14 juillet 1947, distribue des décorations aux combattants. C'est la « République indépendante de la Namorona » dont il est maréchal. Il existe des documents, un état-major, un centre administratif, un bureau de la défense nationale, des arrêtés sont signés. Tout cela prend fin en 1948 et il meurt à l'hôpital de Moramanga en octobre 1948.

RAZAFINIAINA Charlotte (1890-1968) • Artiste issue des églises protestantes de Tananarive, elle s'implique très jeune dans de nombreuses activités artistiques : elle joue du valiha, de l'harmonium au temple d'Ambatomitsangana, est maître de chants dans différentes églises. Elle fait paraître en 1909 deux nouvelles, « *Ny tantaran'ilay savonimanitra* » et « *Ny tiana tsy mba zaraina* », dans *Gazetim-panjakana* et *Vaovao frantsay-malagasy*, journal qui publie ses textes de 1909 à 1965, entre autres des *hain-teny*. Elle est la première femme malgache qui écrit des pièces de théâtre, avec en particulier *Rota sy Naomy* en 1917 qui lança la future madame Jeannette. Dès 1926, elle est membre de la société artistique et

littéraire malgache. En 1928, elle est conseillère du bureau de l'association des écrivains et journalistes malgaches. Elle compose des chants pour le théâtre, et fonde en 1929 sa propre troupe, « *Raveloary* ». Parmi ses œuvres, pièces de théâtre et romans, citons : *Eva malagasy*, *Lamby nefa tsy rota*, *Zahatra arendrintompo* (« le radeau renversé par le propriétaire »). Elle publie de nombreuses nouvelles, une cinquantaine dans le journal satirique *Hehy*, puis en 1955-1956 dans *Gazety ny maraina et Kintan'i Madagasikara*. En 1968, sa dernière nouvelle, *Mongon'entana tsy zanaky ny heriny* paraît dans *Le Courrier de Madagascar*.

RAZAFINJOHANY Alfred (1913-2002) • Peintre, élève en 1926 des Beaux-Arts de Tananarive, il est décorateur, auteur des fresques du cinéma Le Myre de Vilers en 1940, et du théâtre d'Isotry en 1965. De 1937 à 1956, il est secrétaire général de la Société des artistes et des peintres malgaches. Il illustre des manuels scolaires et des éditions scientifiques sur la faune et la flore malgaches publiées par l'ORSTOM de Tsimbazaza, où il travaille comme dessinateur technique de 1949 à 1972. Il aime peindre à la gouache comme dans un de ses tableaux, Côte Est, choisi en 1969 pour figurer sur un timbre malgache. Il dessine des paysages malgaches et des natures mortes à la plume. Son œuvre connaît un certain succès à l'étranger.

RAZAKA (1800-1882) • Petit-fils d'Andrianampoinimerina, fils de Rabodosahondra et du prince Ratefy, il est désigné par son grand-père comme successeur de Radama. Il grandit à son service, et celui-ci le fait inscrire dans les premières écoles des missionnaires anglais, dès 1820. Il devient donc un lettré, parle anglais et français. Il l'accompagne dans ses conquêtes, en particulier en 1823, à la bataille d'Antanosimboahangy, dans la province des Antsihanaka, où il est nommé gouverneur. Il prend comme deuxième femme la fille du roi vaincu, et change le nom de la capitale, Ambatolebo, en Ambatondrazaka. En 1828, il est averti par sa mère du danger qu'il court du fait du coup d'État de Ranavalona, et s'enfuit vers l'Est, se cachant dans la forêt avec ses deux femmes et une escorte de fidèles. Longtemps traqués, ils réussissent à rejoindre, plus au Nord, les Antimaroa de Maroantsetra, qui vivaient assez indépen-

damment des Merina en vertu d'un pacte conclu auparavant entre Radama Ier et la reine Zafirabay et auquel avait assisté Razaka. Il est alors accueilli et protégé, au sein des Onjambolamasova, la reine lui donne un fief à l'embouchure du fleuve Manambia, où il construit un village du même nom. Il vit sur ses gardes, mais n'est jamais retrouvé par Ranavalona Ière, qui déclare son nom tabou, le fait rayer de toutes les généalogies, si bien qu'il n'apparaît pas dans le livre *Tantaran'ny Andriana* du R.P. Callet, dont les informateurs obéissaient à la reine. Par souci de sécurité, il supprime de son nom toute indication révélant ses origines merina, et s'assimile aux Betsimisaraka, allie ses enfants aux princes Zafirabay, enfin il consigne son histoire dans un Diary, et fait apprendre par cœur sa généalogie à son petit-fils. Il demeure toute sa vie sur la côte Est. Un de ses descendants est l'écrivain Jacques Rabemananjara qui raconte son histoire dans *Le Prince Razaka*, paru en 1995.

Razanamaniraka (1900-1943) • Peintre, élève de Ratovo, de la deuxième génération d'artistes malgaches formés par l'école des Beaux-Arts de Tananarive, il est d'abord employé en 1925. Il est ensuite disciple de Rakotovao et Ratrema. Son œuvre à l'huile au couteau est caractérisée par des touches larges, beaucoup de couleurs, et des sujets stylisés. On lui connaît *Groupe mpilalao* en 1930, l'année où il gagne le premier prix pour l'affiche de l'exposition coloniale de 1931. Celle-ci l'ayant lancé, il expose en 1932 à Paris, y rencontre des artistes modernes. Il laisse des portraits des reines et des hauts personnages de la cour qui n'ont pas de valeur historique, n'étant pas contemporains des modèles.

Renel Charles (1866-1925) • Français, agrégé de lettres, spécialiste de l'Inde et du sanscrit, il est d'abord professeur à la faculté de Lyon, où il est l'ami du maire, Victor Augagneur, qui le nomme en 1906 directeur de l'enseignement à Madagascar, avec la mission de revaloriser l'enseignement public : il fait ouvrir 820 écoles laïques. Il écrit en collaboration avec J.-P. Rabaté un manuel scolaire composé de textes en prose moralisants, imprégnés de réalité malgache et louangeur pour la France, qui sera largement diffusé et étudié : *Madagascar et dépendances : Morceaux de récitation pour les écoliers malgaches*. Mais il est surtout un auteur très prolixe, dont l'œuvre

est inspirée de la réalité coloniale et de sa propre expérience : il publie des romans : *La Race inconnue* (1910), un recueil de dix nouvelles, *Le Décivilisé* (1923), republié en 1998, *La Fille de l'île rouge* (1924), *L'oncle d'Afrique* (1926), qui sont très lus par les coloniaux à Madagascar. Ses autres travaux sont ethnologiques : *La coutume des ancêtres* (1913), *Les religions de Madagascar. Ancêtres et dieux* (1923). Entre 1907 et 1910, il enquête auprès des instituteurs et des vieillards de la côte Est pour recueillir des contes, qu'il publie en différents volumes, de 1910 à 1930. Il eut un fils avec une Malgache. À Madagascar, son nom reste attaché à un collège public de Majunga.

Resampa André (1934-1993) • Sakalave, natif de Tuléar, il suit ses études à Morondava, puis étudie le droit à Tananarive. Engagé dès 1952 aux côtés de Tsiranana, il est un homme important de la Première république malgache. En 1956, il participe à la fondation avec Tsiranana du PSD (Parti social démocrate), dont il est le secrétaire général de 1960 à 1971. En 1958, quand naît la République malgache, il est ministre de l'Enseignement, et charge Siméon Rajaona de concevoir des programmes scolaires qui remettent en valeur la langue malgache comme langue d'enseignement et de culture. En 1959-1960, il fait partie de la délégation qui négocie l'indépendance avec la France. En juin 1960, ministre de l'Intérieur, il constitue, parallèlement à l'armée, les Forces républicaines de sécurité (FRS), dont les recrues viennent de Tuléar et l'armement comme l'encadrement d'Israël. Il est considéré comme « l'homme fort » du régime, et en 1969, le dauphin du Président. Le congrès du PSD, sous son autorité, se permet d'adresser des remarques sous forme de motions. Homme de gauche, il admire les pays communistes et menace l'Occident de se tourner vers eux si l'aide est insuffisante. En cela, il est le rival de Jacques Rabemananjara, plus modéré, libéral, situé à l'aile droite du gouvernement. En octobre 1970, il devient premier vice-président, puis second en février 1971. Mais le président commence à le trouver dangereux et, en juin, il est accusé par le président Tsiranana d'avoir tenté de le renverser. Il est arrêté, accusé d'avoir bénéficié de l'aide des États-Unis dans un « complot contre la sécurité intérieure de l'État », déporté à Sainte-Marie. Libéré en 1972, il crée « L'Union des socialistes malgaches »

qui devient, après fusion avec le PSD, le « Parti socialiste malgache » en 1974. En décembre 1974, il est impliqué dans la tentative de coup d'État manqué. En 1975, soupçonné d'avoir participé à l'assassinat du président Ratsimandrava, il est arrêté mais bénéficie d'un non-lieu. En 1983, il devient député dans le parti « Vonjy », qui avait été créé en mars 1973 à l'issue d'une scission du PSD et dont le fondateur, Razanabahiny, siège depuis 1976 au CRS (Conseil suprême de la révolution). Il intègre ainsi le front qui soutient Ratsiraka. Il est entendu comme témoin lors du retentissant procès Andriamaholison en 1983.

ROBIC Jean • Cf. **GIRARD**.

ROBIN (-1836) • Déserteur français de la Réunion, ancien sergent de Napoléon, il se rend à Madagascar, à la cour de Radama Ier en 1818 ou 1819, envoyé par Jean-René, et devient professeur du roi pour lequel il évoque l'épopée de la Grande Armée. Il contribue à attiser chez le roi l'envie de conquêtes déjà présent chez Andrianampoinimerina. Il devient son secrétaire, ouvre une école pour les enfants de la cour que Jones trouvera en 1820, est maréchal du palais, et agit comme mercenaire au sein de l'armée merina sous les ordres de Brady. Il mène en 1820 une expédition contre les Sakalaves (qui est un désastre), favorise le commerce de la cour de Tananarive avec les Français et les créoles, réorganise la traite des esclaves (malgré le traité d'interdiction signé de Radama Ier en 1817). En 1829, Ranavalona Ière lui ôte son titre et ses fonctions, il se replie à la Réunion, et demande ensuite des indemnités, prétexte repris par la France ensuite.

RODLISH (1897-) • Pseudonyme d'Arthur Razakarivony. De retour de la guerre de 1914-1918 en France, il écrit dans des journaux dès 1915. Il commence comme acteur de théâtre dans le Betsileo, puis écrit des pièces du répertoire classique, avec alternance de textes et de chants : *Ny valifaty mahavelona* (« La bienfaisante vengeance », 1925), *Tsy azo idifiana* (« Inévitable »), *Sangy mahery* (« Jeux violents »), tragédie à thèse, qui fut rejouée en 1994 à Antananarivo par la troupe Jeannette, *Nofim-paradisa* (« Un beau

rêve»), drame de 1933, *Tena diamondra* («Un vrai diamant»), un vaudeville de 1939, *Ilay fitsara ambony* («Le jugement suprême»), un mélodrame de 1939.

ROSAAS (1841-1913) • Missionnaire norvégien, consacré pasteur en Afrique du Sud, arrivé à Madagascar en 1869, trois ans après Borgen. Ensemble, ils découvrent les vertus médicinales de l'eau d'Antsirabe. Le docteur Borchgrevink, médecin de Tananarive, fait aussi des recherches et envoie des demandes d'analyses à Oslo, d'où vient encore Wadge. Ils reçoivent Ranavalona I[ère] quand elle installe son campement, de retour du Betsileo en 1873. La maison du bain pour la reine est construite en 1878, elle y vient avec Rapanoelina (le fils du Premier ministre), et ils y sont guéris. Les Norvégiens installent de très nombreuses églises luthériennes dans tout le Vakinankaratra, ainsi que des hôpitaux, des écoles, et des fermes. Il est le premier, dès 1887, à soigner les lépreux près d'Antsirabe. Il rentre en Norvège en 1907.

ROUX Sylvain (-1823) • Créole mauricien, il est envoyé en 1807 par le général Decaen, représentant de Napoléon I[er] sur l'île de France (Maurice) sur la côte Est en raison de sa bonne connaissance des lieux, qu'il avait longtemps fréquentés. Nommé agent commercial doté de pouvoirs administratifs, il installe des comptoirs, en particulier à Tamatave et Tintingue, draine des marchandises (dont des esclaves), peut envoyer du riz et des bœufs, ce qui sauve les Mascareignes de la famine. En 1811, une expédition anglaise de Farquhar le chasse avec une escadrille, afin de laisser les comptoirs commerciaux sous l'influence des Anglais. Après 1820, Radama I[er] domine la côte Est, occupe Tamatave. La France l'envoie réoccuper Sainte-Marie et Tintingue, il fait jurer fidélité à la France aux habitants, mais ces lieux sont ravagés par les soldats de Radama en 1823. Il meurt à Madagascar, n'ayant pu enrayer la perte d'influence des Français sur la côte Est.

SARTRE Victor (1902-2000) • Jésuite français, docteur en philosophie et en théologie, il est ordonné prêtre en 1932. Après avoir voyagé dans plusieurs pays, il arrive à Madagascar en 1937. Il est alors professeur de philosophie au grand séminaire d'Ambatoroka,

puis recteur du collège Saint-Michel (1943-1948), supérieur des jésuites, évêque (1948-1955) puis archevêque de Tananarive (1955 à 1960). Il est l'initiateur du syndicalisme chrétien à Madagascar en 1945, organise des cessions des syndicats CFTC (confédération syndicale des travailleurs chrétiens). Évêque, il appuie le désir d'indépendance des Malgaches. En 1960, il rejoint Rome, participe à Vatican II, séjourne au Cameroun comme recteur du grand séminaire international (1963-68), et revient à Madagascar en 1970. Il passe sa vieillesse à Ambatolampy, travaillant à des ouvrages de spiritualité jusqu'à 97 ans. Il meurt à Madagascar.

Saune Henri de Lespinasse de (1850-1929) • D'abord polytechnicien, officier, puis prêtre, jésuite et recteur au collège de Montpellier, il arrive à Madagascar en 1900 par les Indes. Entre 1900 et 1911, il est coadjuteur de M^gr^ Cazet puis vicaire apostolique de Madagascar central. Il fonde le petit séminaire en 1911, le grand en 1920 et, archevêque, ordonne les premiers prêtres formés à Madagascar. Forte personnalité, il est invité officiellement à la revue du 14 juillet par le gouverneur Augagneur et n'hésite pas à quitter la tribune quand celui-ci, farouchement anticlérical, lui manque d'égards. Il meurt à Tananarive.

Savaron Callixte (1863-1944) • Français, entrepreneur indé-pendant, il travaillera pour la cour malgache puis pour la colonie avant d'être à son propre compte. Il arrive à Tamatave en 1885, est admis à la cour de Tananarive, chargé par la reine de l'organisation des mines d'or du Vakinankaratra. Il est employé du gouvernement malgache de 1887 à 1894 et épouse une Malgache. En 1894, il contribue à l'organisation de la colonne d'évacuation vers Majunga des Français de Tananarive chassés par la guerre. En 1895, il est dans la colonne Lamy qui obtient la pacification du Nord et, en 1896, est envoyé dans le Sud. Après l'annexion, il travaille pour la colonie et, de 1923 à 1940, devient adjoint au maire de Tananarive. Il est polyvalent : industriel (il organise la dentellerie en 1906), prospecteur, exploitant agricole, entrepreneur de travaux publics. Il publie des articles dans le « Bulletin de l'Académie malgache » entre 1911 et 1930. En 1932, paraît un volume, dans les mémoires de l'Académie, *Souvenirs à Madagascar avant et*

après la conquête (1885-1898). Il est parmi les personnages qui ont su traverser plusieurs périodes en s'y adaptant. Son buste se dresse près du lac Anosy à Tananarive.

SIBREE James (1836-1929) • Architecte anglais de la LMS (London missionary society) qui l'envoie à Madagascar au lendemain de la mort de Ranavalona Ière. À Tananarive, il construit entre 1863 et 1867 quatre églises de pierres en mémoire des martyrs malgaches pour lesquelles Ellis avait lancé une souscription en Angleterre : Ambatonakanga, Ambohipotsy, Andohalo, Manjakaray. Il rentre en Angleterre pour étudier la théologie à Birmingham entre 1868 et 1870 et revient à Madagascar de 1870 à 1877. Cette fois, il fonde la première station missionnaire en campagne, à Ambohimanga, travaille à la révision de la Bible en malgache, voyage en pays sihanaka (1873) et dans le Sud-Est (1876) puis enseigne au collège théologique d'Antananarivo. Mais un conflit avec le gouvernement l'oblige à quitter l'Île entre 1877 et 1883. Il va alors au Sud de l'Inde et en Angleterre et revient comme directeur du collège théologique. En 1895, partisan de l'indépendance de Madagascar, il doit encore quitter le territoire. Revenu, en 1902 il est nommé membre de l'Académie malgache à sa fondation. Il doit rentrer en Angleterre en 1915 mais y reste la référence sur Madagascar, membre d'universités et d'académies. Retraité en 1916, il poursuit ses engagements et publications en anglais et en malgache qui entretiennent le grand intérêt des Anglais pour l'île : *Madagascar et sa population* (1870), *Sud-Ouest malgache* (1876), *La Grande Ile africaine* (1876), *Bibliographie malgache* (1885), *Madagascar avant la conquête* (1896), *La Mission à Madagascar* (1907), *Nos cathédrales anglaises* (1911), *Un naturaliste à Madagascar* (1911), *Choses vues à Madagascar* (1921), *Annuaire des envoyés de la* LMS (1923), *50 ans à Madagascar* (1923). Ces ouvrages ne sont pas traduits en français. Ses enfants, presque tous nés à Madagascar, y ont aussi travaillé : ses filles Mary et Elsie comme enseignantes à Tananarive, Ambatonakanga, Ambohipotsy jusqu'en 1926 pour l'une, 1954 pour la plus jeune.

SMUTS Jan Christian (1870-1950) • Sud-Africain né au Cap, c'est un Afrikaaner formé à Cambridge (Angleterre) mais qui combat les Anglais pendant la guerre des Boers (1899-1902) pour ensuite participer à l'unification des colonies britanniques d'Afrique du Sud (1910). Homme politique qui privilégie les Blancs et les chrétiens, il rencontre l'opposition de Gandhi (1913-1914), alors avocat. Pendant la première guerre mondiale, il dirige les troupes alliées (anglaises, indiennes, belges) contre les Allemands en Tanzanie. Il est chef de l'« United party » et Premier ministre de 1919 à 1924 puis de 1939 à 1948, où il est battu par le parti nationaliste. C'est dans le cadre de cette fonction qu'en 1942, il donne l'ordre aux troupes sud-africaines, dont une part de Zoulous, de débarquer à Tuléar. Elles agissent avec des Anglais commandés par le général Platt.

SOLAGES Henri de (1786-1832) • Un des premiers missionnaires catholiques français, nommé en 1830 par Rome « Préfet apostolique » ayant en charge Bourbon (la Réunion), Madagascar et les îles de l'Océanie. Il arrive à Bourbon en 1831 où il engage l'abbé Dalmond puis à Tamatave en 1832. Malgré sa demande, il n'est pas reçu par la reine, reste bloqué et meurt seul des fièvres près d'Andevoranto sur la côte Est. On ne retrouvera sa tombe que 100 ans plus tard.

SOUCADAUX André (1904-2000) • Cadre français des colonies, il séjourne par deux fois au Sénégal (1928-32), en Côte d'Ivoire, en Afrique équatoriale française au Congo, au Cameroun, (1948-1954, où il introduit la culture du coton) et arrive à Madagascar en 1954 comme gouverneur général. Il met en œuvre le plan quadriennal qui comprend : l'aménagement du Bas Mangoky, la conquête rizicole de l'Alaotra, le développement du sisal dans le Sud (Mandrare, pays tandroy). Il poursuit la réorganisation de la vie rurale, avec des cellules calquées sur les *fokonolona*. À partir de 1955, les relations entre les communautés malgache et française sont plus détendues. Il est chargé de mettre en application la loi-cadre de 1956. C'est lui qui désignera en 1959 Philibert Tsiranana comme futur président de Madagascar, alors vice-président du gouvernement désigné par les sept autres ministres. Le 15 octobre 1958, il prononce solen-

nellement la « caducité de la loi » dite « loi d'annexion » du 6 août 1896. Le lendemain, la République malgache est proclamée par le congrès des Assemblées provinciales. Après l'indépendance, il reste comme ambassadeur de France, à la demande express du président Tsiranana. Après deux années, il rentre en France, où il est président de la CFDT (Compagnie du coton du Cameroun) de 1963 à 1971.

STELLA (1881-1951) • Pseudonyme de Andrianjafitrimo Edouard. Fils du juge Rasahenolahy, il est élevé près du *Rova*. Son père sauve la vie du docteur anglais Fox Standing des Menalamba en 1896. Il est ensuite adopté par cette famille, élevé avec les deux fils jusqu'en 1899. Il apprend les littératures française et anglaise, lit beaucoup, parle anglais. En 1900, il enseigne la photo et la musique dans l'école de la mission anglaise LMS, puis devient photographe et comptable. En 1906, il fonde le journal *Ny Basivava* (« Le Bavard »), puis en 1914, *Loharano*, en 1926 *Sakafontsaina*, qui paraît jusqu'en 1936. Nationaliste, il appartient aux VVS, est arrêté en 1915, condamné à la prison puis à dix ans d'exil à Mayotte, avec d'autres écrivains comme Ramaholimihaso. Ils seront libérés en 1921, après cinq ans. Infatigable écrivain, il est influencé par la versification occidentale et cherche de nouvelles voies pour une écriture toujours en malgache de poèmes, de nouvelles, publiés dans de nombreux journaux, dont les siens et *Ny Akon'Iarivo*, *Ny Lakolosy volamena*.

SUBERBIE Léon • Originaire de Toulouse, comptable de formation, il habite au début des années 1880 Tamatave où il est employé par la maison de commerce réunionnaise Roux de Fraissinet. Il est co-fondateur de la « Société des colons » très favorable à la colonisation de Madagascar par la France et possède en particulier le titre local *La Cloche* dans lequel s'expriment les nombreux Réunionnais de la ville. Il est très lié à François de Mahy, l'ardent défenseur de la conquête qui est son témoin de mariage en 1888. Il figure parmi les premiers chercheurs d'or et quitte Tamatave pour Tananarive où il habite dans la maison de Jean Laborde. Le 2 décembre 1886, il obtient de la reine une concession à 400 km à l'Ouest de la capitale vaste comme cinq départements français moyennant un partage des recettes : 45 % pour le premier ministre, 45 % pour l'entre-

preneur, 10 % pour l'État malgache. Il y fonde une ville nommée Suberbieville, non loin de l'actuelle Maevatanana, faite de maisons européennes démontables et de hangars où règne la violence des cités et où le gain attire les aventuriers. Il y fait venir jusqu'à 6 000 ouvriers français et créoles en 1888 tandis que 40 000 Merina se ruent dans l'Ouest pour participer en divers lieux à cette fièvre de l'or. Il devient l'homme puissant qui a une grande influence sur le premier ministre mais le sort de ses ouvriers est si précaire que nombre d'entre eux sont rapatriés. De plus, la corruption liée aux trafics de l'or désorganise les rouages de l'État en même temps qu'elle accélère en France le désir de conquête. Lors de l'expédition française de 1895, les troupes font halte sur ses terres pour reprendre des forces. En 1896, il tente de faire installer une ligne de chemin de fer pour lui seul mais le projet n'aboutit pas. La colonie attribue à la Compagnie Suberbie une concession de 100 000 ha. En 1904, celle-ci figure parmi les 4 grandes sociétés qui fournissent entre 100 et 400 kg d'or par an, l'or étant le premier produit d'exportation pour la valeur de 7,6 millions de francs-or. À cette date, il entreprend en sus l'exploitation du mica et de la graphite. Lors de la guerre de 1914-1918, il bénéficie de la réquisition de main d'œuvre au profit de ses entreprises. Il ne reste plus rien ni de cet empire ni de l'éphémère Suberbieville.

SUPPARO Ange • Artiste français, il est lauréat en 1913 du concours « Prix de Madagascar et de la Réunion », qui est une bourse de voyage pour étudier aux colonies. Il s'embarque donc de Marseille pour créer un cours de peinture et de dessin à Tananarive. Il participe à la constitution du musée des Beaux-Arts installé dans Manjakamiadana, et y crée un cours intensif de dessin et peinture pour 24 élèves sélectionnés. À partir de ce groupe, qui compte Ratovo, Ratrema, Rakotovao, Ramanankamonjy sera créée en 1922 l'école des Beaux-Arts par Suzanne Frémont (1876-1962). Il quitte Tananarive en juillet 1914, après seulement six mois d'activité, cependant son passage marque durablement la première génération des peintres qu'il a formés.

Syfret • Amiral anglais auquel est confiée la direction de l'opération britannique «*Ironclad*» sur Diégo-Suarez le 5 mai 1942. Churchill, après une bataille perdue contre les Japonais au large de Ceylan en avril, craint que ceux-ci n'arrivent à Diégo et ne coupent la route du pétrole. Déjà le blocus allié avait été contourné par Diégo avec des navires français pour ravitailler Djibouti. Il décide donc d'attaquer la flotte française fidèle au gouvernement de Vichy. Syfret dirige les forces navales (force 121) tandis que le général Sturges conduit les forces terrestres (20 000 hommes). L'aviation anglaise, embarquée, neutralise la base aérienne française et coule des navires français à la suite du refus du colonel Claerebout qui commande la place, de se rendre. Les combats durent trois jours et se soldent par la neutralisation des Français, des pertes en hommes (300) et en matériel (sous-marins, avions), des prisonniers français (3 500). Le gouverneur Annet à Tananarive ne se rendant pas, la poursuite s'engage sous la forme d'une guérilla. Cette résistance inattendue entraîne l'appel en renfort des troupes d'Afrique de l'Est qui débarquent en septembre à Majunga, Tamatave et Tuléar. Cette opération aura permis le ralliement de Madagascar à la France libre après l'arrestation du gouverneur Annet le 5 novembre 1942 à Ambalavao puis par la signature le 14 décembre à Londres d'un traité entre Churchill et de Gaulle. Cette défaite spectaculaire de la France marquera profondément les esprits à Madagascar où l'on ne croit désormais plus à l'invincibilité de la puissance coloniale. Des contacts secrets initiés à cette période encouragent les nationalistes et perdurent dans les années qui suivent.

Sylla Albert (1909-1967) • Né à Tuléar, il étudie la médecine à Tananarive avant de retourner à Tuléar. Il commence une vie politique en 1953, comme député. En 1956, il est parmi les cofondateurs, avec Tsiranana, Botokeky, Resampa, du Parti social-démocrate, PSD, qui dominera toute la vie politique de 1960 à 1972. Dès le premier gouvernement, le 14 mai 1959, il est vice-président, chargé de l'agriculture. Après l'indépendance, il est ministre des Affaires étrangères de Tsiranana. Il meurt dans le crash de son avion à Ivato en 1967. Son fils, Jacques Sylla, avocat à Tamatave, exerça aussi des fonctions de responsabilités dans les gouvernements d'Albert Zafy (1993-1997) et de Marc Ravalomanana (2002-2008).

Szumski Louis (1927-2000) • Né à Mulhouse (Alsace), ce Français arrive à Madagascar en 1945, s'installe dans le Sud où il vit dans une extrême simplicité. En 1956, il publie à Tananarive des poèmes sur la vie malgache en collaboration avec Rakotonirina, dit Michel-Guste : *Qu'importe*. Il écrit de nombreuses nouvelles, qui décrivent toutes la vie dans le Sud : *Train et la cordelette de Filo* (1960), *Au pays vezo* (1961), *De la terre en mer* (1963), *Extrême Sud malgache* (68, qui reçoit le prix Akbaraly), *Sous le signe du zébu*, (cinq courts récits et contes sur les traditions du Sud publiés en France en 1970), *L'Or du Sud* (20 nouvelles), *Pas de girafes dans le Sud* (publiées en 1972 à Fianarantsoa), *Au Sud du Capricorne*, (38 petites nouvelles sur la vie quotidienne), l'ensemble étant repris en 1992 sous le titre *Images du Sud*. Il écrit aussi des poèmes, rassemblés en recueils : *Sans cascades*, *Qu'importe*, *Anarchiseries*, *Sud alors*. Il se tient à l'écart de toute vie littéraire, en France comme à Madagascar jusqu'à sa mort, survenue dans le quasi-anonymat à Fort-Dauphin.

Taix Alphonse (1835-1921) • Ecclésiastique français, architecte, il fait construire, entre 1873 et 1890, la cathédrale catholique d'Andohalo. Celle-ci s'élève à l'emplacement d'une ancienne chapelle de bois édifiée par les premiers missionnaires catholiques arrivés en 1861-1862. De style gothique, elle est consacrée en 1890, en présence de la reine Ranavalona III et du Premier ministre, Rainilaiarivony. De 1890 à 1893, il construit la cathédrale de Fianarantsoa à Ambozontany, aux frais de Miss Sparks, une anglaise catholique fixée à Paris. La consécration a lieu en 1900 par Mgr Cazet en présence de Lyautey, qui habitait alors Fianarantsoa.

Tata Maxime, dit **Max** (1907-1984) • Né à Farafangana, pasteur protestant de la LMS, il est le seul côtier membre du bureau politique du MDRM. Il y siège à Tananarive en 1946 en tant que conseiller. Accusé par le PADESM et la France d'être parmi les organisateurs de l'insurrection de mars 1947, il est arrêté, torturé et condamné à mort en 1948. Sa peine est commuée, il cesse d'être pasteur et continue une carrière politique dans le sillage de Monja Jaona. En 1982, il est membre du comité de soutien à la candidature de celui-ci contre Ratsiraka.

TIERSONNIER Jacques (1914-2015) • Jésuite français, arrivé à Madagascar en 1936. Il enseigne à Saint-Michel, est militaire un an à Soanierana, puis de 1948 à 1955, reste recteur de Saint-Michel. De 1963 à 1986, il arpente les campagnes malgaches comme prêtre. En 1986, il devient aumônier des hôpitaux Ravoahangy-Andrianavalona à Antananarivo, où il œuvre pour une meilleure gestion, en plus de la vie spirituelle. Il a raconté son parcours dans deux ouvrages : *Au cœur de l'île rouge, 50 ans de vie à Madagascar* (1991) et *Madagascar, les missionnaires acteurs du développement* (2001).

TOERA (1862-1897) • Noble, Sakalave-Zafimbolamena, il est d'abord roi du Menabe, mais se brouille avec son frère qui prétend aussi au trône. Aux environs de 1880-1894, il organise une puissante alliance anti-merina. Il négocie ensuite avec Rainijaonary en 1895-1896 afin d'établir des relations avec la France. En 1896, sous la pression de ses vassaux enfuis de l'Imerina, il s'allie aux menalamba de Rainibetsimisaraka. Il est aussi poussé à la résistance par ses sujets qui avaient pratiqué la traite et qui ne voulaient pas de l'émancipation des esclaves décrétée par les Français à Tananarive en octobre 1896. En 1897, il résiste militairement aux troupes coloniales de Lyautey. Il est tué à Ambiky par le commandant Gérard alors qu'il venait se soumettre accompagné de plusieurs centaines de ses guerriers. Ce massacre des guerriers et de toute la population, dans la nuit du 29 au 30 août, fut appelé « l'affaire d'Ambiky », et déclencha un soulèvement général du Menabe ainsi que l'attaque de la plupart des postes de la région (Ankalobe, Bemena...) par les principaux chefs sakalava (Ingereza, Havana, Ozoë, Tsiketraka, Marobala). Cette guerre dans le Nord-Ouest dura jusqu'en 1902. Son fils, le prince Karamy, devient gouverneur du Menabe, chargé de la garde des reliques sacrées des Ancêtres. Ses restes, ainsi que ceux des princes Pierre et Georges Kamany reposent toujours ensemble, dans les tombeaux royaux de Tsianihy, à l'Est de Belo-sur-Tsiribihina ; ils sont auréolés d'un grand prestige.

TOMPOIMANANA • Chef à Tuléar en 1889. Ses troupes attaquent les Mahafaly, il domine et vexe la colonie d'étrangers commerçants qui compte des Français. En 1888, il résiste à l'expédition merina dirigée par Rainimiadana. En 1889, le prince Ramahatra débarque avec ses troupes par bateau de Fort-Dauphin et il se soumet.

TOY • Pasteur anglais arrivé en 1862 à Madagascar, qui introduit la méthode de notation alphabétique de la musique dite « solfa », abandonnée depuis par les Anglais et maintenant considérée comme typiquement malgache. Cette méthode fut développée en Grande-Bretagne par John Curwen en 1824. Il reprenait un système de codification inventée au X^e^ siècle en Italie par le moine Guido. Le principe de désignation de chaque note de la gamme diatonique par une lettre est attribué au musicologue et homme d'état Boerce né à Rome (480-524). La diffusion du « solfa » se fit surtout au sein de la bourgeoisie merina grâce à la publication en 1888 de la méthode de Richardson, *Lesona amin'ny hira araka ny fomba tiona solfa : misy fampianaranamaro* (« Étude du chant par le solfa : les méthodes d'utilisation »).

TRONCHON Jacques (1948) • Père franciscain français, il est l'auteur en France d'une thèse d'histoire *L'insurrection de 1947*, soutenue en France en 1973 et publiée en 1975, 1981 et 1986, qui est la meilleure référence sur le sujet. Installé à Madagascar depuis 1980, il habite Antananarivo, au village Saint-François, et préside l'association pour l'accueil et la réinsertion des sans-abris (ASA). En 1997, il est secrétaire de la conférence épiscopale de Madagascar. Il est de nationalité malgache depuis 1993.

TSELATRA • voir **RAJONAH**.

TSIANDRAOFANA • Héros tanala de la résistance aux Français en 1897 alors qu'il est déjà âgé. Il se retranche avec ses guerriers au sommet du Mont Ikongo. Le docteur Besson doit franchir la falaise pour ramener la paix. En 1899, c'est son fils Andriampanoha qui reprend la lutte mais la révolte est cette fois écrasée.

TSIFANIHY • Fils du roi Dianparena, appelé aussi Andriamparena, Andriamanare pour les Tandroy, de la dynastie des Zafimaniry, il est roi de l'Androy lors du premier voyage d'Alfred Grandidier en 1866. L'autorité de cette dynastie, après s'être étendue sur tout l'Androy, est en déclin, et quasi effacée en 1896, pour n'être plus qu'un clan parmi les autres. Il négocie l'accueil des bateaux, en exigeant des armes, de la poudre et parfois de l'or. Son fils Tsirampy, roi aussi, habite un village de huttes où il reçoit en 1901 la mission de Guillaume Grandidier. Il lui montre un coffret rempli de pièces d'or venant probablement d'un naufrage ou de pirates.

TSIMIHARO • Fils de Tsialamo, roi Antakarana, il s'allie avec la reine de Nosy-Be, Tsiomeko, et fréquente le père Dalmond. En 1840, assailli par les Merina, il doit s'enfuir dans l'île de Nosy Mitsio. Il veut trouver une protection en faisant don de ses États au roi de France Louis-Philippe. Celui-ci refuse par crainte de la réaction des Anglais. Il cherche alors une autre protection, se convertit à l'islam et demande l'aide du sultan de Zanzibar, Sayid Saïdres au nom de l'entraide entre musulmans puis rompt toute relation avec les missionnaires catholiques. Depuis ce temps, les chefs antakaranas choisissent comme chef un Comorien d'origine arabe. Son fils Tsanala cède en avril 1841 ses droits sur l'Antakarana à la France, représentée par le capitaine Passot, lui-même envoyé par le général Hell, de passage sur un navire de guerre. Ces droits serviront dans les revendications ultérieures de la France sur tout Madagascar.

TSIOMEKO (1828-1843) • Reine du Boina à huit ans en 1836, nièce d'Andriantsohy qui s'est enfui à Mayotte devant les Merinas, elle doit elle aussi quitter le Boina en 1839. Elle devient reine des îles de Nosy Be et Nosy Komba. Mais toujours harcelée, elle se place en 1841 sous la protection de la France, offrant son territoire au roi Louis-Philippe. En 1841, elle conseille à son oncle Andriantsohy de faire de même, lui étant pris en tenaille entre différents adversaires. Elle meurt en couches à 15 ans, donnant la vie au prince Rano.

TSIRANANA Philibert (1912-1978) • Né à Ambarikorano, dans le pays tsimihety, il est dit « fils de paysans ». En fait, son père, d'origine Masombika, était aisé, sa mère, descendante Saramba, faisait partie des huit grands clans tsimihety et le grand-père, d'une famille de rang très élevé, a été le premier à traduire l'évangile en tsimihety. À 20 ans, il obtient son diplôme d'instituteur à Tananarive, enseigne et en 1934, passe un concours interne. Le 1er juillet 1946, il fonde le « Parti des déshérités de Madagascar », le PADESM, doté en 1946 d'un journal, *Voromahery*. Ce parti, interprété comme une réaction anti-hova, recrute surtout des côtiers et des mainty, serviteurs de nobles merina dits maintienindreny. De 1945 à 1949, il complète sa formation en France pour rentrer comme enseignant technique à Tananarive. En 1952, conseiller provincial de Majunga, il représente la province à l'Assemblée représentative. En 1953, il adhère à la SFIO, en est député de la côte Ouest en 1956, puis fonde, à la suite du PADESM disparu en 1956, le Parti national socialiste, le PSD, qui est socialiste mais non marxiste et très tourné vers l'Occident. Il le dirige comme secrétaire général et bénéficie du soutien du commissaire Soucadaux. En 1957, le PSD gagne les élections et doit intégrer la loi-cadre. Tsiranana est élu vice-président du conseil de gouvernement le 27 mai 1957. Lors du référendum d'octobre 1958, il opte pour le « oui » à une intégration dans la communauté dirigée par la France, et c'est lui qui prononce le premier en public le mot de « communauté ». Le 28 octobre, la République est proclamée, le faisant président du Gouvernement provisoire.
Le 1er mai 1959, le congrès l'élit président de la République ; ensuite, il conduit la délégation qui travaille deux mois sur les modalités d'accession à l'indépendance. Les accords de Matignon sont signés le 2 avril 1960. La cérémonie a lieu le 26 juin 1960 à Tananarive ; Tsiranana se dès lors fait appeler le « Père de l'Indépendance » ; c'est la Première république. En janvier 1972, il est réélu pour un troisième mandat, avec 99,97 % des suffrages. Mais son gouvernement est violemment critiqué, des grèves le renversent, il doit se démettre de ses fonctions en mai, en faveur du général Gabriel Ramanantsoa. En 1975, il s'oppose à la candidature de Ratsiraka à la présidence. Il meurt à Paris.

VANDERKEMP Johannes Theodore (1748-1811) • Aristocrate hollandais, fils de pasteur, né à Rotterdam. Il fait d'abord de brillantes études littéraires à Leyde (Hollande), puis devient officier de cavalerie et change à nouveau d'orientation en entreprenant des études de médecine à Edimbourg (Écosse). En 1791, sa femme et sa fille se noient sous ses yeux dans le fleuve Escaut. Il se tourne alors vers la foi chrétienne qu'il avait jusque là délaissée. Il fonde en 1797 la Société hollandaise des missions, mais part en qualité de médecin missionnaire au Cap en 1799 sous l'égide de la société anglaise London mission society, fondée en 1795, qui a davantage de moyens. Au Cap, les colons hollandais sont hostiles à sa présence car ils refusent que l'on s'intéresse à leurs esclaves et il échappe de peu à une tentative d'assassinat. Il se tourne vers les nomades hottentots et partage leur vie précaire au creux des rochers. Il leur apprend à lire, à construire des maisons, à cultiver, à croire. Il fonde autour de sa maison un village qui compte bientôt plus de 1 000 habitants. En 1811, un tiers des Hottentots vit dans des villages chrétiens. Avec sa fortune personnelle, il rachète de nombreux esclaves, dont des Malgaches par lesquels il est informé de leur situation à Madagascar. Il épouse une Malgache rachetée. Il a tant à cœur l'évangélisation de Madagascar qu'il pense s'y rendre mais sa mort au Cap l'en empêche. Il avait envoyé des lettres à ce sujet à sa mission en Angleterre, éveillant un intérêt tel que lorsque les conditions sont favorables en 1817, les deux Gallois David Jones et Thomas Bevan qui vont partir pour Tamatave sont entourés de 5 000 personnes. Le projet de Vanderkemp voit le jour.

VIG Lars (1845-1913) • Missionnaire norvégien, présent à Madagascar de 1875 à 1902. Il habite dès son arrivée et pour plus de 20 ans, un village betsileo proche d'Antsirabe, Masinandraina, qui n'a auparavant connu pratiquement aucune influence extérieure. Il y fonde une école Normale qui compte bientôt plusieurs anciens sorciers, et amène la plupart des gens au christianisme. Proche des gens, il effectue des recherches sur leur religion ancestrale, publie en norvégien et en Scandinavie de nombreux ouvrages. En 1902, *La conception religieuse des anciens Malgaches* (traduite et éditée en français à Tananarive en 1973, rééditée en français en 2001),

Charmes. Spécimens de la magie malgache (traduit en 1969 par Otto Dahl), *Croyances et mœurs des Malgaches* (Tananarive, 1977). Son œuvre est connue grâce à ces récentes traductions.

VIGNE D'OCTON Paul (1859-1943) • Fils d'un boulanger de Montpellier, il est médecin de la marine et sert dans les colonies entre 1880 et 1890 : Guadeloupe, Sénégal, Guinée. Député de gauche, proche des radicaux, il prend en 1894 la parole à la Chambre contre l'octroi des crédits militaires pour l'expédition de Madagascar. Mais, suite à une déception amoureuse, il participe en personne à celle-ci en 1895. Il écrit *La gloire du sabre* en 1900, un pamphlet qui dénonce les actions de l'armée au Soudan et à Madagascar, ainsi que les actions du conquérant Galliéni. Le livre sera refusé par l'éditeur Flammarion, diffusé par lui-même et réédité en Algérie en 2006 (éd. Anep). En 1907-1909, il effectue une mission en Afrique du Nord et en revient avec une étude de la société tunisienne, *La sueur des burnous*, accablante pour la colonisation. Elle paraît dans un journal, *Le Petit Méridional*, puis en édition en 1911 et en 2001. *Terre à galons*, sur le Maroc, paraît dans les années 1920.

VILLELE Joseph de (1853-1939) • Jésuite français, il arrive à Tananarive le 1er novembre 1888. Évacué à la Réunion durant la guerre franco-hova de 1894 à 1896, il est en poste à Arivonimamo quand éclate la rébellion des menalamba. Alors que ceux-ci massacrent le protestant anglais Johnson et sa famille, il se cache, et, malade, traverse les villages en ruines. Il est transporté comme un cadavre, roulé dans un lamba et atteint Tananarive en vie. Il fonde à Ankadivato l'orphelinat de Bel-Air qui accueille des enfants métis abandonnés. Son buste demeure au milieu de l'école des sœurs du même nom. Il a reçu de nombreux prix : Monthyon en 1922, de l'Académie de Médecine en 1937, Étoile d'Anjouan en 1939. Il est fait commandeur de la Légion d'honneur en 1935. Attaché à l'église de Faravohitra, il y est inhumé en 1939.

VILLETTE Théodore (1861-1926) • Médecin français, arrivé à Madagascar en 1889 pour y être le médecin personnel du résident français. Il est affecté à la clinique obstétricale de l'école de médecine de Tananarive. Il se rend très célèbre en soignant les pauvres et reçoit

dans sa clinique privée à Isoraka de 1897 à 1920. Il est membre de l'Académie malgache de 1890 à 1926. Sa clinique est actuellement le siège du Musée d'Art et d'Archéologie d'Antananarivo.

VOLAHAVANA Germaine • Voir **NENILAVA**.

VOYRON Émile (1838-1921) • Militaire français. Il est blessé lors de la guerre franco-prussienne de 1870. Il arrive comme général à Madagascar le 12 avril 1895, rejoint l'expédition et occupe Maevatanana d'où part l'assaut contre Tananarive. De janvier à septembre 1896, il succède au général Duchêne comme commandant en chef des troupes d'occupation françaises. Il se dissocie de l'autorité civile contestée représentée par le résident Laroche. Les échecs face à l'insurrection menalamba, les exactions commises dans les campagnes finissent par miner son autorité. Il est remplacé en octobre 1896 par le général Galliéni, qui remplace aussi le résident Laroche, les pouvoirs civil et militaire étant à ce moment de crise réunis en un même homme. Il poursuit sa carrière militaire en Chine puis à l'État-major des troupes coloniales (où il est alors le supérieur de Galliéni), jusqu'à sa retraite en 1908. Il meurt en Ardèche. La colline d'Ambohijanahary à Antananarivo abrite toujours le Fort-Voyron.

WEBBER Joseph (1819-1864) • Jésuite appelé en 1843 par le R. P. Dalmond, il tente en vain une implantation à Tuléar en 1843-1845. En 1857, il réussit à entrer en fraude à Madagascar grâce à Laborde en feignant d'être l'auxiliaire du Docteur Milhet appelé par la reine. Comme il a le talent de diriger des chorales, et que la reine aime la musique et les fêtes, elle l'autorise à rester, sous le charme de ses prestations et ignorant toujours son identité véritable. Il sera expulsé après le complot en 1857. Il publie à la Réunion deux dictionnaires français-malgache et malgache-français.

WILKINSON • Correspondant tamatavien du journal mauricien *Commercial Gazette* en 1863, il écrit des chroniques sur la vie des esclaves dans les plantations au sein des familles de Tamatave dont il dénonce les abus. Il fait des reportages sur des bateaux américains, arrive aux États-Unis lors de la guerre de Sécession. Il couvre pour

son journal la libération des esclaves masombika en 1877. Il déteste le pouvoir merina qui règne sur la côte Est, où les Mauriciens envieux et esclavagistes voudraient installer des plantations.

Willoughby Digby • Mercenaire anglais, il sert d'abord en Afrique du Sud, au Zoulouland. En 1883, il se met au service de la reine malgache et combat comme général en chef des troupes merina les Français qui bombardent Fort-Dauphin. En 1885, considéré comme le vainqueur de Farafaty, il signe pour Madagascar le traité du 17 décembre qui institue une première tutelle française. Chargé par Ranavalona III de négocier en Europe l'emprunt destiné à payer l'indemnité exigée par la France, il échoue dans ses démarches à Londres où il mène une vie de luxe qui provoque la colère du Premier ministre. Outre l'emprunt, il doit aussi acheter des fusils, des machines pour fabriquer la poudre, un bateau à vapeur. Les Français font obstacle à tous ses efforts. De retour à Tananarive, il est arrêté le 30 octobre 1887, jugé, puis dégradé et banni le 10 avril 1888. Il quitte Madagascar quatre jours plus tard ; il sera remplacé à la tête de l'armée par le colonel Saint-Léger Shervington.

Zafimahova Norbert (1913-1974) • Il appartient à une grande famille engagée dans la politique sous le nom de « clan Zafimahova ». Son père, Léon, est un Antefasy immigré à Diégo-Suarez, où il est le principal notable de la communauté des gens venus du Sud-Est entre 1928 et 1941, assesseur au tribunal, conseiller municipal de 1930 à 1941. Il rentre à Farafangana en 1941 avec ses trois fils Antoine, Norbert et Jean d'Albert et contribue fortement à y créer une section du PADESM. En 1947, la famille, dont le père et des frères, est la cible des massacres organisés par les partisans du MDRM. En 1947, il est écrivain-interprète, nommé gouverneur de l'administration indigène, considéré comme un fidèle soutien de la colonisation. Il incarne la bourgeoisie très francisée liée aux milieux catholiques. Il poursuit l'engagement au sein du PADESM, répandant sur la côte Est un discours anti-MDRM contre une supériorité écrasante des Merina face aux Côtiers. Il est élu en 1948 sénateur (Conseil de la république) de la section de Fianarantsoa, puis devient le secrétaire général du parti en 1949. Son frère Antoine est élu à

l'Assemblée provinciale de Fianarantsoa lors des élections d'avril 1957. Il fonde et préside en 1958 un nouveau parti, l'« Union des démocrates sociaux de Madagascar » (UDSM), issu du PADESM, mais situé plus à droite que le PSD. Il en dirige l'organe officiel *Ny Nosy Manontolo*, dont le rédacteur est l'écrivain Andriamalala, et le directeur le Français Pierre Boiteau. Il est le rival de Tsiranana, mais contrairement à lui n'adhérera pas au parti socialiste. Tsiranana sera choisi à son détriment par André Soucadaux comme futur président de la République à l'Indépendance. Ce choix entraîne la brouille entre les deux hommes. Le 14 octobre 1958, le Congrès des Assemblées provinciales l'élit comme président, puis proclame par un vote la République malgache. Dès lors, il est président de l'Assemblée nationale qui élabore la constitution. Celle-ci est adoptée le 29 avril 1959, alors qu'il est à Paris. Les élections présidentielles se sont aussi déroulées sans lui si bien qu'il démissionne de la présidence de l'Assemblée nationale à son retour et s'écarte encore plus de Tsiranana. Il déclare que Madagascar « plus pauvre que l'Afrique, ne peut être indépendante ». Dès lors, son parti est battu aux élections, ses collaborateurs rejoignent les rangs du PSD. Il quitte définitivement la vie politique en 1968.

Zafy Albert (1927) • Né en 1927 à Ambilobe, il poursuit des études de médecine et de physique en France puis exerce comme chirurgien et professeur de médecine à l'université de Madagascar. Entre 1972 et 1975, il est le ministre de la santé et des affaires sociales du général Ramanantsoa. Il quitte la politique sous le régime Ratsiraka. En 1990, il fonde le parti UNDD (Union nationale pour la Démocratie et le Développement) qui joue un grand rôle lors des mouvements de contestation en 1991 qui aboutit au massacre du 10 août et au départ du président. Il est à la tête des Forces vives (Hery Velona) et dirige le gouvernement provisoire avant d'être élu président de la République en 1993 mais l'Assemblée nationale entre en conflit avec lui et le destitue en juillet 1996. Aux élections suivantes, en janvier 1997, Ratsiraka revient au pouvoir. Il est désormais considéré comme un sage qui tente d'apporter des solutions aux crises successives que suscite la classe politique.

INDEX THÉMATIQUE

AGRICULTURE-BOTANIQUE

XIXe siècle : COLIN, GRANDIDIER A., LABORDE.
XXe siècle : BOITEAU, DECARY, DUSSAC, GRANDIDIER G., LAULANIE.

ARCHITECTURE

XIXe siècle : CAMERON, CAZET, DAVIDSON, ELLIS, LABORDE, LEGROS, PARRET, POOL, RAFARALAHINDRAINIALY, TAIX.
XXe siècle : CAYLA, GARBIT, GALLIENI, JOFFRE.

ARMÉE

Armée royale au XIXe :
ANDRIAMIHAJA, ANDRIANTSITOHAINA, RAFARALAHINDRAINIALY, RAINIVONINAHITRINIONY, RAMAHATRA, RAMANETAKA, RATEFY.

Étrangers au service de l'armée malgache :
BRADY, BOCCHINO, HASTIE, ROBIN, WILLOUGHBY.

Armée sous la colonisation :
BARON, DUCHENE, GALLIENI, GARBIT, HELL, JOFFRE, LYAUTEY, PIERRE, PLATT, PRONIS, SMUTS, SYFFRET, VIGNE D' OCTON, VOYRON.

Armée clandestine en 1896, 1947 :
DAMA, INGEREZA, RAZAFINDRABE, RANDRIAMAROMANANA

Armée malgache :
ANDRIAMAHAZO, ANDRIAMAHOLISON, RAMANANTSOA, RATSIMANDRAVA.

ARTISANAT- INDUSTRIE- COMMERCE

XIXe siècle : ARNAUD, ARNOUX, CAMERON, DROIT, GRIFFITHS, LABORDE, SAVARON, SIBREE, SUBERBIE DELASTELLE, LAMBERT, ROUX.

Pendant la colonisation :
CHANDOUTIS, HASSANALLY, POCHARD, PREMJEE, SAVARON, SUBERBIE.

Après l'indépendance :
ANDRIANTSITOHAINA

AVENTURE

XIV^e siècle : DIEGO
XVII^e siècle : LA CASE
XVIII^e siècle : BENYOWSKY, DEFOE, MISSON, NORTH, PHILLIPS.
XIX^e siècle : HUGON, KINGDOM.

CHRISTIANISME

Missionnaires protestants :
Anglais : BEVAN, CAMERON, COUSINS, ELLIS, FREEMAN, GRIFFITHS, JOHNS, JOHNSON, JONES, PARRET, SIBREE, TOY.
Norvégiens : BORCHGREVINK, DAHLE, ROSAAS, VIG.
Français : ESCANDE, MINAULT, MONDAIN.
Hollandais : VANDERKEMP

Missionnaires catholiques :
Portugais : MARIANO.
Français : BERTHIEU, CAZET, COLIN, DALMOND, FINAZ, JOUEN, LAULANIE, MALZAC, NACQUART,
PEDRO, SARTRE, SOLAGES, TAIX, TIERSONIER, TRONCHON, VILLELE, WEBBER.

Pasteurs malgaches :
ANDRIAMANJATO, ANDRIAMBELO, ANDRIANAIVORAVELONA, NY ONJA, RABARY, RABOZAKA, RAINANDRIAMAMPANDRY, RAINIHIFINA, RAJAOBELINA, RAJAONAH, RANAIVO C., RANDRIAMIADANARIVO, RAVELOJAONA.

Ecclésiastiques malgaches :
RAFIRINGA, RAHAJARIJAFY, RAHIDY, RAKOTOMALALA J.

Laïcs malgaches :
NENILAVA, NTAOLOZANDRINY, RAFARAVAVY, RAINISOALAMBO, RAJAOBELINA P., RASALAMA, RASOAMANARIVO.

ENSEIGNEMENT

Avant la colonisation :
BORCHGREVINK, DAVIDSON, GRIFFITHS, JONES, JOUEN, RAFIRINGA, ROBIN.

Enseignement laïc sous la colonisation :
AUGAGNEUR, DANDOUAU, FONTOYNONT, MANNONI, PAUHLAN, PICQUIE, RAVELOMORIA, RENEL.

Enseignement confessionnel :
ESCANDE, MINAULT, MONDAIN, NY ONJA, RAHARIZAFY, RAJAONA, RAJONAH, RAJOHARY, RANAIVO, SARTRE, TIERSONNIER.

ETHNOLOGIE

BESSON, COUSINS, DAHLE, DANDOUAU, DECARY, FLACOURT, FONTOYNONT, GRANDIDIER A., GRANDIDIER G., MONDAIN, RAINIHIFINA, RAJONAH, RANAIVO C., RASAMUEL, SAVARON, VIG.

HISTOIRE

XVII^e siècle : FLACOURT
XIX^e siècle : CALLET, ELLIS, JOHNS, MALZAC, RAINANDRIAMAMPANDRY, RAOMBANA.
XX^e siècle : BOITEAU, DECARY, JUPITER, RABARY, RABEMANANJARA R. W., RAJOHARY, TRONCHON.

JOURNALISME

Étrangers : BOUDRY, CAROL, CAYLA, DUSSAC, WILKINSON.
Malgaches : ANDRIAMANANTENA C., ELIZA-FREDA, JUPITER, RABEARIVELO, RABEMANANJARA R. W., RABENORO, RAHIDY, RAJAOFERA, RAJAONAH, RAJOHARY, RAJONAH, RALAIMONGO, RAMAHOLIMIASO, RAMANGAMALEFAKA, RANAIVO J., RAPATSALAHY, RASETA, RAUVILLE, RAVELOJAONA, RAVOAHANGY, STELLA.

LINGUISTIQUE

DahL, Dalmond, Griffiths, Freeman, Jones, Malzac, Nacquart, Rahajarizafy, Rajaobelina, Rajaona, Rajaonah, Rajemisa-Roelison, Webber.

LITTÉRATURE

Écrivains étrangers :
Boudry, Camo, Cousins, Dahle, Decampe, Defoe, Mannoni, Mondain, Paulhan, Pfeiffer, Rauville, Renel, Szumski, Tiersonnier, Vigne d'Octon, Mallet.

Écrivains malgaches francophones :
Rabearivelo, Rabemananjara J., Ranaivo E.

Écrivains malgachophones :
Andriamalala E., Andriamanantena C., Rabearivelo J.-J., Andriamanantena G., Bolespara, Andriamahazonoro, Dondavita, Eliza-Freda, Ener Lalandy, Freeman, Hermann, Idealy-Soa, Jupiter, Narivony, Nirhy-Lanto, Ntaolozandriny, Ny Avana, Ny Onja, Rabary, Rado, Rahaingo, Rahaingoson, Rajaofera, Rajaona, Rajemisa-Roelison R., Rajohary, Rajon, Rajonah, Rakoto Odeam, Rakoto de Monplaisir, Ramaholimiaso U., Ramanda A., Ramangamalefaka, Ranaivo F., Randriamiadanarivo, Rapatsalahy, Rasamuel, Ratany, Ratsifandrihamanana, Ravelomoria, Razafiniaina, Rodlish, Stella.

MÉDECINE

Anglais : Davidson, Lyall.
Norvégiens : Borchgrevink, Rosaas.
Français : Besson, Fontoynont, Girard, Mahy, Robic, Vigne d'Octon, Villette, Webber.
Malgaches : Radaody-Ralarosy, Rainandriamampandry, Ralivao-Ramiaramanana, Raseta, Ravoahangy, Sylla.

MUSIQUE

Étrangers : Cousins, Toy, Webber.
Malgaches : Andriamanantena C., Andriamanantena G., Ener Lalandy, Frah Rakoto, Rabary N., Rabemanantsoa N., Rabozaka, Raharisoa, Randafison, Rapatsalahy, Rasamy G., Ratianarivo, Ratsimbazafy, Razaf, Razafiniaina.

PEINTURE - PHOTOGRAPHIE

Andriamanantena G., Camo, Charnay, Rainimaharosoa, Rakotovao, Ralambo, Ramanankamonjy, Ranivoson, Rasolomanitra, Ratovo, Ratrema, Razafimahatratra, Razafinjohany, Razanamaniraka, Supparo.

POLITIQUE

Rois, princes :
Andriamandisoarivo, Andriamanelo, Andriamasinavalona, Andriamisara, Andrianampoinimerina, Andrianjaka, Andriantompokoindrindra, Andriantsohy, Bety, Jean-René, Masoandro, Rabefanian, Radama I^{er}, Radama II, Raindratsara, Rakoto, Ralambo, Ramahatra, Ramaka, Ramania, Ramaromanompo, Ramasindrazana, Rambolamasoandro, Ramitraho, Ramoma, Ranavalona I^{ère}, Ranavalona II, Ranavalona III, Rangita, Rasalimo, Rasoherina, Ratsimamanga, Ratefy, Ravahiny, Razaka, Toera, Tsifanihy, Tsimiharo, Tsiomeko.

Avant la colonisation :
Andriamahazonoro, Andriamihaja, Farquhar, Flacourt, Hastie, Rainandriamampandry, Rainiharo, Rainijohary, Rainilaiarivony, Rainivoninahitrinony, Rahaniraka, Rajaona, Raombana, Lyall, Packenham, Parret, Rabary, Ramanantoanina.

Pendant la colonisation :
Andriamalala, Andriamanjato, Augagneur, Babet, Baron, Bompard, Cayla, Coppet de, Dussac, Gallieni,

Garbit, Johnson Rajaona, Laroche, Le Myre de Vilers, Mahy de, Picquie, Rabary, Rabibisoa, Ralaimongo, Ramahatra, Rasanjy, Soucadaux.

Menalamba :
Rabezavana, Rabozaka, Rainibetsimisaraka, Rainitavy.

VVS :
Ny Avana Ramanantoanina, Rafiringa, Rajaobelina, Rajohary, Ramaholimiaso, Ramangamalefaka, Ravelojaona, Ravelonahina, Ravoahangy, Stella.

Nationalisme – 1947 :
Andriamiseza, Dama, Johnson Rajaona, Monja Jaona, Rabary, Rabemananjara J., Rabemananjara R.W., Rahaingo, Rakotomalala J., Rakoto-Ratsimamanga, Ralivao-Ramiaramanana, Ranaivo, Randriamaromanana, Raseta, Ravelonahina, Ravoahangy, Razafindrabe, Tata Max.

1re République :
Bezaka, Botokeky, Rabenoro, Raharisoa, Rajemisa-Raolison, Rakotomalala L., Rakoto-Ratsimamanga, Ramanantsoa, Ratsimandrava, Resampa, Sylla, TSIRANANA, Zafimahova.

2e République :
Andriamahazo, Andriamaholison, Andriamanjato, Monja Jaona, Ratsiraka, Zafy.

SCIENCES

Colin, Rakoto-Ratsimamanga, Raoelina-Andriambololona.

THÉÂTRE

Bako Mama, Jeannette, Rabary N., Rabemanantsoa N., Ramanda A., Rasamy G., Ratsimbazafy O., RAVALOSON C., Odeam Rakoto.

VOYAGE

Grandidier A., Grandidier G., Mariano, Mayeur, Pfeiffer.

LEXIQUE

AMPANJAKA : terme qui désigne les rois dans le Nord et sur les côtes.

DJINN : esprit dans la religion musulmane.

FADY : interdit absolu qui peut désigner un lieu, un acte ou la prononciation d'un mot ou du nom de quelqu'un. Le terme, qui peut être synonyme de « tabou » est encore plus fort qu'en français.

FANDROANA : bain de la reine. Cérémonie qui marquait le début de l'année, l'eau du bain aspergée représentait la purification collective renouvelée pour l'année.

FILANJANA : chaise à porteurs découverte, unique moyen de déplacement avant l'ouverture de routes. Quatre hommes portaient le voyageur, régulièrement remplacés par quatre autres.

FIFOHAZANA : littéralement « réveil ». Désigne les divers mouvements chrétiens malgaches issus d'apparitions directes du Christ à des personnes généralement illettrées devenues évangélistes.

FOKONOLONA : structure traditionnelle qui organise la société à partir de la cellule de quartier et en fait le lieu de la vie communautaire.

HAINTENY : poésie brève de l'Imerina basée sur l'usage d'images et la structure en dialogue.

HASINA : don, souvent sous la forme d'une pièce, présenté lors de la première rencontre avec un personnage supérieur et qui symbolisait la soumission approuvée envers lui.

HIRA GASY : théâtre paysan de l'Imerina qui mêle la chorégraphie, le discours moralisateur, le chant, la danse.

HOVA : catégorie de population de l'Imerina entre les nobles (Andriana) et les esclaves (Andevo) dits « hommes libres » ou roturiers. Sous la colonisation, les Français ont confondus ce terme se rapportant à la caste et le terme « merina » plus général. Les documents français parlent ainsi par erreur de la guerre « franco-hova ».

IKOPA : fleuve des alentours de Tananarive.

KABARY : discours répondant à des règles de construction et de thématique très précises et prononcés publiquement dans des circonstances solennelles.

KALON'NY FAHINY : chants de l'Imerina caractérisés par l'alternance et la superposition de deux ou trois voix. Créés dans la première moitié du XX^{e}, ils représentent maintenant les chants anciens admirés.

LAMBA : large étoffe blanche dans laquelle se drapent les femmes de l'Imerina ; les hommes le jettent sur l'épaule.

Mainty : littéralement « noir ». Le terme désigne les descendants des esclaves africains importés en Imerina au XIX[e] siècle.

Menalamba : littéralement, « vêtement rouge ». Le terme désigne les acteurs de la révolte qui soulève diverses régions entre 1895 et 1898.

Menamaso : surnom péjoratif signifiant « yeux rouges » qui désigna les jeunes gens de l'entourage de Radama II surtout occupés à boire de l'alcool.

Merina : adjectif dérivé du nom de la région centrale « l'Imerina ».

Mpanjakamena : littéralement, « roi rouge ». Surnom donné à Jean-René qui rappelle son origine métisse qui le fait rougir au soleil.

Rova : terme qui désigne toutes les résidences de rois, quelle que soit leur taille. Mais dans le discours courant se rapportant au dernier siècle c'est-à-dire au temps de l'unification, le terme employé au singulier désigne le Palais de la reine à Tananarive.

Saotra : offrande.

Sikidy : divination par les graines.

Sodina : petite flûte.

Sorabe : écriture de la langue malgache en caractères arabes utilisée par les immigrants arabes de la côte Sud-Est et par les secrétaires de Radama I[er], qui accepte en 1820 que les missionnaires anglais fixent la langue malgache avec les caractères latins.

Tompo-tany : littéralement, « seigneurs de la terre ». Ce terme désigne les gens issus de l'endroit dont on parle, c'est-à-dire héritiers de la terre, par opposition à ceux qui y vivent, y sont même nés, mais de parents étrangers et qui sont alors « zana-tany », « enfants de la terre », sans pouvoir en être jamais propriétaires.

Traitant : commerçant pratiquant la vente des esclaves malgaches comme l'importation des esclaves africains (dits « mozambiques » ou « masombika ») avec les îles voisines (Maurice, la Réunion, Nosy-Be, Comores) où les plantations de cannes à sucre ont un constant besoin de main d'œuvre. Ils sont toujours étrangers (créoles, français, anglais) mais gèrent les affaires de tous les hauts personnages malgaches.

Tromba : rite de possession au cours duquel un roi parle au travers de la personne en transe.

Valiha : instrument typiquement malgache dite « harpe tubulaire ». Des cordes tendues le long d'un tronçon de bambou sont pincées et rendent un son doux.

Varangue : balcon reposant sur des piliers entourant une maison et abrité par la pente du toit.

Vazimba : peuple mythique qui aurait peuplé Madagascar avant tous les immigrants actuels. Chassés par eux, ils se seraient réfugiés dans des lieux sauvages (sommets de montagnes, lacs) désormais interdits (fady) sous peine de dangers.

Histoire de Madagascar – Bibliographie

Madagascar avant la colonisation

Allibert, Claude, *Navigations*, *Études de l'Océan Indien,* n° 13, Paris, INALCO, 1991.

Allibert, Claude (sous la direction de), *Autour d'Étienne de Flacourt, actes du colloque d'Orléans (11 octobre 1996), Études de l'Océan Indien*, nos 23-24, Paris, INALCO, 1997.

Allibert, Claude (sous la direction de), *Mare prasodum, d'une rive à l'autre, Études de l'Océan Indien*, n° 31, Paris, INALCO, 2002.

Allibert, Claude, *Regards sur Mayotte, Études Océan Indien*, nos 33-34, Paris, INALCO, 2002.

Ayache, Simon, *Raombana, l'historien*, 1809-1855. Tome 1, Fianarantsoa-Paris, Ambozontany-CNRS, 1976.

Ayache, Simon, *Raombana, histoires*. Tome 2, Fianarantsoa-Paris, Ambozontany-CNRS, 1994.

Bare, Jean-François, *Sable rouge. Une monarchie avant la colonisation*, Paris, L'Harmattan, 1980.

Barrier, Marie-France, *Ranavalo, dernière reine de Madagascar*, Paris, Balland, coll. « Le Nadir », 1996.

Blandenier, Jacques, *L'essor des missions protestantes*, volume 2, Paris, Éditions de l'Institut biblique de Nogent, 2003.

Boudou, Adrien, *Les Jésuites à Madagascar au XIXe siècle*, Paris, Beauchêne, 2 tomes, 1942.

Brown, Mervyn, *A history of Madagascar*, London, Damien Tunnacliffe, 1995.

Callet R.-P., *Histoire des Rois*, traduction de Chapus et Ratsimba, Nice-Antananarivo, 1978.

Cohen-Bessy, Annick, *La prédiction, ou la vie de Rainilaiarivony 1828-1896*, Paris, L'Harmattan, 1997.

COUTURIER, Alain, *Le Gouverneur et son miroir ; Marcel de Coppet (1881-1968)*, Paris, L'Harmattan, 2006. p. 209.

DAVIS, Keith F., *Désiré Charnay*, USA, Library of Congress Catalogue, 1969.

DESCHAMPS, Hubert, *Les pirates à Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1949.

ESCAMPS Henri d', *Histoire et Géographie de Madagascar*, Paris, Firmin-Didot, 1884.

ESCANDE, Elisée, *La Bible à Madagascar*, Paris, Société des Missions évangéliques, 1926.

FAGERENG, Edving, *Une famille de dynastie malgache*, Universitetsforlaget, Oslo, 1971.

GOURLET, Jean-François (textes réunis par), *Chroniques mahoraises,* Paris, L'Harmattan, 2001.

HEDO-VIVIER, Joëlle, *François de Mahy, la double appartenance*, la Réunion, Grand Océan, 1995.

HUYGUES-BELROSE, Vincent, *Les premiers missionnaires protestants de Madagascar* (1795-1827), Paris, INALCO-Karthala, 2001.

KECK, Daniel, *Histoire des origines du christianisme à Madagascar*, Paris, Chaix, 1898.

MESCHINET DE RICHEMOND L., *Les marins rochelais*, Niort-La Rochelle, 1906.

MOLET, Louis, *Le bain royal à Madagascar*, Tananarive, Imprimerie luthérienne, 1956.

MONDAIN, Gustave, *Rafaravavy Marie (1808-1848), une martyre malgache sous Ranavalona I*ère, Paris, Société des Missions évangéliques, 1929.

MÜNTHE, Ludwig, *La tradition arabico-malgache vue à travers le manuscrit d'Oslo et d'autres manuscrits disponibles*, Tananarive, Imprimerie luthérienne, 1982.

NOIRET, François, *Pierre Ratsimba (1846-1919)*, Paris-Fianarantsoa, Karthala-Ambozontany, coll. « Mémoire d'Églises », 1999.

PFEIFFER, Ida, *Voyage à Madagascar 1857*, Paris, Karthala,1981.

PISTONE, Olivier, *Jean Laborde 1805-1878*, Tananarive, Compte d'auteur, 2000.

PRUCHE DE LASTELLE, Michel, Napoléon de Lastelle, prince de Madagascar, La Réunion, Orphie, 2011.

RABARY, Pasteur, *Ny daty malaza*, Tananarive, Trano Printy loterana réédition, 2004.

RAISON-JOURDE, Françoise (sous la direction de), *Les souverains de Madagascar*, Paris, Karthala, 1983.

RAISON-JOURDE, Françoise, *Bible et pouvoir à Madagascar au XIX^e siècle*, Paris, Karthala, 1993.

RAKOTO, Ignace, *L'esclavage à Madagascar, aspects historiques et résurgences contemporaines, actes du colloque international sur l'esclavage, Antananarivo, 24-28 septembre 1996*, Tananarive, 1997.

RAKOTO, Ignace (sous la direction de), *La route des esclaves, système servile et traite de l'Est malgache*, Paris, L' Harmattan, 2001.

RAMAMONJISOA, S.-A., *La femme malgache avant la colonisation*, Tananarive, éd. MRS, 1976.

RANDRIANARISOA, Pierre, *La diplomatie malgache face à la politique des grandes puissances, ou Rainilaiarivony devant la convoitise des puissances étrangères*, Imprimerie Nationale de Madagascar, 1973 et 1997.

RASAMIMANANA, Joseph Dr. et Razafindrazaka, Louis de Gonzague, *Ny Andriantompokoindrindra*, Ambohimalaza, 1909, rééd. Tananarive, Librairie Mixte, 1999.

RAVELOMANANTSOA, Guy, *Ombalahivelo Rasanjy (1851-1918), l'éminence grise*, Tananarive, Tsipika, 2001.

RAZAFY-ANDRIAMAHAINGO, Jean-Pierre, *La geste éphémère de Ranavalo I^ère. L'expédition diplomatique malgache en Europe 1836-1837*, Paris, L'Harmattan, 1997.

RUSILLON, H., *Un petit continent, Madagascar*, Paris, Société des Missions Évangéliques, 1933.

RYAN, VINCENT, *Journals of an eight years'residence in the diocese of Mauricius andof a visit to Madagascar*, LONDON, 1864, MIS EN LIGNE « PROJECT CANTERBURY », JUSTUS.ANGLICAN. ORG/RESOURCES, 2005.

SAINTOYANT, Jacques, *La colonisation française pendant la période napoléonienne*, Paris, La renaissance du livre, 1931.

SMITH, F., *Velona, le triomphe des martyrs malgaches*, Paris, Europresse, 1988.

TAILLEMITE, Étienne, *Dictionnaire des marins français*, Éditions maritimes et d'Outre-Mer, 1982.

VERIN, Pierre, *L'invention de l'écriture à Madagascar et aux Comores, Études de l'Océan Indien*, n° 22, Paris, INALCO, 1997.

VERIN, Pierre (sous la direction de), *Conflits dans l'Océan Indien, Études de l' Océan Indien*, vol. 3, Paris, INALCO, 1983.

VIG, Lars, *Croyances et mœurs des Malgaches*, Tananarive, 1977.

VIG, Lars, *Le symbolisme dans le culte malgache et dans la vie sociale populaire*, Paris, 1900, rééd. Acta Orientalis n° 46, 1985.

LA PÉRIODE COLONIALE

Ouvrages sur la colonisation

GIRARDET, Raoul, *L'idée coloniale en France*, Paris, Hachette, 1972.

HODEIR C., PIERRE M., *L'exposition coloniale 1931*, Paris, éd. Complexe, 1991.

MARSEILLE, Jacques, *Empire colonial et capitalisme français*, Paris, Albin Michel, 1984.

WITTMANN, Jean et René (sous la direction de), *Français d'Outre-Mer*, Paris, Plon, « Les cahiers de l'unité française », 1942.

Articles

« L'aventure coloniale » Enquête de *l'Histoire*, n° 8, 1993.

Historama, n° 12, spécial : « Les colonies françaises ».

L'Histoire n° 69 : « Le temps des colonies », 1984.

Revue *Képi blanc,* n^os^ de mars 1990 à avril 1991, « Journal d'un légionnaire », pp. 31-33.

RAKOTOMANGA, Mamy, « Décembre 1915 : L'affaire VVS éclate », *Revue de l'Océan Indien*, décembre 1999, pp. 77-79.

RAKOTOMANGA, Mamy, « 3 Mars 1909 : Parution du "Décret Fallières" ou la naturalisation au compte-goutte », *Revue de l'Océan Indien*, mars 2000, pp. 45-48.

RAKOTOMANGA, Mamy, « 4 Septembre 1956 : Décès du Pasteur Ravelojaona », *Revue de l'Océan Indien*, Septembre 2000, pp. 46-47.

RANDRIANJA, Solofo, « Élites malgaches : Politiques et Idéologie (1913-1947) », *Omaly sy Anio*, n^os 29-30, 1990, pp. 367-381.

RATRIMOARIVONY-RAKOTOANOSY, Monique, « Pouvoir colonial et laïcisation : la franc-maçonnerie et la question scolaire sur les hautes terres centrales de 1905 à 1910 » *Omaly sy Anio*, n^os 29-30, 1990, pp. 353-366.

RAZAFIMBAHINY, Rodolphe, « Événements de 1947 : J'accuse » – *Revue de l'Océan Indien*, Mars 1999, pp. 65-69.

VALETTE, Jean, « Note sur quelques documents inédits destinés à saisir la pensée religieuse de Galliéni », in *Bulletin de l'Académie malgache*, tome XLIV-2, 1966, Tananarive, 1968, pp. 187-189.

Ouvrages sur la colonisation à Madagascar

ARZALIER, Francis et SURET-CANALE, Jean (Actes rassemblés par), Madagascar 1947, *La tragédie oubliée*, Colloque AFASPA, 9-10-11 Octobre 1997, Université Paris VIII-Saint-Denis, Paris, Le Temps des Cerises, 1999.

BARNAUD, Geneviève, *Mes souvenirs de missionnaire à Madagascar*, Paris, Compte d'auteur, 1998.

BENOIT, Yves, *Massacres coloniaux, 1944-1950 : la IV^e République et la mise au pas des colonies françaises*, Paris, La Découverte/Poche, 2001.

BERNARD, Jacques, *Galliéni*, Paris, Gérard Louis, 1991.

BOITEAU-BOUDRY-ESPIARD-DE LORME, *L'affaire de Madagascar*, Paris, Comité de défense et d'action pour la vérité et la justice dans l'affaire de Madagascar, Paris, 1949.

BOISBOISSEL, Général de, *Dans l'ombre de Lyautey*, Paris, L'Harmattan, 1998.

CANTIER, Jacques et JEANNINGS, Eric (sous la direction de), *L'Empire colonial sous Vichy*, Paris, Odile Jacob, 2004.

CHAPUS-BOTHUN, *Au souffle de l'esprit : la vie consacrée de Daniel Rakotozandry*, Tananarive, Imprimerie luthérienne, 1951.

CHAZEL, André, *L'école Paul Minault : un aspect de la question scolaire à Tananarive*, Paris, Société des missions évangéliques, 1903.

Comité de Solidarité de Madagascar, *Passation du flambeau*, 1947, Tananarive, 1997.

COUTURIER, Alain, *Le Gouverneur et son miroir ; Marcel de Coppet (1881-1968),* Paris, L'Harmattan, 2006.

FANONY, Fulgence et GUEUNIER, Noël (documents publiés par), *Témoins de l'insurrection*, Tananarive, Foi et Justice, série « Recherches historiques », 1997.

GRANDIDIER, Guillaume, *Galliéni*, Paris, Plon, 1931.

ELLIS, Stephen, *L'insurrection des menalamba, une révolte à Madagascar (1895-1898)*, Paris, Fianarantsoa, ASC-Karthala-Ambozontany, 1990.

ELLIS, Stephen, *Un complot colonial à Madagascar : L'affaire Rainandriamampandry*, Paris, Karthala, 1990.

LAUNOIS, Pierre, *Madagascar, hier et aujourd'hui*, Paris, Alsatia, 1947.

LYAUTEY, Louis, *Lettres du Tonkin et de Madagascar (1894-1899)*, Paris, Armand Colin, 1946.

MARTIN DU GARD, Maurice, *La carte impériale, histoire de la France d'Outre-Mer 1940-1945*, Paris, André Bonne, 1949.

MAUROIS, André, *Lyautey*, Paris, Plon, 1931.

MICHEL, Marc, *Galliéni*, Paris, Fayard, 1989.

MOLLET, Suzanne, ALLORGE, Lucile, *Histoire du parc botanique et zoologique de Tsimbazaza*, Grenoble, Alzieu, 2000.

MONDAIN, Gustave, *Un siècle de mission protestante à Madagascar*, Paris, Société des missions évangéliques, 1920, rééd. 1948.

MONDAIN Gustave, *Ce que les missions protestantes ont fait pour l'instruction publique à Madagascar*, Paris, Société des missions évangéliques, 1904.

PAILLARD, Yvan-Georges, *Les incertitudes du colonialisme*, Paris, L'Harmattan, 1990.

PAULHAN, Jean, *Lettres de Madagascar (1907-1910),* Ed Claire Paulhan, 2007.

RABESAHALA, Gisèle (coordonné par), *Fanilo miampita, 1947*, Tananarive, 1997.

RABEARIMANANA, Lucile (coordonné par), *Cinquantenaire de l'insurrection de 1947, Omaly sy Anio* nos 41-44, faculté des Lettres et sciences humaines, département d'histoire, Tananarive, 1995-1996.

RABEMANANJARA, Raymond-William, *Madagascar 1895*, Documents politiques et diplomatiques. Paris, L'Harmattan, 1996.

RABEMANANJARA, Raymond-William, *Madagascar : L'affaire de Mars 1947*, Paris, L'Harmattan, 2000.

RAKOTO-RATSIMAMANGA, Professeur Albert, *Madagascar, l'énigme de 1947*, « Mémoires », entretiens avec Patrick Rajoelina, Paris, L'Harmattan-Ako, 2001.

RAMANANTSOA-RAMARCEL, Benjamina, *Les sociétés secrètes nationalistes à Madagascar dans la première moitié du XXe siècle*, Thèse de 3e cycle, Paris 7, 1985-1986.

RANDRIANJA, Solofo, *Société et luttes anticoloniales à Madagascar (1896 à 1946)*, Paris, Karthala, 2001.

RANDRIAMARO, Jean-Roland, PADESM *et luttes politiques à Madagascar de la fin de la deuxième guerre mondiale à la naissance du* PSD, Paris, Karthala, 1997.

ROUX, André, *Dans la grande île et au bord du Zambèze*, Paris, société des Missions évangéliques, 1948.

RAVELOMANANA-RANDRIANJAFINIMANANA, Jacqueline, *Histoire de l'éducation des jeunes filles malgaches du XVIe au milieu du XXe siècle*, Tananarive, Antso, 1995.

SARTRE, Victor, *Mémoires,* Paris-Antananarivo, Karthala-Ambozontany, 2008.

TARDIEU, Jean-Pierre (textes réunis par), *Révoltes et Indépendances, les ambiguïtés de l'Histoire ou de l'Historiographie*, Université de la Réunion, *Travaux* & *Documents,* no 16, Décembre 2001.

TRONCHON, Jacques, *L'insurrection malgache de 1947*, Paris, Karthala, 1986.

WITTMANN, J. R. (sous la direction de), *Les Français d' Outre-Mer, des croisades à Lyautey*, Paris, Plon, 1942.

YOU, André, *Madagascar, histoire, organisation, colonisation*, Paris, Berger-Levrault, 1905.

ZORN, Jean-François, *Le grand siècle de la mission protestante*, Doctorat d'État, Paris, Karthala-Les Bergers et les Mages, 1993.

Période post-coloniale : questions politiques économiques culturelles et sociales

ANDRIAMANJATO, Richard, *Le tsiny et le tody dans la pensée*, Tananarive, Ministère des Arts Révolutionnaires, 1982.

AUBERT, Jean-Marie et RAKOTONGAVAO, Charles-Raymond (introduction de), *À Madagascar, les Églises face à l'esclavage*, Antananarivo, Institut Supérieur de Philosophie et de Théologie de Madagascar (ISTA), n° 6, 1996.

BALLARIN, Marie-Pierre, *Les reliques royales à Madagascar*, Paris, Karthala, 2000.

BLANCHY, Sophie, *Karana et Banians, les communautés commerçantes d'origine indienne à Madagascar*, Paris, L'Harmattan, 1995.

BLANCHY, Sophie (sous la direction de), *Ancestralité et identité à Madagascar*, *Études de l'Océan Indien*, n° 30, INALCO, Paris, 2001.

BRUNET, Geneviève (coordination de), *Tana, cultures 2000, guide d'une capitale*, Tananarive, Tsipika, 2000.

CAMACHO, Martine, *Les poubelles de la survie, la décharge municipale de Tananarive*, Paris, L'Harmattan, 1986.

COMBEAU, Yvan (sous la direction de), *La Réunion-Madagascar, 1942-1972, départemantalisation et indépendance*, la Réunion, Sedes-Université de la Réunion, 2003.

DOMENICHINI, J.-P., POIRIER, J. et RAHERISOANJATO, D., *Ny razana tsy mba maty* [les ancêtres ne sont pas morts], *cultures traditionnelles malgaches*. – Tananarive, La Librairie de Madagascar, 1984.

DUBOIS, Robert, *Olombelona, essai sur l'existence personnelle et collective à Madagascar*, Paris, L'Harmattan, 1978.

DUBOIS, Robert, *L'identité malgache, la tradition des ancêtres*, Paris, Karthala, 2002.

ELLI, Luigi, *Une civilisation du bœuf, les Bara de Madagascar*, Fianarantsoa (Madagascar), Ambozontany, 1993.

FREMIGACCI, Jean (sous la direction de), *Histoire et organisation de l'espace à Madagascar*, Cahier du Centre de recherches africaines, n° 7, Paris, 1989.

GAULT, Denise, *Père Pédro ou les collines du courage*, Paris, Albin Michel, 1994.

GUERIVIÈRE, Jean de La, *Les fous d'Afrique, histoire d'une passion française*, Paris, Le Seuil, coll. « L'histoire immédiate », 2001.

GUEUNIER, Noël (dirigé et par), *Littérature orale à Madagascar et aux Comores*, *Études de l'Océan Indien,* n° 32, INALCO, Paris, 2002.

GUEUNIER, Noël et SOLO-RAHARINJANAHARY, (sous la direction de), *Raki-pandinihana*, études de linguistique, d'anthropologie et de littérature, Études offertes au Professeur Siméon Rajaona, Madagascar, Université de Tuléar, 1998.

HOULDER, J.-A., *Ohabolana ou Proverbes malgaches*, Tananarive, Imprimerie Luthérienne, 1960.

HÜBSCH, Bruno (sous la direction de), *Madagascar et le christianisme*, Paris-Fianarantsoa, coéd. ACCT, Ambozontany, Karthala, 1993.

LABOULAYE Pauline de (préface de), *Madagascar fenêtres, aperçus de la culture malgache*, agents du ministère des Affaires étrangères à Madagascar, Tananarive, 2002.

MAURO, Didier et RAHOLIARISOA, Emeline, *Madagascar, l'île essentielle*, *Étude d'anthropologie culturelle*, Paris, Anako éditions, 2000.

MAURO, Didier et RAHOLIARISOA, Emeline, *Madagascar : Parole d'ancêtre merina ; amour et rébellion en Imerina*, Fontenay-sous-Bois, Anako, coll. « Parole d'ancêtre », 2000.

OBERLE, Philippe, *Tananrive et l'Imerina*, Édité par l'auteur, Tananarive, 1976.

PAULHAN, Jean, *Hain-Teny merina*, édition bilingue, Tananarive, Foi et Justice, 1991.

PEGHINI, Michel et SERIEYE, Jean-Charles (textes rassemblés par), *L'Âme malgache*, Cahiers du CITE, éd. Centre Culturel Albert Camus (CCAC), Tananarive, 1994.

PIDOUX, Edmond, *Madagascar, maître à son bord*, Lausanne, éd. du Soc, 1962.

PROFITA, Pietro, S.-J., *Malgaches et malgachitude*, Fianarantsoa (Madagascar), Ambozontany, 2000.

RABEMANANJARA, Jacques, *Le Prince Razaka*, Paris, ACCCT/ Présence Africaine, 1995.

RABEMANANJARA, Raymond William, *Le temps sans retour, Mémoires de Madagascar*, Paris, L'Harmattan, 1998.

RABEMANANJARA, Raymond William, *Géopolitique et problèmes de Madagascar*, Paris, L'Harmattan, 1998.

RABEMANANJARA, Raymond William, *Madagascar : L'Affaire de 1947*, Paris, L'Harmattan, 2000.

RABEMANANJARA, Raymond William, *Le monde malgache, sociabilité et culte des ancêtres*, Paris, L'Harmattan, 2001.

RABEMANANJARA, Raymond William, *Mémoires au fil du temps*, Paris, L'Harmattan, 2002.

RABEMANANJARA, Raymond William, *Prince Albert Rakoto-Ratsimamanga, un fils de la lumière au service de l'Homme, de la Science et de la Paix*, Paris, L'Harmattan, 2 tomes, 2002.

RABENORO, *Césaire, Les relations extérieures de Madagascar de 1960 à 1972*, Paris, L'Harmattan, 1986.

RABESAHALA, Gisèle, *Hotonga anie ny Fahafahana ! Que vienne la liberté ¡* La Réunion, Orphie, 2006.

RAFENOMANJATO, Charlotte-Arrisoa, *La marche de la liberté*, la Réunion/Paris, Azalées éditions/L'Harmattan, collection « Pluralité », 1992.

RAHAJARIZAFY, Rémi, *Mey 1972* (en malgache) éd. Librairie Mixte Tananarive, 1982.

RAHARINARIVONIRINA, R., *Madagascar, étude historique* (manuel scolaire), Paris, Nathan, 1969.

RAISON-JOURDE, Françoise (dossier thématique établi par), *Madagascar, Revue Politique africaine*, n° 52, Paris-Antananarivo, Karthala-Ambozontany, 1993.

RAISON-JOURDE Françoise et RAISON Jean-Pierre (coordonné par), *Madagascar, les urnes et la rue*, Revue Politique africaine n° 86, Paris, Karthala, 2002.

RAISON-JOURDE, Françoise, et Randrianja, Solofo, *La nation malgache au défi de l'ethnicité*, Paris, Karthala, 2002.

RAJAONA, Siméon, *Taletaka notsongaina* (« Morceaux choisis »), 2 tomes, Tananarive, Ambozontany, 1962, réédition 2000.

RAJOELINA, Patrick, *40 années de vie politique à Madagascar : 1947-1987*, Paris, L'Harmattan, 1988.

RAKOTOMALALA, Mireille, *Madagascar, la musique dans l'histoire*, Fontenay-sous-Bois, Anakao, 2003.

RAJOELINA, Patrick (sous la direction de), *Madagascar. Refondation et Développement, quels enjeux pour les années 2000 ?*, Paris, L'Harmattan, 1998.

RAKOTOMALALA, Mireille, *Madagascar, la musique dans l'histoire*, Fontenay-sous-bois, Anako, 2003.

RAKOTOMANGA, Mijoro, *Forces armées malgaches, entre devoir et pouvoir*, Paris, L'Harmattan, 1998.

RALAIMIHOATRA-NICOLE, Gilberte, *Et si la lune ne revenait pas ?*, la Réunion, Grand Océan, 2001.

RAMAHANDRIDONA, Georges, *La perception de la science et de la recherche par l'âme malgache*. – Communication à l'Académie malgache le 5 novembre 1998, Tananarive, Tsipika, 2000.

RAMAMONJISOA, Nirhy-Lanto, *Anthologie bilingue de littérature malgache, Jupiter, Bruno Rahaingo, Ny Malodohasaha*, Paris, Ceroi-Inalco-L'Harmattan, 2001.

RAMANANTSOA, Christiane et Ratsimiebo, Henri, *Tableaux de Madagascar*, Paris, Arthaud, 2000.

RAMIANDRASOA, Jean-Irénée, *Dramaturgie du théâtre malgache classique*, Thèse de 3e cycle, 2 tomes, Montpellier-Tananarive, 1972.

RANAIVO, Sonia, *L'amitié de Dieu au pays des rizières*, la Réunion, Grand Océan, 2000.

RANAIVO, Flavien, *Hommes et destins, Madagascar*, Paris, Académie des Sciences d'Outre-mer, 1979.

RANAIVOARISON, Pierre-André, *Ny Hira gasy* (Le « hira gasy »), Antananarivo, éd. Paoly, 2001.

RANAIVOSON, Dominique, *Jacques Rabemananjara*, Saint-Maur-Antananarivo, Sépia-Tsipika, 2015.

RANDRIANARY, Victor, *Madagascar, les chants d'une île*, Paris, Cité de la musique/Actes Sud, coll. « Musiques du monde », 2001.

RATONGAVAO, Charles-Raymond (introduction et coordination de), *Madagascar, Églises instituées et nouveaux groupements religieux*, Tananarive, collection ISTA n° 7, 1997.

RAUVILLE, Camille de, *Littératures francophones de l'Océan Indien, Maurice*, édition du Tramail, 1990.

RATREMA, William, E. D. *Andriamalala, un écrivain à la charnière de deux mondes*, Paris, Centre de recherches sur l'Océan Indien Occidental (CEROI), Institut des Langues et Civilisations Orientales, 1987.

RATSIRAKA, Didier, *Stratégies pour l'An 2000*, éd. Afrique-Asie-Amérique latine, 1983.

RAZAFIMPAHANANA, Bertin, *Changement de régime à Madagascar : Les événements de 1991 à Antananarivo*, éd. Librairie Mixte, Tananarive, 1993.

ROUBAUD, François, *Identités et transition démocratique : l'exception malgache*, Paris-Tananarive, L'Harmattan-Tsipika, 2000.

ROUBAUD, François (sous la direction de), *Madagascar après la tourmente : regards sur dix ans de transitions politique et économique*, Revue « Afrique contemporaine », n^os^ 202-203, avril-septembre 2002, Paris, La documentation française, 2002.

SPACENSKY, Alain, *Madagascar, 50 ans de vie politique, de Ralaimongo à Tsiranana*, Paris, Éditions latines, 1970.

TIERSONNIER, Jacques S.-J., *Au coeur de l'île rouge*, Fianarantsoa-Paris, Ambozontany-Beauchêne, 1991.

TIERSONNIER, Jacques, S.-J., *Madagascar, les missionnaires acteurs du développement*, Paris-Tananarive, L'Harmattan-Ambozontany, 2001.

ÜRFER, Sylvain, *L'espoir et le doute, un quart de siècle malgache*, Tananarive, Foi et Justice, 2000.

Table des matières

Avant-propos 3

Chronologie de l'histoire de Madagascar 7

Dictionnaire des personnalités historiques 31

Index thématique 197

Lexique 203

Bibliographie 205

Achevé d'imprimer par Corlet Numérique - 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'Imprimeur : 130495 - Dépôt légal : juillet 2016 - *Imprimé en France*

Ce n'est pas une encyclopédie, mais un manuel destiné à tous, élèves, étudiants, adultes, étrangers en séjour, anciens ou natifs de Madagascar. Après une fresque historique reprenant les principaux évènements et les acteurs de la vie de Madagascar, il présente une courte biographie de trois cents personnages qui ont compté dans la vie politique, religieuse, culturelle, militaire et sociale de la Grande Île. Ces hommes et ces femmes sont malgaches, portugais, français, anglais, norvégiens. Marins, gouvernants, hommes d'églises, écrivains, artistes, militaires, architectes, négociants, aventuriers, ils ont vécu entre le XV^e^ et le XX^e^ siècle. Le pays porte de manières différentes la marque de leur passage : noms de lieux, noms de rues, monuments, institutions, traditions.

Chacun pourra découvrir ou redécouvrir dans ce livre, paru à Madagascar en une première édition sous le titre « Iza Moa ? », le nom et la vie de ceux et celles qui ont contribué à construire le pays malgache que nous connaissons aujourd'hui et réaliser que chacun a une place unique dans le temps et le lieu où il vit.

Un ouvrage simple et clair, qui saura, par les grands services qu'il rendra à chacun, devenir indispensable dans la famille.

Dominique Ranaivoson *est chercheur en littérature comparée, critique littéraire et enseignante. Elle a suivi des études de lettres et d'histoire à Reims et à Paris avant de soutenir une thèse sur la littérature francophone à Madagascar à l'université de Paris XIII en 2002. Elle collabore régulièrement à diverses rencontres et revues internationales universitaires traitant de la littérature francophone. Française, mariée à un Malgache, mère de quatre enfants, elle vit en France et se rend régulièrement à Madagascar.*

Éditions Sépia
Éditions Sépia
25, rue des Écoles
75005 Paris
www.editions-sepia.com

ISBN : 979-10-334-0103-2
18 €